Dorion, Eric (comp.)

LF
D69822c

Chroniques Littéraires

... PUBLIÉES DANS ...

" L'UNION LIBERALE "

DE QUEBEC

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PAR

Charles DeGuise,

Miville Déchêne,

Ludovic Brunet,

Edmond Paré.

4772 55
20.7.48

EN 1888, ETC.

PN
6222
C3C5

NOTES

Le 3 mai 1888, quatorze jeunes gens, commencèrent à publier en collaboration, un journal hebdomadaire, sous le titre de "L'Union Libérale".

Un certain nombre d'entre eux écrivaient des articles politiques, d'autres des articles sur l'éducation, l'économie politique, les antiquités canadiennes, enfin, il y en avait dont le faible était d'écrire des **chroniques.**

J'ai donc compilé dans ce volume, les écrits de **quatre chroniqueurs** de ce journal, tous quatre, disparus à un âge relativement jeune; je veux parler de DeGuise, Déchêne, Brunet et Paré.

Comme chacun d'eux avait un nom de plume, je donnerai ci-après leurs noms, ainsi que leurs pseudonymes.

Brunet Ludovic . . . . . "Crispin"
Corriveau Philias . . . . . "**Furet**"
Déchêne Miville . . . . . "**Metstacent**"
DeGuise Charles . . . . . "**Marchavec**"
Delisle Arthur . . . . . "Fernando"
Dorion Edouard . . . . . "**Carolus**"
Gagnon Philias . . . . . "**Biblo**"
Letellier Blaise . . . . . "Max"
Ollivier Nazaire . . . . . "**Paul Emile**"
Paré Edmond. . . . . "**Fantasio**"
Taschereau Alexandre. . . . "Turpin"
Taschereau Edouard . . . . . "Marcellus"
Turcotte Joseph . . . . . "Joseph Pierre"
Turgeon Adélard . . . . . "Donoso"

De ce nombre, six sont décédés: L'hon. M. Déchêne, MM.

N. Ollivier, Edmond Paré, Ed. Taschereau, L. Brunet et Charles DeGuise.

Les huit survivants sont tous arrivés à des positions enviables, comme on pourra le constater ci-après :

Hon. C. E. Dorion, juge de la Cour Supérieure à Québec; Hon. B. Letellier, juge à Chicoutimi; Hon. A. Turgeon, Président du Conseil Législatif; Hon. L. A. Taschereau, Ministre des Travaux Publics et du Travail; Messieurs Jos. P. Turcotte et Art. Delisle, anciens députés; P. Corriveau, avocat de la Cité; et P. Gagnon, gardien des Archives.

Je vais donc entrer dans le vif du sujet, sans plus de commentaires, et publier ces chroniques toutes pétillantes d'esprit et d'**humour**.

ERIC DORION.

Québec, 1 juillet 1912.

Charles DeGuise, avocat, né à Ste-Anne de la Pocatière, comté de Kamouraska, le 17 Décembre 1866, décédé à Québec, le 20 Février 1911.

Nom de plume "MARCHAVEC".

DANS LE MONDE

"M...requests the pleasure of Mr.XXX. company's etc., etc., etc. R. S. V. P."

Quand je reçus ce carré de carton orné de fleurs et d'instruments de musique, je venais de sortir du séminaire et j'avais conservé dans toute son intégrité la candeur de mon jeune âge. Aussi vous pensez bien qu'une émotion violente s'empara de moi à la perspective d'endosser l'habit de gala, symbole de la virilité.

Mon premier soin fut de mettre mon invitation bien en vue dans l'endroit le plus apparent de ma chambre. Je convoquai le ban et l'arrière-ban de mes amis sous des prétextes divers mais également fallacieux, et je constatai avec délice leur admiration et leur envie. Vous pensez bien que

je faisais mon brave, mais, sous des dehors menteurs, je cachais une foule d'apréhensions et d'angoisses. Dame ! pensez donc, mon premier bal !

Et le travail que me coûta la réponse ! Devais-je répondre oui, ou refuserais-je ? Grave question qui fut jugée en comité intime. Enfin, après avoir bien pesé le pour et le contre, je mis laborieusement au jour quelque chose qui n'était ni français ni anglais, mais qui disait oui.

Le début d'une jeune fille fait époque dans sa vie : ma parole, je crois que j'étais demoiselle sous ce rapport. La semaine qui précéda la solennité, je la passai dans une agitation fébrile, moi si calme d'ordinaire. Je ne rêvais plus que gants blancs et noeuds de cravate, je m'habituais à lire des phrases aimables. Si ce régime eût duré quinze jours, je devenais fou.

Je me vois encore renfrogné dans un coin de la voiture, d'une humeur massacrante, raide, tout guindé de peur de casser mon collet haut ou de défoncer mon plastron, sans compter que je me savais d'un beau brun et je me demandais avec angoisse si en sortant de tout ce blanc, ma tête ne ressemblerait pas à un bâton de réglisse mal enveloppé.

Comme je m'y attendais, d'ailleurs, mes mains peu habituées au joug des gants, résistèrent avec succès et les firent céder, ce qui fut loin de me faire rire. Pour qu'on ne vit pas le dégat, j'entrai dans la salle de bal les poings fermés. Je crois encore que je devais avoir l'air d'un homme enragé qui cherche quelqu'un pour le mordre.

Comme on dit, le bal était dans toute sa splendeur. Mes amis dansaient comme des perdus, flirtaient avec entrain, et me lançaient de temps à autre des regards triomphants. Je m'étais attaché à une colonne comme à un ancre de salut, et les poings toujours fermés, je supputais combien de bals je donnerais pour me retrouver les pieds dans mes pantoufles,

avec ma pipe et mes livres. Je vous jure de croire que j'avais perdu toute envie de me faire "présenter"; j'étais tellement anéanti, abruti, que je n'avais même pas le courage de changer de place. On m'aurait tué plutôt que de me faire lâcher ma colonne.

Mais, me dira-t-on, pourquoi restiez-vous là au lieu d'aller trouver votre pipe et vos pantoufles? Ah voilà! Une pensée me soutenait dans mon malheur. On m'avait tellement vanté les bonnes choses qu'on peut se mettre sous la dent, que j'en voulais faire l'expérience "de visu". Mais je jure que sans la perspective du souper, j'aurais prestement filé à l'anglaise.

Ce fut le seul moment de la soirée où je desserrai les poings et les mâchoires. Je me vengeai sur les victuailles de toutes mes émotions, et je me vengeai noblement. C'est là que je me réconciliai avec les bals; je devins même d'une humeur charmante et plein d'affabilité. Une dame, me prenant sans doute pour un waiter, me demanda la charlotte russe. Sans m'indigner de la méprise, qui au fond n'était pas très flatteuse pour moi, je la lui indiquai poliment et poussai la condescendance jusqu'à lui dire d'aller en prendre si elle en voulait.

Après avoir bien manoeuvré des mâchoires, je quittai la table tout-à-fait joyeux et ce fut en chantonnant que je regagnai ma demeure.

Maintenant, j'ai appris à danser. Je sais sans rire demander à une dame si elle aime la musique et exprimer sérieusement des opinions sur le temps. Je mets des gants sans les découdre: en un mot, je suis vétéran, mais j'ai toujours gardé un souvenir attendri du souper de mon premier bal. Jamais je ne quitte la place sans lui faire honneur et m'acquitter envers lui d'un devoir de reconnaissance.

Marchavec.

23 Nov. 1888.

DANS LE MONDE

J'ai toujours trouvé, je ne sais pourquoi, que le commencement d'un bal ressemblait à un marché d'actions monétaires. On y voit des gens, l'air affairés, courir de côté et d'autre, s'arrêter subitement pour inscrire quelque chose sur un carnet et repartir tout-à-coup tout aussi affairés qu'auparavant.

Il va sans dire que ces gens qui se donnent tant de mal, appartiennent tous au genre masculin. C'est à peine si le beau sexe daigne, par des regards et des sourires, inviter ces messieurs à venir s'inscrire pour une danse. Cependant la grammaire prétend que le masculin est plus noble que le féminin. C'est une erreur et cette règle est fausse même dans les années bisextiles. Mais passons. "L'engagement" dure une vingtaine de minutes. L'orchestre attaque un accord; chacun prend sa partenaire et fait un signe à son vis-à-vis. Tout le monde est en place. Le bal est commencé.

On comprend facilement que tout le monde n'aime pas la danse. Aussi n'y a-t-il rien de surprenant de voir des dames, des jeunes filles, se retirer dans un coin et regarder faire. Ce qui étonne c'est de voir dans un autre coin un essaim d'habits noirs qui eux aussi, regardent faire d'un air mélancolique .

Un habitant de la Grande Tartarie qui entrerait dans un bal, en voyant ces deux groupes croirait qu'une haine féroce les sépare. S'il s'informait de la chose à un de ses voisins et que celui-ci répondait que ces deux groupes ne se connaissent pas, le Tartare penserait qu'il est bien singulier de faire se rencontrer des gens qui ne se connaissent pas. Si le voisin explique au Tartare, ce que c'est que la connaissance, soyez sûr que celui-ci sera obsolument stupéfié.

Et il aura raison, cet homme. Comment pourra-t-il comprendre que des gens ne se connaissent pas, quand ils se rencontrent depuis les années, se sourient, flirtent même? cependant, c'est ainsi. Il est décrété de par les moeurs et l'usage que sans la **présentation** (introduction,) un jeune homme ne pourra jamais parler à une jeune fille, sauf, peut-être, le cas où il la sauverait d'une incendie ou d'une catastrophe quelconque. Et encore faudrait-il qu'il se fasse présenter aux parents. Faire la connaissance, être présenté ou introduit est une cérémonie qui exige des paroles sacramentelles. Je la suppose empruntée aux contrats "**verbis**" du Droit Romain: spondes-ne? spondeo.

Pour que deux personnes aient le droit de se parler et de se saluer il faut: 1o la présence des deux parties, 2o un tiers qui aient au préalable obtenu leur consentement à l'acte, 3o la formule sacramentelle: mademoiselle X... monsieur Z. Ça s'appelle une présentation.

Notez bien que cette affaire là est une des grandes causes qui font la solitude autour des "tapisseries"; j'admets cependant qu'il peut y avoir autre chose. Ainsi par exemple, une maman plus **prudente** que d'autres tiendra à distance respectueuse de ses filles certains jeunes gens qui n'ont pas la chance de lui plaire. Je comprends ça; on ne peut envier tout le monde, mais je soutiens que la présentation joue un plus grand rôle encore que l'antipathie des mamans.

D'abord c'est ennuyeux et puis il faut trouver la tierce personne. Ça ne parait pas difficile à première vue, mais je vous assure que c'est moins aisé que l'on pense. Aussi pendant deux ans, j'ai rencontré partout une jeune fille très jolie et qu'on disait charmante. Tous mes amis la connaissaient et je sollicitais ardemment la même faveur. Nous échangions des sourires et des oeillades; j'avais son consentement, mais je n'ai jamais pu lui parler. Les tierces personnes dont j'invoquai la complaisance se faisaient un plaisir....mais elles étaient engagées dans le moment et me conseillaient de m'adresser à un tel qui s'empresserait. Bref sans

y mettre de malice, on m'a empêché de faire la connaissance de cette jeune fille qui est maintenant partie de Québec sans esprit de retour.

S'il n'y avait pas eu entre nous cette formalité ridicule, j'aurais pris la première occasion de regarder la jeune fille et de lui dire à **l'oeil**: Vous êtes crânement jolie, vous, et j'aimerais bien à danser avec vous." A quoi la jeune fille aurait répondu dans le même langage. Vous avez l'air gentil, ça me va." Et la connaissance se trouvait faite. Si les yeux avaient répondu: "Merci bien" à mes avances, l'incident était vidé, j'aurais dressé ailleurs mes batteries.

Tandis qu'avec le système des présentations, vous pouvez mettre en contact deux personnes qui se détestent ou dont l'une est antipathique à l'autre.

Supposons que M. X demande à faire la connaissance de Melle Z qui le trouve désagréable peut-être (Les dames trouvent toutes sortes de choses chez ceux qu'elles n'aiment point). Melle Z va-t-elle se refuser à la présentation? En thèse générale, non. Avec l'astuce qui caractérise le sexe faible, elle fera une charmante figure au pauvre garçon qui sera enchanté et qui découvrira plus tard, par l'entremise d'amis dévoués, les sentiments professés à son endroit par celle qui fut si gentille pour lui. Vous pensez bien qu'il fera une tête. Il se mettra sûrement à rendre le change à celle qui l'a floué. Tous les deux échangeront des grimaces plus ou moins aimables jusqu'au jour où une circonstance plus aigue leur fera casser les vitres. C'est là un cas de haine à mort.

Avec le système que je propose, cet inconvénient ne peut se **présenter**, puisque les **présentations** n'existent plus. Et à part cet immense avantage j'en offre un autre. Les retardataires pourront s'amuser autant que les premiers arrivants. Un jeune homme entre, une jeune fille est assise dans un coin. On lui fait un signe, elle acquiesce, crac ! c'est fait.

Et qui sait si on ne réussirait pas à réléguer dans la

poussière de l'oubli les "carnets", invention diabolique qui renvoi un malheureux au 14ème, extra, lequel ne sera jamais dansé, et qui accorde une première valse à un imbécile arrivé de bonne heure !

Notez bien que je ne propose aucune réforme à l'état de choses actuel. On continuera à se présenter et à s'inscrire jusqu'à ce qu'on s'en lasse, sans que je m'y objecte le moins du monde. Si je fais ces quelques remarques, c'est pour ma satisfaction personnelle, pour soulager ma conscience. Jamais je ne voudrais toucher à deux institutions si vénérables et si vénérées! L'indignation me ferait, j'en suis sûr, prendre le chemin de l'exil. Je me vois déjà assis les jambes pendantes, sur le bord d'un quai, dans un pays inconnu et chantant avec conviction:

Un Canadien errant.....

Marchavec.

7 Déc. 1888.

DANS LE MONDE

Jeune homme, **sua hominem perdet ambitio.** Non content d'avoir été **introduit** à de charmantes jeunes filles (ce qui vous procure l'énorme avantage de les faire danser au bal). Vous voulez les voir à domicile, avoir votre entrée dans les soirées **sans cérémonie,** les **five o'clock,** les **joker parties,** etc. Vous voulez **sortir** ou plutôt entrer dans les familles! Bien! mais pour ça, il faut que vous fassiez des visites. Sans visites, pas d'invitations. Vous ne serez peut-être pas invité partout où vous ferez visite, mais vous courez une chance.

Pour les jeunes le jour par excellence de visite est le dimanche, jour de saint repos et de saint ennui. Il y a bien des familles qui ont un jour fixe pour recevoir; on profite de ce jour là pour n'y pas aller. On laisse la place aux vieux messieurs chauves et aux vieilles dames qui viennent verser un pleur ou deux sur la conduite du prochain et déplorer ses défauts.

Quant on va en visite on commence par se raser soigneusement, l'habitude veut qu'on mette un collet aussi haut que possible, et des gants. On prend aussi un paquet de cartes, un air aimable et une canne, puis on part.

De mémoire d'homme, à part les cas d'absolu nécessité, jamais on ne se risque seul à faire des visites; on fait l'impossible pour trouver un ami, lequel est de trois espèces.

Il y a d'abord celui qui parle trop, c'est un animal nuisible. Partout où vous irez, il menera la conversation et dira des choses généralement bêtes. Inutile de vous creuser la tête pour trouver un bon mot, vous n'aurez pas le temps de le placer, à moins que vous ne connaissez un moyen énergique de le faire taire. En sortant, il est très fier, et vous très abruti.

L'ami qui parle assez est une perle. Mais justement à cause de sa qualité, il est rare. Il est en général, spirituel aimable, cause tranquillement, fournit à chacun des occasions de dire des choses fines et ne prolonge pas les visites. Quand on a un compagnon comme lui, on peut aller n'importe où, il se tirera et vous tirera d'affaire.

Mais Dieu vous garde de l'ami qui ne parle pas. Fuyez-le avec terreur, repoussez ses offres de société, c'est toute une épidémie. Il entre dans un salon comme un homme qui se meurt, s'assied, regarde tout le temps le bout de ses bottes. Si on le pousse à bout il parle comme un homme qui a fait une mauvaise action et a l'air d'être au supplice. Pour couvrir son mutisme vous devrez parler pour deux, sinon il vous semblera que vous êtes chez la Belle au bois dormant. C'est un mauvais ami: Dieu vous en garde.

La première chose à faire en visite, je dirai même la seule chose à faire, s'il y a une maman dans le paysage, c'est de **circonvenir la maman,** à tout prix.

Si vous ne gagnez pas ses bonnes grâces, vous êtes un homme fini. Dussiez vous passer sur tous les sujets connus, parler temps, musique, oiseaux ou chiens, scrutez ses goûts, appuyez-les, flétrissez ce qu'elle n'aime pas, adorez ce qu'elle aime. En un mot, soyez vil, rampant, aplatissez-vous tant que vous pourrez. Si vous voyez qu'elle aime la discussion, vous ferez peut-être bien de contredire un peu, mais pas beaucoup, juste assez pour paraître écrasé par ses raisonnements. Les femmes adorent, convaincre les hommes.

Laissez votre compagnon s'occuper des demoiselles. S'il est intelligent, elle se passeront de vous, et s'il est bête, elles vous regretteront. Que la maman soit votre seul but, votre fin dernière. Occupez-vous d'elle seule, et ne parlez aux jeunes filles qu'à votre corps défendant.

Si vous vous conduisez habilement, quand la porte sera fermée sur vous, la maman dira en levant les yeux au ciel: "Mon Dieu, quel bon jeune homme!" Si les demoiselles

vous ont vu pour la première fois, elles traduiront de suite "**bon jeune homme**" par "**parfait idiot**". Mais ce jugement n'est pas sans appel, et si vous êtes fin, si elles ont de l'esprit, vous saurez bien les faire revenir à de meilleurs sentiments.

Je conviens qu'il serait beaucoup plus agréable pour vous de faire des frais pour ces demoiselles, au lieu de jouer au monsieur chauve avec la maman. Vous vous attirerez la bienveillance des jeunes filles, mais hélas, il arrive bien rarement que les mamans partagent le goût de leurs filles!

Chaque maman, vous savez, renferme une belle-mère qui apparaît avec rapidité à la première occasion. Ça me fait penser au proverbe allemand" Graté le russe vous trouverez le Tartare." Si vous négligez la maman pour ses filles, vous sortirez "**suspect**" de la maison. Si vous avez le malheur d'en cultiver une plus particulièrement, ah mon Dieu !

Dès le lendemain la belle-mère se mettra en campagne pour savoir ce que vous faites, ce que vous avez fait et ce que vous avez l'intention de faire. Elle lancera toutes ses bonnes amies à vos trousses. Vous serez épié dans vos moindres actions. On vous mettra sur le dos tous les défauts que vous avez et tous ceux que vous pourriez avoir. Vous seriez le plus parfait honnête homme du monde que ces dames se hâteraient de vous proclamer plus débauché que Sardanapale.

Et ce n'est pas tout, après ce premier coup, on prendra l'habitude de s'occuper de vous. On s'intéressera à tout ce que vous ferez. Ces dames se réuniront ensemble et causeront de vous jusqu'à ce qu'elles aient trouvé un autre sujet à disséquer. Je vous défie bien de lever un doigt sans qu'elle sachent et trouvent quelque chose d'inconvenant dans ce geste.

Et si par hasard vous aimez, c'est là que je vous plains! Chacun se croira en conscience d'avertir l'objet de vos complaisance que vous êtes un affreux débauché, que vous avez

tous les vices et tous les défauts, et pas une qualité. Peu importe que ce soit vrai, on dira à votre amie que vous menez une vie de polichinelle. La pauvre jeune fille sera peut-être encore plus malheureuse que vous, de vous voir ainsi trainé dans la boue. Si vous êtes intelligent, vous mépriserez ces commérages. Quand elle aura pleuré, la pauvrette, toutes les larmes de ses yeux, alors ces dames seront satisfaites. Elles auront repoussé l'esprit du mal et s'en iront dévotement à l'église, écouter plus dévotement encore un sermon sur la calomnie, et réciter des patenôtres....

Mais pardon, lecteur, je crois que je me suis laissé emporter, j'aime trop à m'étendre sur les sujets que j'aime.

A côté de ces épouvantails, vous rencontrerez des femmes bonnes, intelligentes, qu'on aime sans les connaître et qu'on adore quand on les connaît. Elles sont en petit nombre, mais on les apprécie d'autant plus.

Vous serez rudement désappointé, si en visite, vous pensez prendre un sujet un peu intime. Vous devrez parler du temps, mais pour soutenir qu'il fait beau quand il pleut à verse ou qu'il neige comme dans la campagne de Russie. Je ne crois pas que ce sujet passionne tellement qu'il court risque de finir en discussion acrimonieuse. Si cependant cela arrivait, et bien, dites un mot de la musique. La musique adoucit le coeur. Si vous ne connaissez pas la musique plus que moi, alors vous pourrez dire quelque chose comme ceci: Pensez-vous qu'il y aura beaucoup de bals, cet hiver? Cette seule phrase a un effet étonnant.

S'il vous arrive que c'est la jeune fille qui vous ouvre la porte, il est superflu de lui demander si elle y est. Bornez-vous à ne pas vous accrocher les pieds dans le paillasson de la porte, et à respecter la queue du caniche qui suit sa maîtresse. Ne renversez rien, ça produit un mauvais effet. Soignez vos phrases, soyez aimable autant que possible, et si vous vous conduisez selon les principes que je vous donne, je

serai l'homme le plus surpris du monde si en sortant, madame ne vous dit pas d'un ton aimable: "Monsieur, venez donc passer la soirée avec nous, sans cérémonie, quand vous voudrez."

Marchavec.

28 Déc. 1888.

DANS LE MONDE

Si vous n'êtes jamais allé dans une soirée **sans cérémonie,** allez-y. Pas sans invitation, bien entendu; allez-y dès que vous serez invité. Je vous promets que vous ne le regretterez pas.

En général, c'est le fils de la maison qui invite ses amis à peu près dans ces termes: "Viens donc passer la soirée chez nous, tu sais, sans cérémonie, pas d'habit à queue. Le **pas d'habit à queue** est invariable. Il faut dire aussi que ça a pour effet de le faire endosser à quelques jeunes gens timides qui pensent faire plaisir à leurs hôtes.

La soirée commence quelques fois par un grand silence. Tous les invités sont assis à des distances convenables, autour du salon et se regardent sans rire. D'autres fois, c'est une conversation **vive et animée.**

Le plus souvent, pour donner aux gens le temps de se reconnaître, on organise une partie de carte, partie peu compliquée, le **cœur** ou le **casino,** qui laisse libre de penser à tout autre chose. C'est à ce moment que chacun rumine son plan pour arriver à la dame de ses pensées.

Quand la maîtresse de maison voit que ses invités ne trouvent plus aucun charme aux cartes, on recule les tables, les chaises, la maman se met au piano pour faire sauter les gens de bonne volonté.

A ce moment, il se trouve toujours quelques jeunes gens qui ont mal au pied, ou la migraine, ou qui amènent trois ou quatre bonnes raisons pour ne pas danser. Chose singulière, un nombre à peu près égal de jeunes filles se trouvent à ne pouvoir vraiment faire un pas.

Le malheur rapprochant les hommes et même les femmes, il résulte que ces **invalides** vont deux par deux s'emparer des coins disponibles et s'y installer sans esprit de retour.

Ces petits manèges ne surprennent personne. Ceux qui ne sont pas pris dans les liens de l'amour, regardent et sourient. Il faut bien être un peu indulgent pour les faiblesses des autres, surtout quand on se propose d'avoir les mêmes faiblesses et qu'on aura besoin d'indulgence.

D'ailleurs, c'était prévu. Je connais même des mamans qui invitent M. X. parce qu'elles invitent Melle Z. Par exemple, ces mamans-là ne se rencontrent pas à toutes les portes.

J'en sais aussi qui font absolument le contraire, qui laissent de côté M. Z. parce qu'elles ont invité Melle X. Non pas parce qu'ils se détestent, tout au contraire, mais parce que.....

Ont-elles raison d'agir ainsi? Ce n'est pas à moi de les juger. Je constate un fait et c'est tout.

J'ai dit (et c'est encore mon opinion), que le sexe faible est perfide autant que charmant. C'est ici qu'il faut le voir à l'oeuvre.

De ce qu'on flirte dans ces soirées, c'est effrayant! Tenez, regardez ce jeune homme qui **cause** là-bas et qui regarde toujours dans l'autre coin. Demandez lui ce qu'il dit et lui répond: qu'il n'en sait absolument rien Tout ce qu'il sait, c'est qu'il voudrait bien savoir ce que se disent les deux qui semblent tant s'amuser.

C'est sa **flamme** qui est là, sa flamme, celle qu'il cultive, et qui flirte sans renfrogner avec un monsieur qui lui est aussi indifférent que l'homme dans la lune.

Le malheureux délaissé la regarde avec des yeux flamboyants, pleins de menaces. Vous croyez peut-être qu'il va

tout casser. Soyons calmes. Il va y avoir une explication toute courte. **Lui** et **elle** vont finir par le convaincre qu'il n'a aucune raison de se fâcher. Il se trouvera peut-être même que c'est lui qui a été volage et il demandera son pardon Oh! les amoureux, quels types!

Regardez encore cet autre qui se faufile sournoisement derrière les chaises. Il va prendre la place laissée vacante par son rival, lequel est peut-être à la recherche d'un verre de Punch ou de café. L'autre reviendra avec son punch ou son café, fera un grand salut et s'en ira. Pauvres hommes!

Quand on a bien sauté quadrilles, lanciers, saratogas, cotillons, on se repose en gringnotant un gâteau. Dans les soirées **tout à fait sans cérémonie**, on passe aussi de la **Tire.**

Oh la **tire** ! mets aussi cher au vrai canadien que la feuille d'érable et le castor, mets humble et délicieux qui n'a qu'un défaut, un seul, c'est d'être **collant.**

Au temps jadis, pas de soirées sans **tire,** maintenant, le Dr Pourtier fait une concurrence déloyale à la nature, par les rateliers. Les dents coûtent plus cher et sont moins solides. La **tire,** c'est collant. Je me rappelle qu'une dame en voulant avaler une bouchée de tire, faillit avaler son ratelier avec. L'accident fit du bruit, et de ce jour la **tire** fut bannie des salons.

Après qu'on a ainsi réparé ses forces, il arrive quelquefois que madame vient dire confidentiellement à chaque invité, que M. X. consent à **dire** quelque chose. Il a fallu le supplier, M. X., et on lui a presque arraché de force son consentement.

Il se fait un silence morne. Après avoir toussé, ainsi qu'il convient à un homme qui va **dire** quelque chose, le monsieur lève la tête et les bras, et déclame une **machine** en vers, généralement, dans laquelle il est question de blé mur, d'hommes très forts ou d'armées en déroute.

Ces morceaux sont en général bien connus, et c'est ce qui en fait le charme.

Je me rappelle qu'un hiver, on s'était engoué de la "Grève des forgerons." C'était devenu aussi populaire que l'est à présent la "Marche de Boulanger." A tel point que dans les derniers temps, si un monsieur disait la "Grève des forgerons" toutes les lèvres remuaient. On aurait pu la déclamer en choeur.

Après le morceau, on applaudit. On penche la tête vers ses voisins et on lève les yeux au ciel, en signe de profonde admiration. Il se fait un chuchotement de quelques minutes et une jeune fille, après s'être fait beaucoup prier, s'approche du piano et chante une petite chanson inoffensive.

On applaudit de nouveau et tout le monde se met à parler fort. Les gens ont l'air délivrés d'une pénible angloisse.

C'est alors qu'on organise des jeux. **L'assiette** est un jeu universellement connu et aimé. La **toilette de madame** jouit aussi de la faveur populaire. On s'amuse énormément, mais ce n'est rien à côté du plaisir qu'on va avoir tout à l'heure à tirer les gages. Le fait est que c'est drôle.

"Qu'ordonnez-vous au gage touché? De chanter une chanson".

Invariablement ça tombe sur un malheureux qui n'a pas plus de voix qu'une morue, et c'est bien rare que sa peine soit commuée. Le jeune homme en est réduit à montrer une voix extraordinaire qui donne des notes inconnues. Je vous prie de croire qu'on rit !

Ou bien encore, le **gage touché** est condamné à dire une poésie.

Il a peut-être une jolie voix, ce garçon, mais il ne connait pas plus la poésie que le chinois. Heureux s'il peut se tirer d'affaire avec une bribe d'Athalie ou de l'Art Poétique apprise sur les bancs du collège.

On fait aussi passer les gens en **c'est-moi**; encore on fait sa confession, son testament, on lègue une foule de choses, souvent à des personnes qui n'en voudraient pas pour tout l'or du monde.

Tout ça provoque des rires qui ne s'éteignent que quand la personne la plus raisonnable de l'assistance se lève pour donner le signal du départ.

Les invités partent presque à regret, c'est avec conviction qu'ils disent en remierciant leurs hôtes que leur soirée était charmante, qu'ils se sont amusés on ne peut mieux.

Marchavec.

7 Fév. 1889.

MEDITATION

J'avouerai sans détour que mon intention n'était pas de faire jouir de nouveau les lecteurs de l'**Union Libérale** des conceptions de mon intellect. Mais les directeurs de cet intéressant journal ont si gracieusement insisté auprès de moi que je n'ai pu faire autrement qu'accéder à un désir qui avait pour base le manque de matière.

J'ai d'autant plus de mérite à écrire que nous sommes dans la période appelée printemps.

Dans cette période, j'ai pour principe de ne rien faire. Quand je me suis acheté des bottes bien étanches, je me promène dans les rues, et je pense à l'amour.

Oui, je pense à l'amour, c'est-à-dire que je pense aux jeunes filles, ce qui revient à la même chose, et ces pensées me rendent encore plus bête que de coutume.

Le fait est qu'il y a de quoi. Pas un homme n'a été maltraité plus que moi par le beau sexe et pourtant, je le dis sans amertume, peu de canadiens ont mis plus de persévérance que moi à **courir** le dit sexe. C'est peut-être pour cette raison que j'ai eu si peu de succès.

La femme en générale, est pétrie de contradictions, et les jeunes filles en particulier sont effrayantes. Ainsi, une jeune fille ne dira jamais ce qu'elle pense. Elle dira le contraire souvent, et même dans des circonstances dans lesquelles elle n'a rien à gagner. Pourquoi? Je ne le sais pas, et elle ne le sait pas plus que moi.

Non pas qu'elle soit ennemie du vrai, surtout quand la vérité peut lui être agréable. D'ailleurs l'histoire de tous les peuples prouve à l'évidence que la femme et la vérité sont soeurs jumelles. Mais c'est un fait aussi prouvé comme point de son caractère et je pose comme règle: si une

jeune fille vous aime, vous aurez de l'ouvrage pour le lui faire dire. Si elle ne vous aime pas elle dira oui tout de suite.

C'est tout de même malheureux de se voir ainsi trompés par des êtres qui devraient être soumis comme des petits agneaux. Et c'est encore plus triste de se voir obligés de convenir que la faute en est aux hommes.

Oui, c'est grâce aux compliments, douceurs, etc., etc. que débitent tous les hommes à toutes les dames, c'est ce défaut qui peu à peu a corrompu les idées humbles de la femme jusqu'à lui faire regarder son seigneur et maitre de la loi naturelle et civile, comme un serviteur obligé.

Et plus que ça. J'ai entendu des dames se plaindre de ces **monstres d'hommes** qui manque essentiellement d'égards pour elles. C'est un comble.

Belles dames, vous vous plaignez de ce que les hommes n'aient pas pour vous les douces paroles que vous aimez. Que n'allez vous trouver vos compagnes pour cela? Je pense et vous pensez comme moi, que s'il n'y avait sur la terre que des dames pour faire des compliments aux dames, vous pourriez attendre longtemps.

Mais là où il y a des hommes, il y a des compliments. Mesdames et mesdemoiselles, ne vous gênez pas, faites de nous ce que vous voudrez, nous serons toujours vos très humbles serviteurs.

J'ai entendu une vérité l'autre soir. C'est dans **quand on s'aime on se marie.** Irène dit naïvement au colonel: "c'est étonnant comme vous êtes bêtes, vous autres les hommes". Cette simple phrase m'a stupéfié, et j'ai été de suite plongé dans un monde de réflexions où je ne veux pas vous entraîner.

C'est vrai que nous sommes bêtes et surtout quand nous aimons.

J'ai vu des petites devises dans ce sens: **aimer, c'est vivre; aimer, c'est souffrir,** etc., etc. Je propose qu'on y ajoute: **aimer, ça rend bête.**

Vous ne me croyez pas? Je connais quelque part, dans la ville, deux jeunes hommes, fort intelligents, passables sous le rapport de la beauté, et qui sont restés pendant quatre ans, rivaux et amoureux fous de la même jeune fille.

Le plus fort, c'est que chacun d'eux s'apitoyait sur le sort de l'autre. Ils se croyaient aimés tous les deux et faisaient leurs confidences à un ami commun qui pensa mourir de rire pendant tout ce temps.

S'il n'y avait pas eu de circonstances incontrôlables, je crois que les deux fous courraient encore. Et comme je l'ai dit, ces deux garçons passent pour être d'une intelligence d'élite. Et bien, y a-t-il parmi vous, messieurs, un homme qui puisse se vanter d'un tour de force semblable, exécuté par une fillette de quinze ans, et qui n'aimait ni l'un ni l'autre?

Je pourrais vous citer encore une dizaine d'exemples, j'aurai la délicatesse de ne point insister sur une chose si triste.

N'allez pas croire que je veux faire mon Pierre l'Ermite et prêcher une croisade contre le sexe. Je repousse cette idée avec horreur. Dès ma tendre enfance, alors que je portais capot et casquette qui caractérisent les élèves du Séminaire, j'éprouvais pour les fillettes un doux penchant qui devait devenir une rude côte que j'ai descendue.

J'avoue que je n'ai jamais eu de succès, et pour que les étrangers à ma personne ne puissent dire qu'il y a de ma faute, j'explique la cause de mes malheurs et je les attribue avec raison, je pense, au caractère léger et capricieux du sexe faible et beau qui n'a jamais su m'apprécier.

Marchavec.

19 avril, 1889.

CHRONIQUE

Vous voyez en moi un homme étonné; si vous voulez connaître la cause de mon émoi, je vous dirai que c'est l'inconséquence de mes concitoyens.

J'ai vu dans les journaux des compte-rendus pompeux de concerts où chacun faisait tant qu'il pouvait, des colonnes remplies d'éloges à l'adresse d'un monsieur et d'une demoiselle qui récitent un rôle comme je réciterais un chapelet, tandis que pour savoir un peu l'opinion de la presse sur la séance de l'Université-Laval, il faut lire les journaux de Montréal. C'est triste.

Je ne puis décemment vous faire un compte-rendu de cette solennité dans une chronique. J'ai pour tâche de vous dire des choses spirituelles et légères et un compte-rendu, c'est sérieux. Or, le sérieux, ça sort de mes attributions.

Ceux qui me connaissent savent que je me fais un devoir de fuir les discours et les déclamations. Eh bien! j'ai entendu deux discours à l'université, et j'en aurais entendu encore.

Je ne veux pas ici faire de critique, sur les discours prononcés, ceci n'est pas mon affaire, j'ai mes opinions et je les garde, sans discuter celles des autres. Les opinions sont libres et les hommes sont frères.

M. l'abbé Labrèque m'a semblé baser son argumentation sur une logique excessivement serrée. Ses arguments sont plus subtils, plus abstraits, si l'on peut dire. Son discours a été fort admiré par tout le monde et je pense, surtout par ceux qui sont au fait plus spécialement de la valeur des mots.

M. le juge Routhier parle plus la langue du commun des mortels. Il emploie de grandes images qui frappent, un style sévère et châtié. Sa diction m'a semblé parfaite, et sa voix est sympathique. Je pense qu'il a dû être content du succès qu'il a eu.

Je ne connais pas plus d'éloquence que la musique, mais dans mon humble opinion, j'ai entendu là deux superbes morceaux.

• • •

J'ai parlé tout à l'heure de l'indifférence de mes concitoyens. Où elle se montre dans toute sa beauté, c'est sur la rue St-Jean. Ce n'est plus une rue, c'est un champ de poteaux de télégraphe, de téléphone et de lumière électrique. Il y en a tous les cinq pas et comme on ne pouvait décemment les planter au milieu de la rue, on les a mis sur le trottoir, laissant l'honnête homme à pied à son triste sort. C'est inouï! A certains endroits, il faut passer de biais. L'autre jour je me suis arrêté pour voir lever un de ces monuments et je demandai au monsieur qui présidait la cérémonie, s'il ne pensait pas comme moi que ça gênait un peu la circulation. Il en convint, le brave homme! "Mais dit-il, c'est rien qu'en attendant." En attendant quoi ?

Supposez qu'il arrive une autre compagnie qui pose encore des poteaux, que va-t-il arriver?

Qu'on ne sera pas plus en sureté dans la rue St-Jean que dans le bois Gomin, endroit malfamé.

Les voleurs et les assassins s'embusqueront dans les poteaux de téléphone, de lumière électrique et de télégraphe pour nous demander la bourse ou la vie ,au nez de la lumière électrique mortifiée.

Je rirais si tous ces poteaux se mettaient un bon jour à pousser des feuilles. Québec deviendrait une vaste forêt. Je vois d'ici des caravanes entières d'ours, de cariboux, de renards qui s'embètent dans les Laurentides et qui viendraient rigoler ici. Il faudrait s'armer jusqu'aux dents. De là à revenir aux coutumes des aborigènes, il n'y a qu'un pas. Naturellement on nous diviserait en plusieurs tribus.

Les couleurs politiques seront je pense, les distinctions les plus vraisemblables. Je me figure vaguement une assemblée Huronne-libérale, sur le marché Montcalm, interrompue par une invasion d'Iroquois conservateurs brandissant des tomahawks et poussant d'horribles cris de guerre. Je vois les Iroquois repoussés avec pertes et les Hurons faisant subir des tortures atroces aux prisonniers.

* * *

As-tu vu le trésor? C'est la question du jour. Un homme qui pourrait bien perdre la tête et ne pas trouver le trésor, c'est ce pauvre M. Trudel, de la rue Ste-Madeleine. Pauvre homme! Chacun lui donne son opinion sur la manière de faire les fouilles. Il entend dire: **trouvera? trouvera pas! Il y a de quoi devenir idiot.**

Le sieur Gutelin, de Saint-Malo, beau port de mer, emporté dans l'autre monde par la peste, a du faire un nez, si comme je le pense, le trésor a été trouvé par des gens qui n'avaient jamais su que le dit sieur eut seulement existé.

C'est égal, trouver un trésor sans testament, c'est très joli, mais trouver un testament et pas de trésor c'est simplement rasant.

C'est le cas de dire:

L'homme propose et Dieu dispose.

Marchavec.

10 Mai 1889.

L'ETE EN VILLE

Bonnes gens qui passez l'été sous les grands arbres, ou même simplement sur l'herbe, pensez-vous quelquefois aux malheureux que la nécessité oblige à avaler de la poussière dans les rues pleines de soleil et d'ennui, aux pauvres qui se trainent péniblement vers des bureaux étroits? Si vous saviez les regards mélancoliques qu'ils jettent sur les fenêtres hermétiquement closes, vous vous diriez qu'il y a sur la terre des gens qui méritent la pitié.

Mais je n'ose trop me plaindre, ces doléances ne peuvent que vous faire apprécier davantage votre bonheur avec un égoïsme que je comprends.

Ça vous étonne peut-être que je fasse mon Jérémie. Sachez que je viens de passer une semaine dans un village charmant au milieu d'amis que j'ai quittés avec un regret immense. Je déclare que j'ai passé huit jours que je mettrai dans mon livre de vie en lettres d'or, si je puis toutefois atteindre ce métal précieux que je cherche depuis que j'ai l'âge de raison.

"Les jours se suivent et ne se ressemblent pas." Je m'en aperçois. Il y a une semaine, je n'avais devant moi que du plaisir. Aujourd'hui, j'ai là, un tas de paperasses dont la vue seule m'écrase et m'épouvante.

Si encore je pouvais passer mes journées à me souvenir, mais cette maigre consolation même m'est refusée, attendu que j'ai de l'ouvrage à abattre et se souvenir, ce n'est pas travailler.

Je connais des gens qui disent que ça ne vaut pas la peine d'aller à la campagne, que l'été est trop court et qu'il fait trop souvent mauvais. N'étoutez pas ces malheureux. C'est l'envie qui les fait divaguer.

Allez à la campagne, ne fusse même que pour un jour. Par exemple, n'allez pas vous enfouir dans un village, aux environs de notre ville, où il fait encore plus chaud qu'ici. La campagne pour moi c'est le fleuve, les horizons vastes, l'air pur du varech et du large et surtout cette belle couleur de la mer qui fait malgré soi, l'impression de la tempête.

L'autre jour en revenant d'en bas, je regardais le Saint-Laurent, et je le trouvais bien piteux, le pauvre fleuve, enserré entre deux rives dont les habitants peuvent se regarder manger. Je venais de le voir déroulant à l'aise ses grandes vagues et je lui trouvais ici l'air si triste qu'il me faisait presque de la peine.

Cette étroite nappe d'eau, ces deux rives proches, et même l'Ile d'Orléans, ce bijou de verdure (style poétique), tout ça me rappelait le fond des vieilles assiettes bleues remplies de paysages chinois si drôles.

Si jamais je viens à amasser des rentes, (ce qui s'amasse beaucoup plus difficilement que des rhumatismes), j'aurai une maison sur le bord du fleuve, dans un endroit que je connais bien. J'aurai des chevaux dans mon écurie et tout près, une barque toujours à flot. Je m'arrangerait de manière à ce qu'il n'ait pas de chemin de fer dans les environs. Le sifflet des locomotives empêche de dormir. J'aurais des amis et des amies et je pense que je me ferai une petite vie pas trop désagréable. Mais je ne me fais pas d'illusions, d'ici à cet heureux temps, il y a encore de l'eau à couler dans la rivière.

* * *

J'entends des gens se plaindre de ce qu'il n'y a pas d'étrangers en ville. Il faut avoir bien de l'aplomb pour soutenir une pareille chose. On ne rencontre que ça dans les rues. Les hôtels en sont peuplés, surtout d'américains et d'américaines.

Ces gens-là viennent ici comme en pélérinage. Ils vont contempler avec recueillement la place où feu Montgomery fit une si belle chute, puis ils retournent à la petite maison dans laquelle le corps du héros fut exposé après sa mort, bien entendu. Tout de même, à leur place, je ne serais pas content de voir ce sanctuaire tombé aux mains d'industrielles qui vendent de la petite bière et des pepperments.

Pauvres américains! Dieu qu'ils doivent s'embêter! Le fait est qu'ils n'ont pas la figure à rire. On dirait qu'ils se sont donné le mot pour avoir l'air triste. Est-ce pour le pélérinage ?

* * *

La musique soulage l'âme. Ça c'est vrai, mais quoi de plus désolé qu'une estrade **musicale** sans musique et sans musiciens? C'est pourtant ce qu'on voit tous les soirs sur la Terrasse. Les concerts sont finis, faute de fonds. Les musiciens ne veulent pas souffler gratis dans leurs cuivres pour le seul plaisir d'amuser les badeaux. Ils ont mis leurs instruments au clou et les badaux ne voient rien venir. L'hiver et même l'été mes concitoyens s'étouffent à la salle de musique pour entendre chanter et jouer des morceaux très ennuyeux et dans la belle saison chacun refuse énergiquement de contribuer à avoir de la jolie musique qu'on écoute en fumant des cigarettes et en regardant le fleuve.

Les concerts sur la Terrasse étaient ma dernière consolation. Elle est partie. Ce n'est qu'une épreuve de plus dans ma vie, et ma foi, j'ai eu tant de vicissitudes que j'y suis maintenant habitué.

C'est fort heureux pour moi, je vous assure. Je sais bien ce que je vais faire; je vais m'acheter un instrument de musique pas difficile. Avec ça je narguerai la ladrerie de mes concitoyens et la petitesse d'âme de tous les musiciens du monde et je me donnerai des concerts qui satisferont mon goût bien connu pour la musique.

Marchavec.

7 Août 1889.

CHRONIQUES

Canadiennes, mes compatriotes, et vous surtout, québecoises charmantes, soyez fortes. Une grande épreuve vous arrive. Plus de frégates françaises dans les ports canadiens-français. Supportez ce malheur avec la résignation qui vous caractérise.

Il n'y a certes, pas de votre faute dans cette douloureuse circonstance. Tout le monde, et en particulier les jeunes gens, vos concitoyens, reconnaissent unanimement que vous avez toujours fait votre possible pour égayer le séjour des **petits français** dans notre ville et que vous avez exercé les devoirs de l'hospitalité avec un **zèle écossais**.

"Vos beaux yeux vont pleurer."

Si vous me demandez le pourquoi de l'affaire, je vous dirai que je n'en sais rien. Cependant, quelques-uns qui se prétendent bien informés,(et parmi lesquels se trouve La Patrie, journal sérieux s'il en fut), prétendent que le coup part d'Ottawa. Sir John, grand homme bien onnu pour son amour effréné des canadiens en générale et de Québec en particulier, serait le coupable.

Dans le temps d'agitation où nous vivons, quand nos excellents amis d'Ontario ne parlent que de mettre les **canayens en chair** à pâté, en marmelade et veulent absolument nous manger tout crûs, on aura pensé en haut lieu que le drapeau français dans notre port ne pourrait que nous affermir dans nos vices.

On ne nous pardonne pas de vouloir parler et penser français, ni de croire au pape, ni de fêter la Saint-Jean-Baptiste. On a pensé avec raison que la fréquentation des français de France n'était pas de nature à nous faire apprendre l'anglais.

Et puis, si ça allait nous donner à nous des idées belliqueuses, si nous ne voulions pas nous laisser manger tout crûs? Ça serait embêtant pour nos amis d'Ontario qui s'attendent à nous voir tendre le cou au couteau du sacrifice

Voilà des considérations qui s'imposent à des esprits roués dans l'art diplomatique comme Sir John et ses amis.

C'est rasant vous savez de se faire faire des niches si longtemps. Les Canayens sont doux comme des moutons, mais quand on les agace trop, ils se fâchent, et un Canayen faché, **c'est le diable tout pur,** à ce qu'on dit.

Ce serait drôle si Dalton McCarthy amenait ses baïonnettes dans le pays. Même n'y eut-il pas l'ombre d'une frégate française pour nous encourager. Nos pères ont vu leurs semblables, à ces messieurs, et ça ne fait pas encore bien longtemps.... Ciel! si le **Mail** ou l'**Empire** ont vent de ce j'écris, ils vont dire que j'exhorte mes concitoyens à lever l'étendard de la révolte, je n'échapperai pas à la vengeance des L. O. L.

Tout de même, ce qui me chagrine, c'est que ce malheur frappe surtout sur le beau sexe. Ces dames avaient pris la douce habitude de voir tous les ans ces charmants garçons et tout-à-coup, de par Sir John, tout est fini. Acceptez mes sincères condoléances, mesdames.

* * *

Où est la justice? Il semble que puisqu'on nous défend de recevoir des Français,la même défense devrait s'étendre à la visite des vaisseaux anglais dans les ports de notre pays. Je crois que ces visites ne peuvent qu'exciter les instincts antropophagiques de nos amis.

Quant à nous, qu'elles viennent ou qu'elles ne viennent pas, c'est tout un. Leur arrivée ne produit pas plus d'excitation que leur départ.

On dira ce qu'on veut, ce n'est pas **fair** et j'ai confiance que notre ami Sir John va étudier cette question avant de régler celle des Pêcheries, si possible.

Mais c'est assez de politique, parlons sérieusement.

Vous parlez d'un temps! Le Surois et le Nordet ont passé l'été à jouer au **lawn-tennis** avec les nuages qui crevaient invariablement au-dessus de nos têtes.

Naguère, le Surois avait une excellente réputation. Même quand le ciel était noir comme le fond d'une bouteille d'encre, s'il ventait Surois, il allait faire beau. Le Surois était notre ami, et le Nordet notre ennemi acharné.

Maintenant le traitre s'est ligué avec le Nordet et jouit d'une aussi mauvaise réputation que son confrère, ce qui n'est pas peu dire. Par exemple: Aujourd'hui, il fait très beau, mais il vente Surois, aussi je vais prendre un parapluie. Au reste, s'il ventait Nordet, je ferais exactement la même chose.

Pauvres gens qui êtes à la campagne, je vous plains. Si j'en juge par ce que je voyais l'autre soir à l'Ile, vous devez passer votre temps à fermer les fenêtres, craintes de courants d'air, et à faire des **Stove parties** avec accompagnement de chaises berceuses.

Sans compter que le mauvais temps s'**ostine.** Tout est contre nous, la canicule, la lune, la grande marée, que sais-je, encore. Ces choses-là durent tout le long du mois, vous pensez bien qu'il ne reste pas de temps pour faire beau.

J'exhorte mes amis et amies à laisser là les verts ombrages qui jaunissent. La campagne cesse d'avoir des charmes quand on se trouve bien en ville, c'est beaucoup plus amusant à Québec que dans les places d'eau où les malheureux qui les habitent passent leurs temps à côté des poêles qui, bientôt, ne pourront plus conserver en eux la chaleur mercenaire.

Vous avez bien le temps; vous avez tout l'hiver pour cela.

Marchavec.

23 Août, 1889.

CHRONIQUE

Si vous pensez que ça m'amuse de faire des chroniques, vous êtes dans une erreur qui m'afflige pour vous. Je n'ai pas, croyez-le, la prétention de vous amuser, mais votre position est meilleure que la mienne. Mes écrits vous semblent énormément ennuyeux, mais rien ne vous force à les lire ; tandis que moi, ils m'ennuient tout autant que vous et je suis forcément obligé d'en prendre connaissance.

Aussi, c'est avec un enthousiasme toujours moindre que je pars en chasse de pensées fines destinées à contenter votre appétit hebdomadaire. Des pensées fines, mais il n'y en a plus ! Depuis les quelque mille ans que la terre tourne avec ce qu'il y a dessus, on a dit tout ce qu'il y avait à dire.. Du temps de Cicéron, déjà, on était dans une telle pénurie qu'on ne cherchait même plus. On se contentait de prendre les vieilles idées et de les vêtir à la dernière mode. C'est dit en latin : "**Non nova sed nove**".

Au surplus, les rares pensées qui avaient eu la chance de traverser les siècles sans se faire prendre ont été saisies par Blaise Pascal qui les a mises dans un livre. M. de Bonald a prétendu dans son livre faire croire aux naïfs que ses "**Pensées**" étaient neuves, mais personne ne l'a cru.

Y eut-il même des idées dans notre pays, qui est un pays nouveau, que je défirais qui que ce soit d'en trouver de ce temps-ci. La saison est mauvaise. Les esprits sont surexcités à un degré qui m'épouvante. L'affaire de la conversion de la dette a tourné toutes les têtes. Une bonne partie de la ville ne parle que de ça. Ça a rendu absolument idiots les gens le moins susceptibles de le devenir.

Ainsi l'autre jour je me promenais paisiblement quand un de mes amis, intelligent comme tous mes amis le sont, je m'en flatte, se met devant-moi.

—Ote-toi de mon soleil, m'écriai-je en parodiant Diogène.

Il ne bougea pas, et me saisissant par un bouton de mon paletot, il me dit d'un air féroce.

Sais-tu quel est le comble de l'habileté pour un apôtre?

J'avoue que je fus intimidé par l'air féroce susdit. Je songeai à m'absenter, mais il me tenait par un bouton et, profitant de son avantage, il vociféra.

—C'est de convertir des dettes.

Je levai ma canne pour l'assommer, mais il était déjà loin.

Le premier moment de colère passé, je le plaignis, le malheureux, et je murmurai plein de tristesse: Si jeune et déjà si bête.

* * *

Il n'y a pas à dire, il y a quelque chose dans l'air. Tout le monde est changé! Ceux qui ne **convertissent** pas ne parlent que de réceptions, bals, soirées. "Etes-vous allé chez A?" "Irez-vous chez B?" Voilà les conversations qu'on entend. Tout le monde danse, vieux comme jeunes, petits comme grands. Dans toutes les classes de la société on danse, on saute, on tourbillonne avec frénésie, avec rage.

Les hommes d'affaires s'en vont à leurs bureaux en fredonnant le quadrille de la veille. Les jeunes commis se livrent à des galops effrénés dans les rues.

Vous allez voir que bien vite chaque bureau sera meublé d'un piano. Les clients entreront, les nonchalants sur un pas de valse, les bruyants sur le temps du **rush polka**. Le marchand et le client feront des affaires au son de la musique. On achètera une cargaison de charbon ou un char de patates en duo sur l'air des cloches de Corneville, avec accompagnement de piano par le teneur de livres.

Quel heureux temps ça serait! La corporation pourrait remettre dans sa poche les sommes folles qu'elle dépense pour nous payer la musique.

Si ça pouvait durer! ce serait l'âge de la musique. Mais ça ne durera pas. Je crois que c'est dans l'air. C'est peut-être une petite épidémie ?

* * *

Ah mais! A propos d'épidémie, permettez-moi, mesdames et messieurs, de vous mettre en garde contre une maladie dangereuse et probablement épidémique. C'est la **matrimanie.** Ça s'attaque surtout aux jeunes gens qui ont du capital et par conséquent des revenus, et encore aux veufs.

La maladie n'a pas été constatée parmi le sexe faible. Ceux qui sont atteints de ce mal là, maigrissent, languissent, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une jeune fille ou une autre personne du sexe non attachée par des liens indissolubles, qui veuille bien se charger de soigner ça. Au reste, c'est le remède recommandé comme sûr moyen de guérison.

Je suis tout porté à croire que les malheureux qui souffrent de cette maladie veulent que leur mal demeure caché. J'ai pour raison de mon dire que les journaux les ayant affichés comme il était de leur devoir de le faire, ces pauvres gens ont déclaré à l'unanimité des dispositions à rompre tous les os qui pourraient se trouver dans la personne du reporter qui a commis cette indiscrétion.

Un mariage par jour, pour ce mois-ci! Mais c'est immoral, c'est donner un exemple déplorable. Le gouvernement qui a ôté le droit de vote à une certaine classe d'hommes devrait passer une loi pour arrêter ces abus.

Ça va devenir désastreux, si tout monde part. Et tenez, si je ne craignais de perdre mes os, j'ajouterais à la liste déjà longue, le triste sort d'un officier de la marine française et d'un jeune médecin, tous deux dans un état désespéré...

La seule consolation qui reste c'est que ça fait de la place.

"Nous entrerons dans la carrière

"Quand nos ainés ne seront plus.

Je ne veux pas dire qu'il sont finis et n'existent plus, mais par le fait même de leur mariage, **ex officio,** ils entrent

dans un autre ordre. En un mot, ils cessent d'être des **bons partis** et nous les remplaçons de plein droit.

Mères de familles, vous voyez en nous des gens prêts à faire le bonheur de mesdemoiselles vos filles. Profitez de l'occasion qui vous est offerte.

Pour ma part, étant donné les délicates attentions que vous avez toujours eues pour moi et la tendre sollicitude que vous avez montrée à mon égard, je crains, je le dis franchement, je crains l'encombrement. C'est pourquoi, je vous prierai de m'envoyer vos demandes sous enveloppes cachetées. Je vous demanderai aussi le temps de réfléchir avant de répondre à aucune de ces **soumissions**; j'ajouterai que je ne m'engage pas à accepter la plus basse.

Marchavec.

6 Sept. 1889.

CHRONIQUE

Mesdames et messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer. Comme ça fait longtemps que je n'ai eu le plaisir de vous voir, je me permettrai de vous demander si la santé est toujours florissante, la mienne de même, merci.

Je ne vous parlerai pas de politique. J'espère que cette délicatesse va être appréciée comme elle le mérite, attendu que je laisse de côté, pour vous plaire, une véritable mine de réflexions et d'idées nouvelles.

Cependant laissez-moi vous dire que je suis presque content de n'avoir pas vécu dans l'opulance. Qui sait, en ce temps où les scandales sont aussi nombreux que les jours de pluie, je me serais peut-être vu dans un journal en grosses lettres : Scandale Marchavec, tant de mille piastres, révélations importantes. Pour faire comme les autres, j'aurais été obligé de courir chez un juge de paix de mon pays pour faire assermenter ma conscience.

Ma conscience est en repos.

Personne m'accusera d'avoir amassé des richesses au détriment de la cause publique. Juges de paix de mon pays, soyez tranquilles; je ne suis point un criminel. Tout le monde ne peut pas en dire autant, entr'autres MM. Morin et Dubois. Morin est un homme surpris.

La cour l'avait condamné à être pendu, et au dernier moment, on lui dit qu'il n'est que suspendu. Je conçois qu'il y a lieu d'être surpris parce que malgré que les deux mots aient la même origine, ils n'ont généralement pas le même résultat. Il est hors de tout doute que Morin a envoyé Roy dans un monde meilleur ou pire; mais, l'embêtement, c'est qu'il ne l'a pas fait exprès. Il ne peut donc pas être puni d'un acte fait sans intention. Je connais même des gens qui seraient prêts à insinuer que c'est Roy qui devrait être pendu.

Roy a bien fait de mourir, car la condamnation de Morin lui attirerait certainement des désagréments.

Morin jouit de toutes les sympathies. Ce pauvre Dubois, lui, n'a de son bord que M. Hamel et moi.

Et pourtant, Dubois est digne d'intérêt. Je ne dis pas ça pour contredire M. Fitzpatrick qui est, comme chacun sait, un avocat redoutable, mais je trouve qu'il a réellement été trop dur à l'égard de Dubois.

La seule chose qui prévienne contre lui c'est son crime. Il est vrai que l'acte de tuer quatre personnes, comme ça, tout d'un coup, ça paraît extraordinaire, à première vue. Mais si on entre dans les détails, le meurtre perd énormément de son originalité.

En examinant l'affaire avec soin on trouve que Dubois a tué quatre personnes, savoir:

1o Sa belle-mère,

2o Sa femme,

3o Un marmot,

4o Un autre marmot.

Or, dans le premier cas, je suis sûr qu'il y a eu provocation. Je conviens que c'est petit de la part d'un gendre de frapper sa belle-mère à coups de hache, ni plus ni moins qu'une simple bûche. Le code criminel assimilant les belles-mères aux personnes ordinaires, l'acte d'en tuer une, constitue un meurtre. Dubois, étant donné l'injustice de la loi, aurait mieux fait d'appliquer à cette dame la peine du talion, lui infliger le supplice que tant de belles-mères font souffrir à leurs gendres, la faire brûler à petit feu, ou la cribler de coups d'épingles.

Il est vrai que c'eût été beaucoup plus long, mais le code criminel n'avait rien à y voir.

2o Sa femme. On a beaucoup exagéré cette partie de l'affaire. Elle se réduit à une simple querelle d'époux. Dans les ménages distingués, quand les conjoints ne s'accordent pas, ils se le disent en termes vifs, se tirent quelquefois

aux cheveux, et quand ça force trop, se jettent quelques porcelaines à la tête. Dubois n'ayant pas sous la main de porcelaines, a fait sans doute, une maladresse en se servant d'un instrument aussi malheureux, mais son excuse se trouve dans ce proverbe : **Quand on n'a pas ce qu'on veut, on prend ce qu'on peut.**

Quant à la Marmaille, la mère partie, les laisser dans ce monde pervers, c'eût été vraiment criminel, ces enfants auraient peut-être mal tourné, il y a tant de mauvais exemples.

Dubois à peu près sûr de son affaire, a pensé que ces pauvres mioches seraient orphelins de père avant longtemps.

Il a tranché le fil de leur existence, style poétique, et s'en est allé, la conscience tranquille et les deux mains dans ses poches, se livrer à la justice de son pays.

Il y avait trop de médecins pour qu'il eut une chance d'en revenir. Aussi son affaire s'est vité réglée devant un auditoire choisi, dans lequel les dames figuraient pour une bonne partie.

Je n'ai pas de doute qu'il sera pendu. Il aurait peut être eu une chance comme Morin, mais il a le malheur d'être soupçonné de folie.

Ça règle la question, car, comme chacun sait, depuis Riel, les fous n'ont pas de chance à Ottawa.

Marchavec.

23 Mai, 1890.

CHRONIQUE

On a décidément changé notre belle province. Je me rappelle que dans un temps, notre population était regardée comme la plus paisible des deux Amériques. Les heureux gratifiés par la Providence du don de la parole (et ils étaient nombreux) aspiraient à porter cette même parole dans les assemblées de notre peuple lequel écoutait tout avec une résignation admirable.

Mais depuis les élections dernières, tout est changé. La douceur proverbiale des **canayens** à fait place à une humeur tout à fait belliqueuse. On ne rêve plus que plaies et bosses. Les assemblées les plus paisibles se terminent toujours par quelques paires d'yeux pochés. On s'administre des taloches entr'amis, quand il n'y a pas d'adversaires.

Cette tendance aux coups de poings s'explique assez facilement. On a tellement entendu parler de politique que chaque paroisse pourrait dire en chorus n'importe quelle question. Grâce aux orateurs qui ont parcouru les campagnes et grâce aussi aux journaux qu'on a envoyé à profusion et gratuitement dans les coins les plus reculés de la province. Il n'est pas un individu qui ne soit au fait des scandales et autres petites ficelles électorales.

Comment voulez-vous qu'après ça les gens ne soient pas abrutis. Je suis persuadé que la mission des braves gens, appelés fiers-à-bras, n'est pas de taper sur les adversaires pour faire entendre un individu plutôt qu'un autre, mais simplement d'exciter l'intérêt de l'assemblée et d'empêcher les gens de s'en aller.

Je prévois dans l'avenir des choses drôles. On entrainera les jeunes qui se destinent à la politique, (car la politique est une carrière, comme on sait.) On leur enseignera la boxe et le bâton. Les luttes de husting seront des jeux olympiques. Au lieu de remorquer des brochures et des statuts,

les orateurs porteront une bonne canne et je vous prie de croire s'il y aura du monde.

Sans compter que ces exercices développeront la force musculaire d'un chacun, ils auront encore l'avantage de remplacer les orateurs actuels, qui sont généralement maigres. et pâles, par de gros gaillards, robustes, capables de donner une haute idée de notre race aux étrangers qui se trouvent dans les environs d'un meeting.

Des assemblées populaires, la coutume passera au parlement. Au commencement de la session, chaque député trouvera sur son pupitre un fort gourdin d'un bois variant suivant les nationalités. Il aura droit, après la session, d'emporter le gourdin chez lui au lieu de la valise de papier qui se donne généralement. Le papier à lettre sera remplacé par du papier Fayard, du plaster et des petits pots d'onguent.

Quand un député ne sera pas du même avis qu'un autre député, (ce qu'il arrive quelquefois), il appellera son adversaire sur le parquet de la chambre. A un signal donné par l'orateur, ils taperont l'un sur l'autre et M. Delorme comptera les coups. Des messagers assermentés viendront, s'il y a lieu, relever celui des deux champions qui sera hors de combat et la mesure sera adoptée ou rejetée suivant le sort de la bataille.

Sentez-vous quels immenses avantages le pays peut retirer de ce système. Presque pas d'impressions, un peu de papeterie, une économie à tous les points de vue. Sans compter qu'on pourra faire payer pour entrer, ce qui sera une source de revenus pour la province. Ce sera aussi un excellent moyen de faire taire la galerie qui devra suivre avec intérêt les horions échangés.

Quand il y aura des votes de non confiance, on doublera le prix des places. Et on aura raison. Ce ne sera plus un combat singulier, mais une mêlée générale. Le greffier fera ramener les morts et les mourants et il y aura des notaires tout prêts qui prendront à la sténographie les dernières vo-

lontés de ces derniers. Ce sera beaucoup plus amusant que de prendre le vote.

Il faudra nécessairement amender le manuel parlementaire de M. Wurtèle et celui de M. Faucher de St-Maurice, mais ça ne souffrira pas plus de difficulté que les amendements au code municipal.

* * *

Je serais d'opinion de changer aussi le mode de procéder au conseil législatif. Il serait plus prudent de ne pas donner de gourdins aux vieillards malfaisants, (tel est le titre qu'on leur donne généralement). Il faudrait mieux d'après moi, les armer de fusils à longue portée, et par mesures de prudence leur faire mettre les armes après chaque séance aux crochets qui servent à accrocher leurs chapeaux et paletots.

Quand il y aura un vote, le président du conseil donnera le signal et s'éclipsera prudemment, suivi de ses greffiers. A ce signal, chaque conseiller s'embusquera derrière son pupitre, comme un iroquois derrière un buisson et alors commencera une série de ruses fort amusantes qui devront attirer des spectateurs. On pourra aussi faire payer le prix des places, mais moins cher qu'à l'assemblée législative, l'endroit étant moins connu et moins achalandé.

Quand l'écho des derniers coups de fusils se sera éteint dans le lointain de la vaste salle, M. Hatt viendra relever les morts, (car le combat sera sans merci) et remettra au premier ministre une liste certifiée des places laissées vacantes par la mort de leurs titulaires. Le gouvernement devra retirer un grand avantage de cette façon, pour récompenser ses amis.

* * *

Mais je ne veux pas trop en dire sur ce sujet. Je prépare en ce moment une brochure avec gravures dans le texte expliquant tout le mécanisme de ce système.

En attendant, c'est fort ennuyeux en ville. Il n'y a plus que les gens qui sont obligés de rester. Tout le reste a fui et le reste a bien fait. Comme la chose se renouvelle tous les ans, nous finirons peut-être par prendre notre parti de cette abandon.

J'avais encore quelque chose à vous dire; mais, toute réflexion faite, j'aime à garder ça pour la prochaine fois que je serai obligé d'écrire dans cet illustre journal. L'exemple de la cigale m'a instruit qu'on devrait toujours garder quelque chose pour plus tard.

Marchavec.

1 Août, 1890.

CHRONIQUE

En l'an de grâce 1889, le conseil municipal décida qu'il fallait élargir la rue St-Jean.

En l'an de grâce 1890, un nouveau conseil, avide de s'attirer la faveur populaire, décida de la paver. Il y eut des discussions assez vives sur les avantages de blocs ronds ou de blocs carrés et sur toutes sortes de choses. Enfin, on se mit à l'oeuvre.

Si vous n'avez pas grand chose à faire, je vous conseillerais d'aller voir paver la rue St-Jean. Si mes nombreuses occupations me donnaient du loisir, je passerais mes journées toutes entières à regarder paver.

Je ne peux pas dire que ça va vite ou bien (quoiqu'il me paraisse faite qu'en travaillant lentement on devait travailler bien). Au dernier orage, une partie du pavé est partie en flotte, ni plus ni moins qu'au temps où il descendait le St-Laurent en **cageux.** Non, je ne peux pas dire ça, au risque de déplaire à l'entrepreneur. Mais je peux dire que c'est drôle.

A l'heure du dîner, j'ai vu au moins trente personnes. arrêtées, pour voir jeter une couche de goudron. Et ces gens-là devaient tous avoir un certain temps pour deviner. Cependant, ils restaient là, regardaient l'opération avec intérêt et faisaient des réflexions pleines d'à propos. J'ai entendu des discussions sur l'avantage qu'ont les blocs carrés sur les blocs ronds et un homme que je n'avais jamais vu auparavant, m'a assuré que le pavage ne vaudrait rien du tout. J'ai pensé que cela était vrai et je l'ai redit.

Je regrette de n'avoir pas brigué les suffrages de mes concitoyens. J'aurais pu être élu aux dernières élections. Tant d'autres l'ont été qui ont été aussi surpris, je gage, que les életeeurs. Je proposerais de faire placer des sièges sur

le trottoir de la rue St-Jean. Comme ça cette pauvre rue aurait une utilité quelconque, et on saurait à quoi s'en tenir sur sa destination.

Pour parler sérieusement, l'état de choses actuel est vraiment une honte. Je ne parle pas au point de vue des étrangers qui nous visitent et qui peuvent passer par où ils veulent, mais je parle pour nous, qui avons tout l'hiver, couru des risques sérieux de recevoir des pans de maisons sur le dos et qui sommes maintenant exposés à prendre des culbutes dans tous les trous béants ouverts à chaque pas.

* * *

C'est lamentable. Mais il sont rares ceux qui pensent à ça. Nos édiles, plongés jusqu'au cou dans tous les plaisirs mondains, ont bien peu de temps à donner aux misères des contribuables. La consigne est de s'amuser. Bals et festins sur toute la ligne !

Le chargement d'animaux est mis de côté, les actions du Pacifique sont reléguées avec les vieilles lunes. Tout le monde danse.

Il n'y a que quelques esprits bien trempés qui aient échappé à la contagion. M. Tardivel, par exemple, continue avec persévérance la chasse aux francs-maçons. M. Tarte aussi, s'occupe encore du sort de Québec, et moi, qui noircis du papier à l'heure où tous mes concitoyens endossent la livrée du plaisir.

Je reste seul, seul avec moi-même.

Sans me vanter, c'est moi qui ai le plus de mérite. M Tardivel a un but précis, connu et même très bien connu. Il veut la mort de la franc-maçonnerie. M. Tarte veut le bien de Québec, ça aussi, c'est connu. Mais moi, qui suis lancé dans une chronique, sans but, sans un seul incident, où accrocher ma plume ! Croyez-vous que je ne mériterais pas une récompense honnête ?

Ce n'est pas drôle d'avoir à chercher des choses spirituelles, surtout de ce temps-ci. Non pas que mes concitoy-

ens soient devenus plus bêtes ou pour mieux parler, moins fins, mais ils n'ont qu'une idée dans la tête : aller aux bals.

Aussi, pour faire une chronique qui en serait une, il me faudrait parler des bals et soirées, et je me trouverais dans la position pénible d'un aveugle qui parle de couleurs. Je l'avoue en toute humilité, je n'ai pas vu les bals, je n'ai pas vu le prince, je n'ai rien vu.

Ainsi donc, je ne peux rien dire de tous ces sujets intéressants. Je le regrette, car les bals m'inspirent, m'enivrent et me portent au lyrisme.

C'est un état que j'apprécie d'autant plus qu'il est rare chez moi, et je suis sûr que mes élans lyrique vous auraient étonnés et peut-être même charmés.

D'ailleurs, j'ai des raisons sérieuses pour ne pas aller aux bals. Dans un temps ordinaire, endosser un habit à queue est la chose du monde la moins méritoire, mais dans les circonstances actuelles, c'est de l'héroïsme. Il y a trop d'uniformes chamarrés, trop d'officiers, et surtout il y a un prince.

Un prince ! un homme qui touche au trône, qui a des revenus à faire rêver et qui est jeune ! Devant tant d'astres, mon étoile pourtant si modeste ne serait plus visible à l'oeil nu, et ne serait plus qu'un troisième violon, si j'ose me servir de cette figure à l'égard d'une étoile.

J'aimerais ça, être prince. Il me semble que je m'amuserais. Je ferais ce qui me plairait. Si l'on m'invitait à un bal, je danserais avec tout le monde. Pourtant non, je ne danserais pas, car je n'aime pas la danse. Mais peut-être encore, mes goûts changeraient-ils.

Je fuirais avec la rapidité de l'aquilon, toutes les adresses qu'on serait tenté de me présenter. Comme il y a des maires plus bêtes les uns que les autres, j'enverrais un de mes pages les prier de m'envoyer leurs poulets par la poste et je ferais répondre par un de mes secrétaires.

Tout autour de moi il y aurait des gens empressés qui s'exerceraient à deviner mes désirs. Je donnerais des prix

à ceux qui réussiraient le mieux. Ça créerait de l'émulation. Il va sans dire que je repousserais avec horreur toute idée de travail. Je ne ferais rien, rien, rien, et je serais heureux. Toutes les jeunes filles courraient après moi, j'aurais des succès ! ! Que je serais heureux.

Mais quand bien même j'aurais des revenus, je ne retournerais certainement pas à l'Académie de Musique. Avant d'y aller, je croyais que c'était bête, mais j'ai été surpris, c'était plus bête que je pensais.

Je ne voudrais pas nuire à M. Russell mais l'austère vérité me force à lui dire qu'il n'est pas heureux dans le choix de ses troupes.

Je crois en avoir assez dit sur tous les événements qui se déroulent dans notre bonne ville, et je m'en vais me promener.

Marchavec.

19 Sept., 1890.

N. B.—Nous reproduisons plus bas, le dernier écrit de Charles DeGuise.

Cet article parût dans le "Soleil" du 11 février 1911, et cela huit jours avant sa mort.

Ceux qui ont connu ce gai compagnon, ce charmant causeur et cet excellent chroniqueur, ne peuvent se méprendre sur le style gai et badin, dont il était coutumier.

Malgré tout, sachant que sa maladie était incurable, DeGuise fit un dernier effort pour rassurer les siens, et écrivit cet article, où perce cependant un air de tristesse, facile à comprendre, quand on est encore jeune.

Il laissa voir par là qu'il s'attendait à l'inévitable, et ce, à une époque rapprochée.

Il mourut le 20 Février 1911, à l'âge de 44 ans.

E. D.

AU LIT

L'autre jour, passant par hasard devant chez le docteur X...., je ne sais quelle fantaisie me fit sonner à sa porte. "Oui, me dit la bonne, le docteur est là, prenez la peine d'entrer, je crois qu'il est seul." En effet il était seul.

J'entrai, et je m'apprêtais à lui faire la mine la plus cordiale, quand je m'aperçois qu'il me regardait d'un air froid et même hostile. Je ne compris pas d'abord, mais je saisis vite; ailleurs j'étais un ami, ici, je n'étais plus qu'un client. Il m'indiqua d'un geste à la Sadi Carnot, un fauteuil quelconque, sur lequel je m'assis très raide et je m'expliquai d'une manière indifférente: un léger rhume sans importance, pas inquiétant, mais que pour rassurer ma femme....., bref, j'étais parti, mais pas pour aller loin. "Ote ton paletot, ton habit, ta veste." Et sur son commandement, je me mis dans le costume d'un lutteur greco-romain. Puis il me frappa dans le dos, dans la poitrine, sur les épaules, des petits coups de doigt secs accompagnés de commandements: tousse, respire fort, et pendant que j'étais en sueur à tousser, à respirer fort, il me fit compter des chiffres cabalistiques. Enfin, la cérémonie prit fin puis pendant que je me rhabillais de fort méchante humeur, j'entendis ces paroles rassurantes: "Mon garçon tu es très avarié et tu vas te mettre de suite sous traitement, pas demain, ni ce soir, ni cet après-midi, mais de suite. Retourne chez toi te mettre au lit, je vais te donner des directions et des ordonnances pour le pharmacien."

J'ai dû faire une figure bien comique, m'attendant aussi peu à ce verdict, qu'à l'arrivée d'un boulet de canon ou l'annonce d'un héritage. Il faut y avoir passé pour comprendre les pensées, les impressions qui jaillissent au cerveau à une telle annonce si inattendue, et je dirai si désagréable. Enfin, tout ahuri, je me laissai glisser dans la

main une liasse de petits papiers couverts d'écriture cunéiforme, adressés au pharmacien. Je pris mon chapeau et ma canne, et je réintégrai le domicile conjugal, suivi à peu de distance par un jeune esclave, portant tout un assortiment de produits pharmaceutiques.

J'ai vu dresser mon lit suivant les prescriptions de l'art médical et les données les plus précises de toutes les sciences hygiéniques.

J'ai fait donner à la lumière des angles justes et proportionnés, aux coulis d'air, leur direction la plus avantageuse pour moi et la moins pernicieuse pour mes rhumes de cerveau.

A la vérité, je me sentais comme un antique satrape, surveillant le travail de son sarcophage, ou pour employer une comparaison plus moderne, comme un brave, commandant son cercueil et choisissant les garnitures.

Je me trouvais très héroïque, ayant la notion bien ancrée que le fait de se mettre au lit en plein jour, à l'heure où tout le monde travaille équivalait à un certificat de décès et à un permis d'inhumation. Et tout étant arrangé, selon mes désirs, les ordres du médecin et les prescriptions de la faculté, je me mis au lit.. .....

Et depuis près de trois mois, je suis au lit. On s'accoutume à tout, même à une existance de mollusque, et avec des livres, des journaux, des revues et quelques visites agréables pour tenir le reclus au courant des potins de la semaine, la journée se passe lentement mais sûrement.

Puis, à côté de ma chambre, se trouve le domaine de mon bonhomme, où sont remisés, casernés, garés, pêle-mêle, chevaux et voitures, locomotives et chars, autos, soldats de plomb, pompiers avec leurs échelles et la pompe et que sais-je. Après la classe, et la collation obligatoire, le bambin vient me voir: "Veux-tu que nous fassions des courses, petit père?" —"Mais oui, mon homme", et de suite, chevaux et voitures, pompiers et soldats sont dehors, des attelages se font et roulent avec un bruit de tonnerre sur tout l'étage

sans même respecter mon sanctum. Je suis l'arbitre de ces courses, et mes décisions sont sans appel, mais je brille surtout comme vétérinaire et charron.

Il arrive que dans ces furieuses galopades, des accidents graves se produisent comme au char d'Hippolyte.

L'essieu crie et se rompt : il faut réparer l'essieu, ou ce qui est plus commun les chevaux se séparent en deux tranches,—les chevaux de fonte sont sujets à ces accidents bizarres.—et alors il faut réunir le coursier, fixer les deux côtés soit avec de la ficelle, méthode bien méprisée, ou avec des bons clous pour remplacer les clous vieux. Tous les papas connaissent les secrets du métier, mais, Dieu merci, tout plaisir a sa fin, bébé range son assortiment et se met à ses leçons. Dans ma chambre, le jour a baissé ; je mets de côté les livres et je regarde les images—et c'est ainsi que se termine généralement ma journée.

Ne riez pas de ce passe-temps, cher au coeur de tous les malades : il n'a rien d'enfantin. Pour la plupart d'entre nous, la vie se passe à regarder des images et quand, pour chacun de nous le jour tombe, il est un livre d'images qu'il faut bien regarder. Celui-là c'est le livre mélancolique ou navrant de sa vie.

Québec, 13 Fév. 1911. C. D.

F. G. Miville Déchêne, né à St-Roch des Aulnaies' comté de l'Islet, le 18 août 1859, décédé à Québec, le 10 mai 1912.

Nom de plume "**Metstacent**".

CHRONIQUE

NOS PLACES D'EAU

Tout le monde est aux places d'eaux aujourd'hui. Qu'est-ce qu'on y fait? Personne ne pourrait le dire au juste. Ceux qui n'y sont qu'en passant—le dimanche—par exemple, y trouvent une quantité d'amis venus de toutes parts et s'amusent à coeur joie; ceux qui y restent de longs mois, nous assurent aussi qu'il y gouttent un bonheur à nul autre pareil.

Il faut cependant se défier des derniers. Leurs affirmations sont souvent dictées par un désir immodéré de faire partager leur bonheur plus que problématique par un nombre plus considérable de chercheurs d'émotions paisibles, de tranquilles plaisirs. Le bonheur champêtre pour nos jolies citadines, semble être d'autant plus grand qu'il est partagé entre un nombre plus considérable de touristes.

Il ne faut pas croire que nos québecquoises, par exemple, deviennent de véritables campagnardes parce qu'elles habi-

tent pendant deux mois les plages rafraîchissantes de Kamouraska ou de la Malbaie. Erreur profonde. On les reconnait toujours, sous l'élégant chapeau de paille ou le chic bonnet de laine blanche, crânement posé sur l'oreille droite. Là comme partout d'ailleurs, elles tiennent à conserver à notre ville la réputation qu'elles lui ont si justement conquise.

Mais que fait-on aux places d'eaux?

Parbleu, **on s'amuse**. Là, s'amuser est bien facile: tout consiste à le dire. En arrivant aux hôtels, rencontrons-nous un ami, une connaissance, rien de plus pressé que de lui demander: Qu'est-ce que tu fais de bon? Réponse invariable: je m'amuse. Le jour on attend patiemment au soir pour s'amuser. Et quelquefois le soir les amusements sont remis au lendemain. Et les gens remontent en ville répétant toujours qu'ils se sont amusés, tant il est vrai qu'il y a des hommes (et des femmes) assez pervertis pour tromper les autres plutôt que d'admettre qu'ils se sont trompés eux-mêmes. On s'amuse toujours quand vous n'y êtes pas ou n'y êtes plus. L'amusement le plus en vogue est celui qu'on importe de nos villes: la flirtation. Il est étonnant de voir la dépense énorme d'oeillades tendres, de doux propos, de pensées et de boutons de roses, faite par nos citadins en vacance. Les hommes ont toujours la bouche en coeur et les jeunes filles le coeur sur les lèvres. L'amour fait plus de conquêtes en un jour que l'hymen en des années.

Les hôtels sont de jolis lieux de rendez-vous. On s'y amuse aussi. Mais surtout à table en attendant que les **Waiters** viennent au secours de notre estomac affamé. Le quart d'heure de Rabelais ne commence que quand on vous sert. C'est alors qu'il faut se montrer habile tacticien pour vaincre la résistance obstinée d'un roast-beef, ou maîtriser un agneau, animal que Buffon nous représente pourtant comme si soumis. Erreur de ce grand naturaliste due probablement au fait qu'il n'était jamais allé à la Malbaie ou à Kamouraska.

En mengeant... on s'amuse... à critiquer le propriétaire et à songer que des repas meilleurs viendront dans un avenir rapproché. Les estomacs seuls ont quelques inquiétudes. De tous les clichés répandus de par le monde, cette exigeante partie de nous même, ne peut s'empêcher de se rappeler que le passé et le présent sont une garantie pour l'avenir. Et l'estomac crie!

Les fruits nous viennent de la campagne. Preuve qu'ils n'y restent pas. Cette désolante émigration de la fraise, de la framboise et du bleuet vers nos vieilles cités est cause que la table des campagnes manque totalement de ces délicieux produits du sol. Et quant aux fruits, on s'amuse à la campagne à les voir partir pour la ville.

Pour être juste cependant, nous devons dire que les touristes peuvent s'y nourrir d'un air frais, pur, qui rend la force et la vie. Partout vous sentez les émanations de la mer et l'odeur du varech.

Rien n'est dangereux comme les changements brusques dans la température. Aussi, les hôteliers ont mis tout en oeuvre pour prévenir ce danger. Dans la plupart des hôtels vous trouvez enfermé de l'air de l'an dernier que l'on conserve avec soin.

Pour arriver à cette fin, les propriétaires d'hôtels emploient un moyen aussi ingénieux qu'ancien. On n'ouvre jamais les fenêtres. Et le tour est joué.

Les promenades sur l'eau alternent avec les parties de quilles et les danses de toutes sortes. On pêche de toute manière, on tend toute espèce de filets. Les jeunes gens prennent du poisson, quelquefois autre chose aussi. Les jeunes filles entortillent dans leurs filets une foule de petits coeurs tout pétillants.

Mais là comme à la ville, la Providence vient au secours des malheureux. Si la marée ne montait et baissait à des heures connues d'avance la plupart de nos places d'eau seraient un véritable lieu d'exil. On apprend là qu'il faut toujours se reposer sur la Providence même pour s'amuser.

J'ai vu il y a quelque temps un pêcheur endurci, assis sur la plage, agitant une ligne démésurément longue, trois heures avant que le reflux eut poussé les eaux jusqu'à ses pieds.

Quand la marée fut haute, il était fatigué de cette pêche dans la boue, et retourna à l'hôtel, sans le moindre petit poisson sur la conscience. Comme tous les autres d'ailleurs, il s'était amusé. Et l'an prochain il retournera au même endroit pour goûter les mêmes plaisirs.

La morale est placée sous la protection immédiate de quelques élèves de Ste-Catherine, improvisées gérantes des maisons publiques.

Un pensionnaire qui rentre à neuf heures du soir est mal noté. A dix heures, il est banni pour toujours. Encore un pas et la prière et l'examen de conscience se feront en commun. Combien de péchés mignons seront dévoilés au grand jour! Le plus minime incident prend aux eaux les proportions d'un événement considérable. On ne fait pas de commérages, c'est un progrès. Seulement on s'informe, on cherche à découvrir les allées et venues de ceux qui nous intéressent. Un tel est-il allé à la messe de six heures, de celle de sept ? Question grave sur laquelle le tribunal féminin n'a pu s'accorder qu'en proclamant charitablement que ce monsieur n'y est pas allé du tout.

A côté des questions religieuses les choses politiques prennent une place honorable. Tout le monde est Boulangiste aux places d'eau et la marche du fameux général est le seul air qui ait droit de cité dans ces parages. Comme tous les favoris d'ailleurs il semble disposé à abuser de la faveur publique.

En été, à la campagne, tout est frais et riant, l'air est embaumé, les champs couverts de verdure, les astres répandent partout l'ombre et la fraicheur. On respire le bon air à plein poumons, et en deux mois les forces se décuplent.

Tout cela cependant à une condition, c'est qu'on aille à la campagne pour se reposer, et non pour s'amuser. Je rêve pour ceux qui sont aux places d'eau, de longs jours de fai-

néantise sans distrections et de flanage sans but et sans interruption. Respirer et dormir sont les seuls amusements que doit désirer un touriste à la campagne.

En résumé, à la campagne, on apporte trop de la ville, on ne prend pas assez de couleur locale.

En résumé, ceux et celles qui pourraient pendant quelque temps, oublier qu'ils viennent de la ville, qu'ils se sont rencontrés là, et qu'ils s'y rencontreront encore, jouieraient à la campagne d'un bonheur que viennent obscurcir quelquefois les questions épineuses de l'étiquette et des agacements des commérages et du dénigrement.

Metstacent.

3 Août, 1888.

CORRESPONDANCE

La correspondance suivante nous est adressée par le représentant de l'**Union Libérale**, dans l'excursion de la presse en Europe.

Paris, 29 août 1888.

Le télégraphe a dû vous apprendre notre arrivée au Hâvre lundi dernier. Le voyage jusque là a été assez heureux. La traversée a été comme tous les voyages dans la vie; tour à tour gaie, triste. Il y a eu des scènes navrantes, des épisodes d'un comique achevé. Le mal de mer, ce mal

Que le ciel en sa fureur,

envoya sur terre, pour raréfier les relations interocéaniques, a fait de terribles ravages parmi nous; les plus robustes ont dû payer leur tribut au Dieu Neptune mais tous sont revenus sains et saufs.

Notre médecin du bord, le Dr Noël, a prodigué ses soins empressés à tous ceux qui les réquéraient. Et ils étaient légion.

Mon voisin de cabine a surtout été éprouvé par la maladie. Il adressait au ciel des lamentations qui feraient pâlir celles du défunt Jérémie, si la vieillesse ne lui avait pas déjà enlevé les roses de son teint. Il adressait de pitoyables apostrophes aux prés fleuris, aux oiseaux chantant sous la ramée, pendant que lui, privé de ces douces jouissances, était cloué par la douleur dans un **tiroir de commode**. Ces plaintes ont même été la cause d'un acte d'héroïsme à nul autre pareil.

Le médecin avait décidé dans sa science et sa sagesse, que le seul moyen de le rappeler à la santé et à la vie, était de lui administra une certaine dose d'huile **nationale** (autrefois appelée "**de castor**").

Le malade s'y refusait, faisant une laide grimace. Tout à coup un sien ami emporté par son bon coeur prend la cou-

pe amère et la vide d'un trait. Glorieux effet de la médecine. Le malade guérit sans avaler la potion, l'ami complaisant n'est pas encore revenu des effets de son dévouement, et médite encore profondément sur les progrès de la science depuis Hyppocrate.

Autre scène. Une jeune fille prise d'un fort mal de dents, s'adresse au médecin pour se faire extraire cette cause de douleur. Pauvre victime. Comme les événements sont rares à bord, je me rends au lieu de l'opération. En entrant, j'entends un cri de douleur. Ça allait droit au coeur.. Et qu'est-ce que je vois! la pauvre enfant était la victime du poignet de fer de notre terrible docteur.

Un riche négociant de Québec voulut s'interposer. Mais fort de son droit et des privilèges qui de tout temps ont été reconnus à la docte faculté, le disciple d'Esculape continua son oeuvre. Enfin la dent céda. La patiente perdit connaissance; le père alla s'évanouir dans l'escalier voisin. La mère en apprenant toutes ces nouvelles tomba à la renverse sur le bastinguage.

Le docteur remettait tranquillement ses instrument dans leur **trousse** comme autrefois Pierre, l'épée au fourreau. Il était glorieux. D'un seul coup, toute une famille avait failli y passer.

Nous n'avons pas eu de véritables tempêtes, ce qui n'est pas à regretter. Mais le vent à froidi, pendant deux jours et je vous prie de croire que ce n'était pas gai. Dans notre pays on appellerait cela une tempête, mais à bord, c'est du **gros vent.**

Il y a eu bien des incidents comiques que je ne vous raconterai pas; ce serait trop long. Plus tard mes mémoires contiendront un récit, aussi varié que vérédique, de ma première traversée en Europe.

Un soir que je dormais paisiblement reposant sur un lit plus ou moins moelleux, je m'éveillai tout à coup au bruit de cris d'horreur et d'effroi. Nous coulons m'écriai-je, et je me précipitai hors de ma cabine maudissant cette paresse légendaire qui m'a toujours empêché d'apprendre à nager.

Nous n'étions qu'à 600 milles de terre, vous comprenez !

En arrivant dans le corridor, j'aperçois trois religieuses, les bras levés au ciel, M. le curé de Gaspé, menaçant de son breviaire un être invisible. Deux ou trois autres dames cherchaient en poussant des cris déchirants, leurs maris respectifs, afin de s'évanouir dans leurs bras ! Je bénis le ciel en ce moment de m'avoir refusé jusqu'ici une moitié que sa légitimité m'obligerait à voir se refugier sur mon sein.

Les parapluies, les cannes, et que sais-je autre chose, faisaient un cliquetis infernal.

Un de nos amis qui est militaire, comme vous savez, avait un pistolet à chaque main, et parlait d'aller chercher le canon sur le gaillard d'avant !

Je crus alors que des pirates nous avaient assaillis. J'allais donc être dépouillé de tous mes biens ! Dieu quel triste sort. Un avocat être volé ! Je me voyais déjà suspendu par le barreau pour avoir forfait à l'honneur professionnel !

Ces émotions là vous tuent. Avant de mourir cependant, la nature reprit le dessus et je parlai ! J'étais sauvé !

Mais qu'est-ce qu'il y a donc, m'écriai-je d'une voix que je m'efforçais de rendre assurée." "Il y a ! il y a ! Et les cris, les pleurs, les sanglots recommençaient en dièse !

Eh bien ! devinez ce qu'il y avait ? Il y avait qu'un rat infernal, parti des rives de la vieille France, avait eu l'indélicatesse d'assister, les yeux grands ouverts, à la toilette d'une des excursionistes ! Au premier cri d'alarme il était disparu, pour aller dire et faire des racontars à ses confrères. L'incident finit par là. Tout de même c'est un rat qui peut se vanter d'avoir fait du bruit dans le monde.

Je termine. Je viens d'arriver à Paris, après avoir visité le Havre, Trouville, Honfleur et la campagne qui sépare ces deux derniers endroits. Si Dieu me prête vie, je vous parlerai bientôt de ces campagnes de Normandie d'où nous vient ce bon cidre, vanté à si juste titre.

Je viens de parcourir les grands boulevards de Paris Beaucoup de monde, les Parisiennes sont élégantes, mais s'il fallait citer des vers, je dirais comme mon ami et confrère que vous connaissez:

Vive la Canadienne.

Metstacent.

21 Sept 1888.

ICI ET LA

Le vent est aux académies. On avait des décorés des muses santonnes, des petits lauréats de la grande Académie Française, que sais-je, moi. Mais comme la nécessité est la mère des grandes inventions, quelques jours de chaleur torride ont fait fleurir une nouvelle institution, toute aussi utile que les autres. Et qui plus est, cette dernière nous est apparue comme un avant-goût des plaisirs champêtres.

Je veux parler de l'académie, des palmiers dont M. le Dr Dionne est l'unique et distingué membre. A défaut de lauriers, on se contente de palmes. L'aimable et gros docteur ne nous apparaîtra plus désormais que mollement étendu sous un arbre toujours vert, comme ses illusions littéraires!

Tityre tu patulae recubans etc.

* * *

Un homme qui ne se mousse pas mais qui ne s'en trémousse pas moins, c'est l'échevin Demers, **maire in partibus.** Les plus grandes catastrophes ne sont pour lui qu'une occasion de prouver son dévouement à la chose publique. Aussi voyez-le au feu de St-Sauveur.

Il va, il vient, il marche, il court, il vole, il est partout enfin. Son dévouement va même jusqu'à **encourager les Pompiers à titrer sur les cordes.** C'est l'**Evénement qui le dit.** Les ficelles ne suffisent plus à sa soif de sacrifice. Encourager les pompiers! Personne n'y avait songé, tant ces braves gens faisaient noblement leur devoir. Etre au pied de l'échelle, à cent mètres du danger, comme la position donne du goût pour l'encouragement !

S'il avait été donné à notre **jeune** échevin de mettre le feu à la première maison de St-Sauveur il aurait fait et éteint l'incendie en moins de trois jours.

Qu'on le fasse maire!

* * *

La **Vérité** du 18 courant reproduit avec délices le passage suivant des études religieuses des RR. PP. Jésuites à l'aposer Mgr. Darboy comme idéal d'indépendance et **d'ortho**de 1871.

"L'histoire a ses rigueurs; tout ce qui ressemble à l'hagiographie y ajoute encore des exigences particulières.

Beaucoup ont pensé qu'elles ne permettent pas de proposer Mgr. Darboy comme idéal d'indépendance et **d'orthodoxie épiscopales.**"

Pauvre archevêque de Paris! Deux classes d'hommes osent seuls insulter à sa mémoire: les communards de France et l'école dont M. Tardivel est le père et le chef au Canada.

Metstacent.

24 Mai, 1889.

LES BANQUETS

Il y a une chose qui a toujours étonné le profond penseur qui vous parle maintenant : c'est qu'aucun acte important ne puisse s'accomplir dans notre pays sans être précédé ou suivi d'un copieux repas, vulgairement appelé déjeuner ou dîner.

En politique ces derniers ont le dessus du panier et quand la cause qu'ils sont destinés à promouvoir est décidément mauvaise on les nomme pompeusement banquets.

Il est curieux de constater comme on y transige de choses importantes et comme on y consomme de plats variés.

Ainsi jamais le régime bienfaisant de la confédération ne nous eût été imposé si Sir John n'eut inauguré une série de repas gargantuesques qui finirent par habituer les députés à tout avaler, même et surtout les mauvaises mesures !

Depuis, tous les grands hommes de notre monde politique ont suivi son exemple. On a vendu le chemin de fer du Nord au bruit des fourchettes.

L'affaire du Pacifique a été bâclée après un fricot.

Venus sortit jadis de l'onde amère. Et le bon ministère Mousseau émergea subitement de verres de champagne. On a même vu des politiciens n'avoir d'autre drapeau que les croquignoles.

Pour exposer leur programme les ministres banquettent ; pour tromper leur soif du pouvoir, les gens de l'opposition s'efforcent de crever d'indigestion.

C'est ainsi qu'on vient de nous dévorer à Montréal entre deux côtelettes d'agneau aux fines herbes.

On mange. On boit. Et quand on a bien bu surtout, ceux qui le peuvent encore se lèvent majestueusement et lancent contre leurs adversaires politiques d'épouvantables catilinaires.

Ceux qui ont la digestion difficile surtout ont une éloquence vraiment lamentable. Aussi, voyez M. Desjardins dans ces banquets, il ne voit que ruines, désastres, hideuse banqueroute!

Les millions passent dans une épouvantable tourmente pour aller s'engloutir dans l'abîme. C'est à peine si ses deux grands bras peuvent nous indiquer dans le lointain la marche affolée des deniers publics.

M. Flynn lui, est beaucoup plus calme. Il réprésente un comté d'où nous viennent toutes les morues. Et les connaisseurs prétendent que la morue est un des poissons les plus calmes du monde aquatique. Il a en outre quand il est assaisonné avec d'autre sel que celui de M. Flynn, un effet bienfaisant sur le moral de ceux qui ont trop dîné. Est-ce vrai, nous n'en savons rien. Toujours est-il que cet honorable député discute les questions avec un calme et une logique.... qu'il n'a pas toujours, hélas, mise dans sa conduite politique. Il tourne et retourne un argument dans tous les sens et de toutes les manières. Tourner surtout est son côté fort.

M. Taillon, lui, a des accents convaincus qui nous énervent.

Vraiment s'il n'était pas un homme politique on serait tenté de penser qu'il croit ce qu'il dit vrai.

Quant aux autres orateurs, on sent trop qu'ils paient leur dîner avec un discours. Leurs auditeurs, pour leur propre repos feraient mieux de ne plus leur envoyer de billets complimentaires.

Qui dort dîne, dit le proverbe. Ce qu'on devrait stigmatiser c'est l'acte de gens qui ayant bien dîné, veulent absolument empêcher les autres de dormir.

Metstacent.

31 Mai, 1889.

CHRONIQUES

Depuis bien longtemps, j'avais entendu vanter les beautés de la campagne, la fraicheur de ses bocages, et les propriétés merveilleuses de l'eau salée. Fatigué du bruit de la ville et de l'aridité du code de procédure, je me suis mis un jour en quête de ces plaisirs champêtres tant vantés par mes voisins et voisines. Et un bon matin je suis descendu du convoi de l'Intercolonial dans une de nos places d'eau les plus achalandées.

J'ai vu là tout ce que la nature offre de beauté; les grands arbres s'inclinant au souffle de la brise, la verdure ondoyante sous un soleil ardent; j'ai entendu les oiseaux chanter sous le feuillage et les insectes bourdonner dans l'herbe. J'ai vu la marée montant, au pied de la falaise, et le flot s'en allant je ne sais où pour être remplacé par un autre semblable.

J'ai vu tout cela, et le croirait-on, je n'ai pas été satisfait. Je cherchais plus et mieux à la campagne.

Il y a bien encore, pour remplacer le théâtre des villes, et les concerts d'amateurs, les bêlements lents des brebis, le triste mugissement des genisses, les hennissements sonores des chevaux laissés libres. Puis matin et soir les longues processions d'animaux allant aux paturages, branlant la tête, indifférents aux choses de ce monde.

C'est beau, mais c'est tout. Avouez que ça manque totalement de variété.

Le lendemain de votre arrivée, ça recommence. Le soleil se lève presqu'au même endroit: le soir il s'enfonce dans le même horizon de pourpre, disparaissant dans le même flot azuré. Les êtres ailés, comme les lourds quadrupèdes, ne devient pas d'un iota de leur ligne de conduite ordinaire. Les maringoins seuls disparaissent dégoutés sans doute d'une aussi persistante monotonie.

Seuls aussi les citadins sans pudeur s'obstinent à assister au grand lever de la lune, les citadines mettant le voile épais du sommeil entre leurs chastes regards et les attraits inconnus du soleil qui sort de sa couche.

Aux places d'eau, la scène varie quelquefois, et quelquefois aussi l'animation est plus grande. De temps à autre on peut enrégistrer un événement important.

A la Malbaie, les tours de calèche alternent avec les tours de calèche. Mais au moins ce n'est pas toujours le même instrument de torture. Tandis que le soleil et la lune !

Et puis, si on est chanceux on voit quelquefois un accident de voiture, un cheval prendre le mord aux dents par exemple et s'enfuir au petit trot, serré de près par son propriétaire, le plus surpris des hommes.

Et on en jase dans Landerneau !

A Kamouraska, il paraît que la marée complaisante, monte et baisse à des heures fixées d'avance par les plus modestes almanachs.

Les indigènes de nos places d'eau passent dans leurs rues le dos voûté, l'épine dorsale pliée en double, comme s'ils voulaient s'excuser d'avoir l'audace de fouler une voie qu'ils ont faite de leurs deniers.

Ils semblent d'une race inférieure à celle qui les visite. Pauvres gens ! Je ne parle pas de Fraserville, réduite à l'état de place d'eau et dont les habitants doivent être bien ennuyés, eux qui croient sérieusement habiter la première ville de l'Amérique britannique du nord et qui ont promis, je ne sais combien de bonus à des compagnies liliputiennes, uniquement pour faire croire à leur envie de les payer.

Cacouna ! je n'en dirai rien ; mes moyens pécuniaires ne m'ont jamais permis d'atteindre un endroit aussi reculé !

Mais ce qui fait le charme de ces aimables lieux de rendez-vous, c'est que les vieilles filles y sont discrètes au moins autant que les jeunes. On ne s'y occupe jamais des affaires des autres. Oh non ! on semble avoir oublié la ville, quitte à se reprendre aux jours féconds de messidor.

J'allais oublier le clou de tous nos villages, une institution devenue légendaire en campagne, le bureau de poste : cet endroit charmant où toutes les jeunes filles, vont rougir deux fois par jours à des heures réglémentaires. On y voit et la fillette de seize printemps qui cache mystérieusement la missive fraichement écrite, et la grande demoiselle dont vingt-cinq hivers n'ont fait qu'activer les brûlantes espérances, emportant ostensiblement le carré de papier, message d'un des rares habitants du dessert qui commence.

Toutes s'y rendent, toutes s'y trouvent, toutes s'y coudoient.

Les véritables vieilles filles, dont le mal est sans remède, mortelles ennemies de notre siècle, restent tranquillement au logis, et racontent dans le language d'un autre âge, les succès de leur jeunesse qui n'est plus, pour faire oublier les revers du présent qui n'existe que trop, hélas !

Et le vieux maître de poste à la barbe de neige, poli, galant et hospitalier comme le canadien de Georges Etienne se multiplie pour être agréable à toutes. Il prononce un **non** timide et effacé comme s'il y avait de sa faute quand les devoirs de sa charge le forcent à déclarer la triste vérité, et un **oui** formidable quand il a l'honneur d'avoir une lettre à distribuer à ces bonnes citadines.

Et voilà la vie que l'on mène aux places d'eaux.

O jeunes gens, mes amis. Ecoutez les conseils d'un homme de l'âge mur. Si vous saviez quelles noires trahisons se préparent sous le ciel toujours bleu que vous allez voir ; quelles cruelles déceptions vous attendent si vous alliez devenir naïfs, vous maudiriez à jamais les bords enchanteurs qui reçoivent tant de changeantes beautés ! Déclarations d'amour, serments de fidélité, promesses de souvenir ; on donne tout, mais on ne les tient pas plus que s'ils étaient faits en ville !

Pourquoi donc, mes chers amis, déserter les délicieuses promenades de la terrasse, les plaisirs si purs du billard, les émotions si douces de la roulette, sans compter la paisible

hospitalité d'un ami, pour aller si loin essayer les charmes aléatoires de la **flirtation** et des amourettes finissant avec les feuilles d'automne. Et s'il m'était permis à moi, vieux désabusé des choses du coeur, de vous donner un sage avis, je vous dirais ces paroles d'un prophète qui, en l'an de grâce quinze cent, disait avec amertume des femmes de son temps ce qu'on pourrait dire de celles de notre siècle:

"Sexe charmant, dans votre chaîne
Votre puissance nous entraîne;
Vous nous blessez là.

Pour satisfaire vos envies
Combien faisons nous de folies!
Vous nous timbrez là;

Votre dépense non bornée
Fait que vingt fois dans la journée
Il faut fouiller là;

Mais malgré ce qui nous en coûte
Il vient un rival qu'on écoute
Vous nous plantez là!

Mistacent

9 Août, 1889.

CHRONIQUE

Le douze septembre mil huit cent quatre vingt neuf, le général Metstacent commandant le corps d'armée stationné à Québec, adressait à ses fidèles la proclamation suivante:

Soldats, je ne suis pts contents de vous! l'ennemi a envahi le territoire: Québec cette forteresse inexpugnable est démantibulée: la trahison s'est glissée dans nos rangs. Seuls les aigles témoins de tant de victoires nous restent, sauvés par le dévouement d'une poignée de braves.

Déjà l'ennemi mentionne avec orgueil les noms de ceux qui, à vos côtés, livrèrent de si glorieux combats et les range parmi les siens. Il fait circuler dans les cinq parties du monde coalisées contre nous les rumeurs les plus sinistres sur la constance de quelques autres qu'il n'ose nommer pour les soustraire à votre légitime fureur.

Soldats, le célibat est en danger! Levez-vous! et que l'ennemi apprenne dans la douleur et la solitiude de la retraite que des hommes de coeur peuvent aimer quelquefois, mais se marier, jamais!

Voici ce qui avait donné lieu à ce chaleureux appel.

Un soir de la fin d'Août, alors que tout était calme et silencieux dans la ville de Québec, que les derniers échos de l'Angelus s'étaient depuis longtemps éteints dans le lointain argenté des Laurentides, une rumeur sourde d'abord puis distincte se fit entendre. Et bientôt ce ne fut que cris de fureurs, accents de rage et désespoir.

En quelques instants la ville fut sur pied; les soldats couraient aux armes; la batterie B. paradait dans les rues, la cavalerie chevauchait au grand galop sabre au poing et les sourds appels du tocsin venaient se mêler aux lamentations des habitants éveillés en sursaut.

Des hauteurs de l'Ile d'Orléans on entendait comme le bruit d'une grande débâcle, entraînant tout sur son passage.

C'était la retraite précipitée de toute l'immense armée de célibtaires en pleine déroute s'efforçant de regagner Québec dans le désordre indescriptible d'un sauve qui peut général.

Elle avait perdu une grande partie de ses bagages de principes avec sa grosse artillerie de moralité simplement enrayée. Les plus valeureux s'étaient laissés captiver. Les bruits les plus inquiétants arrivaient sur le sort des autres.

Voici ce que constatent les archives du ministère de la guerre au sujet de cet événement important.

Cette armée autrefois si belle, qui avait eu à faire face pendant dix mois aux attaques savamment combinées des jeunes et jolies filles, des prévenantes mamans, des rusées bâcleuses de mariages avait décidé de conclure une amnistie durant le temps des grandes chaleurs. De guerre lasse, les combattants avaient signé une trève appelée plus tard la **paix des dames.**

Sur la foi de la parole donnée les célibtaires jusque là vainqueurs sur toute la ligne avaient été divisés en plusieurs détachements échelonnés sur les deux rives du St-Laurent. Les avant-postes placés à Cacouna où les ennemis étaient moins à craindre à cause de la différence de langage qui rendaient les désertions plus difficiles, étaient appuyés sur le premier corps d'armée, qui, composé de jeunes gens, enrôlés plus par nécessité peut-être que par conviction, mais qui n'en étaient pas moins invulnérables, gardait la plaine désolée et stérile de Kamouraska. Il pouvait se ravitailler en communiquant avec la Rive Nord au moyen de yatchs très rapides nolisés à cette fin.

Le corps d'élite, décoré du nom pompeux d'armée du Nord, composé des vétérans ayant fait toutes les luttes contemporaines, et de la vieille garde, toujours invincible, occupait les hauteurs de la Malbaie un des postes les plus périlleux.

Pour assurer la retraite sur Québec en cas de malheur la troisième division était disséminée dans l'Ile d'Orléans.

Désarmés, les ennemis d'hier se mirent à fraterniser. Une discussion s'éleva à propos d'une question touchant le droit de propriété ; les jeunes filles prétendaient qu'un jeune homme à marier fait partie du domaine public et appartient à toutes et à chacune.

La querelle s'envenima ; la diplomatie fut impuissante à appaiser le conflit.

Alors les jeunes amazones sans avis préalable avait rompu la trève, foulé aux pieds les traités et commencé les hostilités contre le droit des gens et les statuts faits et pourvus en pareil cas. Profitant de l'amollissement des vieux garçons dans les délices des places d'eaux, de leur dispersion sur toute la surface de la Province et peut-être aussi de l'absence du plus vigilant de leur chef, elles avaient livré un combat terrible à cette cohorte autrefois si compacte. Aidées des mères, favorisées par la trahison de quelques généraux qui vendirent les plans à l'ennemi, elles eurent une victoire facile. Seules quelques âmes d'élite résistèrent au choc et se repliant sur Québec vinrent arrêter les progrès de l'ennemi, lui opposant quelques renforts tirés de la marine d'Angleterre. La France dont les officiers furent toujours d'un si puissant secours aux célibataires en opérant une diversion irrésistible avait, quelques jours auparavant, conclu un traité secret avec le gouvernement de la Puissance, s'engageant à garder la plus stricte neutralité.

L'armée repoussée de la Malbaie, délogée de Kamouraska, se repliait en bon ordre, confiante dans ses réserves, quand, à la hauteur de l'Ile d'Orléans, les derniers combattants s'aperçurent que là comme ailleurs plus que partout ailleurs peut-être, la trahison avait fait d'épouvantables ravages dans leurs rangs. Alors, ce ne fut plus la retraite, ce fut la fuite, le sauve qui peut effaré de combattants trahis se demandant si la trahison ne les livrera pas eux-mêmes à l'ennemi.

Et c'est cette épouvantable rentrée des débris de cette grande armée dans la belle cité de Champlain que nous avons décrit tout-à-l'heure.

La suite des événements se trouve suffisamment expliquée par le rapport **du général Metstacent** au ministre de la guerre dans lequel après avoir expliqué les divers mouvements des troupes sous ses ordres, il disait.

"Outre les causes ci-dessus énumérées la défaite est due en partie au fait que l'armée ennemie combattait surtout avec la grosse artillerie de dénégations formelles et réitérées dont la fumée couvrait ses savantes manoeuvres. Nous eussions cependant été vainqueurs, si la cavalerie légère envoyée à la découverte n'avait d'abord failli dans ses attaques et ne s'était définitivement rangée du côté de l'ennemi.

Tout n'est pas perdu. Quelques-uns des plus brillants officiers qu'on croyait irrévocablement perdus semblent revenus au sentiment du devoir. Une échange de manoeuvre peut nous en rendre d'autres. On avait exagéré les pertes qui, bien que sérieuses, n'empêcheront pas la réorganisation des cadres de l'armée. Il me reste, M .le ministre, à recommander à la sérieuse attention de votre seigneurie la conduite héroïque du brigadier **Fantasio** et du caporal **Crispin** qui ont sauvé au risque de leur vie de garçon, les drapeaux et les aigles de l'armée du Nord honteusement désertés par leur chef.

La croix d'honneur ne pouvait briller sur de plus nobles poitrines ni sur le coeur de guerriers plus endurcis.

(Signé) **Metstacent.**

BOULANGISTE

Eh bien oui, je suis boulangiste et je viens vous dire pourquoi.

J'ai vu le parti bleu de ce pays-ci proclamer la confédération en empêchant les électeurs de voter. Je ne l'ai jamais vu comme à Montmartre et à Belleville brûler les bulletins de ses adversaires.

J'ai vu le parti bleu se servir de la justice pour des fins immorales comme dans l'affaire Corneillier et celle de Montmagny.

Je ne l'ai jamais vu créer des tribunaux politiques chargés de condamner ses adversaires à la déportation.

J'ai vu les bleus organiser des bandes d'assommeurs pour contrôler le vote des citoyens libres. Je ne les ai jamais vu laisser à la canaille municipale de Paris la liberté de proclamer élu le candidat de la minorité. J'ai vu des bleus à Bellechasse et à Montmagny se faire déclarer élus par un officier-rapporteur complaisant. Je n'ai jamais vu de Joffrin recevoir leurs acclamations. J'ai vu les bleus faire la confédération pour rester au pouvoir, je ne les ai jamais vu essayer d'imiter Ferry au Tonquin.

J'ai vu des bleus devenir riche dans la politique mais je les ai vu surpassés, distancés par les républicains, leurs émules. Et puisque j'ai combattu les bleus, pourquoi, Français de coeur, d'âme et d'enthousiasme ne dirais-je pas ce que je pense de ces républicains qui égorgent la république.

Le deuxième empire a duré moins de vingt ans. Cependant avant la guerre de 1870, la France était déjà prospère comme jamais elle ne le fut avant ou depuis. Les armes Françaises avaient conquis le respect et la gloire depuis la Cochinchine jusqu'au Mexique. Le commerce était florissant. Paris était devenu la plus belle ville du monde.

La république des républicains d'aujourd'hui dure depuis 19 ans. Les armées françaises sont allées mourir de la fièvre au Tonquin. Toute l'industrie nationale est entre les mains du judaisme étranger.

Brest est abandonné Cherbourg suivra. Seul le Bagne de Toulon attend ses futurs habitants.

Mais si on n'a rien fait on a parlé beaucoup. Les membres de la commission du Budget se sont enrichis, mais les curés ont été dépouillés de leur maigre allocation. L'Europe s'est coalisée contre la France, et pendant ce temps on discutait l'article 7 du glorieux battu des Vosges. On a diminué le budget des cultes pour grossir celui de la guerre on a vendu le Christ pour quelques pièces de canon.

On a pris pour premier ministre d'une nation ayant à faire face à la majorité de l'Europe coalisée, un individu dont la réputation politique n'est due qu'à une phrase pleine d'insulte grossière. Vive la Pologne, monsieur, disait Floquet à l'Empéreur de Russie en visite à Paris et depuis ce temps la Pologne n'a pas ressuscité, mais la Russie est restée spectatrice impassible des malheurs et de l'isolement de cette France qui semble être la proie de quelques sangsues.

Je suis républicain, mais avant de supporter le gouvernement actuel j'irais demander à l'empire, dont la gloire a couvert le despotisme, un peu de cette force qui porta les aigles de la France du Rhin à la Vistule, d'Amsterdam à Arcole.

J'irais demander à la monarchie constitutionnelle, peut-être, un adoucissement aux maux intolérables du parlementarisme Français. Mais avant cela je voudrais voir la France essayer d'un vrai gouvernement républicain; porter au pouvoir des hommes respectant les droits de tous, comprenant la liberté et la pratiquant. Je voudrais la voir préparer systématiquement et fermement la revanche et la reconstitution de son territoire. Je voudrais un nouveal Austerlitz effacer Sedan.

Boulanger alors reviendrait. Que de flagorneurs de la république actuelle reprendraient leur rôle passé d'encenseurs de l'ancien ministre de la guerre, redevenu dispensateur du ruban rouge.

Et voilà pourquoi je suis Boulangiste.

Metstacent.

4 Oct. 1889.

CHRONIQUE

Février est un vilain mois et je ne lui connais que des défauts. Mes vieilles amies seules le tolèrent et encore cela n'arrive-t-il que tous les quatre ans, lorsqu'il compte ce bienheureux vingt-neuvième jour, dernière planche de salut jetée à ces pauvres âmes assoiffées.

Et est-il nécessaire d'énumérer tous les inconvénients de ce triste mois? Le carême, la session, les valentins, l'éclipse totale de plusieurs échevins bien aimés et amateurs des honneurs municipaux, le réabonnement à la Vérité, n'en voilà-t-il pas assez pour remplir la vie d'amertumes et de tristesses ?

O le vilain mois !

Chacun le déteste. Les députés de l'Assemblée Législative se proposent, même de l'abolir et de le rayer du calendrier sous une foule de prétextes également fallacieux, mais dont le véritable n'échappe à personne: Février n'ayant que vingt-huit jours, ces messieurs sont forcés de parler moins que dans les autres mois! Voilà la raison de leur colère aveugle.

Avez-vous remarqué cependant comme avec les premiers jours de février les bonnes petites rues du vieux Québec prennent une physionomie toute spéciale, un cachet particulier que n'ont pas nos autres mois d'hiver !

Ce sont toujours les mêmes montagnes de neige artistement alignées le long de nos spacieux boulevards, les mêmes masses informes et vélues qui vous assaillent brusquement au coin des rues pour vous offrir une voiture avec tous les raffinements de la grossièreté, les mêmes gamins que vous voyez dans leurs traîneaux, ces chers petits, descendre triomphalement les côtes, encore assez communes dans notre ville, où votre bonne étoile vous a conduits, qui vous atteignent avec une vitesse vertigineuse vous enlèvent prestement et ne

crient gare que lorsque le coroner et douze de vos semblables sont à donner un nom médical à la manière dont vous vous êtes fait tordre le cou. O gloires de ma patrie.

Mais février a un autre attrait.

Avec ses premiers jours les rues de la ville se sont remplies d'une population affairée, à l'oeil inquiet, à la démarche empressée. Ce sont des familles entières, le bon papa tout perclus de ses rhumatismes, la bonne maman, la grande soeur et le dernier petit marmouset, parfois même les vieilles tantes; tout ce monde la trottine à la file et jette des rgards scrutateurs sur toutes les maisons.

Vous les avez devinés, ce sont des locataires en quête de nouveaux logements.

Depuis quinze jours on a fouillé les journaux à large circulation; l'**Union Libérale** a été lue et relue jusque dans ses recoins les plus intimes et ses replis les plus cachés, et toutes ces petites maisonnettes, qui s'étalent dans les colonnes du journal ont été soigneusement découpées. Puis un bon matin, par un de ces chauds et brillants soleils de février toute la tribu s'est mise en branle et c'est elle que nous rencontrons maintenant dans les rues.

Il y a beaucoup de québecquois, honnêtes gens du reste, qui ont la manie des déménagements annuels.

Chaque année amène une nouvelle migration avec toutes ses horreurs et il doit se trouver dans notre ville bon nombre de respectables citoyens qui ont habité successivement tous les quartiers et toutes les rues de Québec. Je ne désespère par même de trouver quelque adepte convaincu qui aura planté ses pénates dans toutes les maisons.

Le premier acte du grand drame commence donc en février.

Toutes les maisons affublées de la formule peu connue de **à vendre ou à louer for sale or to let** sont l'objet d'une rigoureuse inspection où chacun donne son goût, ses instincts et ses inclinations. Les futurs locataires, forts de leurs droits, s'emparent de la maison, bouleversent tout; on ouvre

portes et armoires, fenêtres et lucarnes. Monsieur se choisit un cabinet de travail, madame un boudoir, mademoiselle une chambrette donnant sur la rue la plus passante.

Jusque là à part les exagérations du propriétaire et la dépréciation systématique des visiteurs on a paru s'entendre.

Mais la première escarmouche s'engage sur la question si singulièrement controversée du loyer. Par une bizarrerie de la nature les piastres ne sont pas monnaie courante dans ce genre de transaction, ce sont les louis.

Il est très rare que monsieur paye cent ou deux cents piastres de loyer; mais il donnera volontiers vingt-cinq ou cinquante louis.

Après quelques jours d'aigres controverses sur ce point délicat on conclut une armistice et les parties belligérantes se rendent chez ce citoyen si éminemment respectable connue sous le vocable de notaire.

Ce brave homme là, après avoir ajusté ses lunettes sur le nez qu'il possède, arrange les choses comme par enchantement et scelle une paix qui durera probablement jusqu'à l'échéance du loyer.

Pour ne pas rendre la situation plus sombre, je ne parlerai pas de ces scènes de la vie réelle, si intimes et si intéressantes que l'on appelle le déménagement. C'est là une des amertumes de l'existence sur lesquelles il vaut mieux glisser rapidement.

La famille est donc rendue dans la nouvelle demeure. Pendant les trois premiers mois on jouit d'un bonheur inénarrable. La bâtisse est confortable, spacieuse, le local est si gai, les voisins d'une grâce et d'une urbanité charmantes, on est près de l'Eglise. de l'épicier, l'omnibus passe à la porte, un vrai paradis.

Mais peu à peu le temps, ce grand destructeur de toute félicité terrestre, poursuit son oeuvre et l'enthousiasme disparaît sous ses coups.

Hier pendant l'orage l'eau est entrée; la cave est crue, monsieur n'est plus qu'un tissu de rhumatismes, cet atmosphère ne lui convient pas. Madame a toujours dit que des

escaliers comme ceux-là amèneraient la mort de bébé et monsieur s'échine à remorquer belle-maman au troisième sur de telles pentes. Puis les voisins sont d'une malpropreté incroyable, le sans-gène de ces gens-là ne connait plus de bornes, on n'est plus maître de soi. Bref, au bout de quelques semaines ce petit paradis terrestre des premiers jours est devenu un véritable lieu de supplices et de tourments.

Et voilà pourquoi le premier février prochain, la famille recommencera ses pérégrinations pour se trouver une nouvelle demeure et la vieille comédie se repétera jusqu'à la consommation des siècles tant qu'il y aura des locataires.

Metstacent.

21 Février 1890.

CHRONIQUE

Nous sommes au vendredi, à trois heures de l'après-midi. Il manque une colonne. Pas d'article, pas de reproduction, rien! Le boy est là, il attend.

A-t-il conscience de ma détresse? Mon cerveau est vide, vide comme la caisse de notre fond électoral en l'an de grâce 1880.

Si j'étais l'homme à la cervelle d'or d'Alphonse Daudet, je vous donnerais volontiers un peu de ma cervelle; mais je n'ai pas plus d'or dans ma cervelle que dans ma bourse. Aussi j'en suis réduit à vous parler du temps.

Justement il pleut aujourd'hui pour la première fois depuis dix jours.

Beaucoup de gens considèrent la pluie comme un inconvénient, une chose absurde, bête, humide.

Moi je ne trouve pas.

D'abord, c'est généralement dehors qu'il pleut, et comme je suis sédentaire, il est rare que j'en souffre.

Oui, mais les autres?

Ils ont tort de se plaindre; avec un peu de pratique on s'y fait. Ainsi voyez les poissons, ils ne peuvent plus se passer de l'eau. Les amphibies s'en moquent, et les canadiens en feront bientôt autant.

D'ailleurs, il ne faut pas lutter avec plus puissant que soi; la pluie a pour auxiliaires le conseil municipal pour remplir l'aqueduc et une partie de la population rurale qui s'intéresse à l'irrigation des terres.

Juste au moment où je commençais à être spirituel deux flaneurs chassés par la pluie entrent dans le bureau. Je leur propose d'écrire en collaboration. Effrayés de la responsabilité il s'enfuient et rentrent dans l'élément humide, où ils pataugent encore.

Rendu à la solitude je retourne à mon sujet et je constate que le vendredi est le seul jour ou la pluie soit mal venue : je ne saurais vous en dire la cause, si ce n'est qu'il pleut aujourd'hui, vendredi, et que je n'ai pas le courage de la défendre en face.

Un des grands avantages de la pluie c'est le plaisir exquis qu'on éprouve à voir patauger les gens dans la rue. Une grosse dame cherche à traverser la chaussée ; elle fait des calculs pour éviter les larges flaques d'eau luisantes ; un cocher ruisselant étoile un dude de terre et de boue en lançant son cheval à fond de train ; une jolie fille montre un pied à faire rêver.

Combien de mariages un jour de pluie n'a-t-il pas occasionnés !

L'usage de la pluie remonte à la plus haute antiquité.

La bible nous apprend que les plus belles années de Noé furent celles qu'il passa dans l'arche par une pluie battante.

Il est vrai qu'il eut soin de se monter une ménagerie complète pour se distraire pendant son voyage. Soit dit en passant il eut pu se dispenser d'embarquer tant d'insectes. Ce procédé a été imité de nos jours par Barnum.

Après avoir été balloté par les flots encore plus longtemps que Christophe Colomb, ce bon patriarche finit par découvrir la terre, où il s'empressa de débarquer croyant toucher l'Amérique. Mais, comme on sait, il s'était laissé induire en erreur par une colombe, et ce fut tout à recommencer. L'honneur de découvrir le nouveau continent était reservé à un autre Colomb, Christophe, qui passe à juste titre pour avoir eu du génie.

Enfin, l'eau s'étant retirée poliment, Noé sortit de l'arche et pendit la crémaillère après avoir vendu sa ménagerie à grand sacrifice.

Dégoûté de l'art nautique et de l'eau en général, il se mit à cultiver la vigne et à boire du vin, si bien qu'un jour il s'enivra faute d'avoir mis de l'eau dedans.

Metstacent.

12 Sept. 1890.

Ludovic Brunet, avocat, né à Québec, le 27 avril 1865, décédé le 14 Novembre, 1909.

Nom de plume "**Crispin.**"

CHRONIQUE

J'étais à me demander ce que c'était qu'une chronique, quand on est venu m'en demander une.

Quels étaient les éléments constitutifs de ce monument moins durable que l'airain? Quelles devaient être les qualités ou plutôt les défauts de l'auteur? Et moult autres questions je me faisais, sans pouvoir les résoudre, quand je me suis rappelé l'existence de Larousse. J'ai ouvert Larousse (édition spéciale pour le Canada), au mot **chronique**: "Histoire dressée suivant l'ordre des temps; les Chroniques de Froissart; article de journal où se trouvent les faits, les nouvelles du jour, les bruits de la ville: chronique théâtrale, artistique, financière."

Ceci m'a renseigné.

Je devrais donc parler du procès Trudel, des révélations auxquelles il a donné lieu, de l'article de **L'Evénement le** jour du verdict.

Le rédacteur de la feuille populaire s'exonérait de tout blâme.

Nous avons trouvé qu'il avait parfaitement raison. Un journaliste, un avocat ne fait rien pour rien.

Moi qui vous parle, tranquillement assis à mon bureau, laissant errer ma pensée dans le vague où m'attendent de nombreux clients, et jouissant du plaisir délicat de les faire attendre, qu'on vienne me dire:

"Mon cher ami, allez donc trouver un tel, et usez de l'influence que vous avez sur lui pour le faire agir dans tel sens." Croyez-vous, la choses faite, que mon compte s'élèverait à moins de $1,000 ou $1,500?

J'aurais abandonné mon rond de cuir et la clientèle peu nombreuse mais distinguée, qui m'honore de ses faveurs; j'aurais interviewé un tel, je lui aurais parlé bas à l'oreille avec un air mystérieux, en le tenant par le bouton de son habit. J'aurais fait toutes ces choses difficiles et d'autres, et ça ne vaudrait pas $1,500?

Vous n'êtes pas sérieux.

Vous trouvez la somme un peu élevée? Le pauvre peuple travaille et sue pour 75 cents ou $1.00 par jour?

C'est vrai. Mais la pauvre peuple ne sait pas parler bas à l'oreille des gens considérables.

Tenez, l'autre jour, je rencontre dans une réunion nombreuse un personnage politique important, très important. Je ne lui parle bas à l'oreille, toujours avec un petit air mystérieux. C'est vrai que je lui ai parlé de la température qui était magnifique, du printemps tardif. Mais vous n'avez pas d'idée comme à l'instant tous les yeux se sont fixés sur nous, comme on m'a salué depuis avec un air respectueux. Le fait est que depuis ce temps je suis posé; mon avenir est fait.

Je suis sincère. Je trouve que le rédacteur de la feuille populaire a raison; les sommes exigées par les agents dans l'affaire Beemer ne sont pas exagérées. On doit traiter d'ignorants, de gens de mauvaise foi, ceux qui pensent le contraire.

* * *

Nous avons eu des concerts cet hiver; pas de théâtre.

"Rien d'assommant comme un concert," a dit un auteur célèbre, "on y fait trop de musique."

Le fait est qu'on n'y va pas pour écouter. La galerie s'y rend pour voir et le parterre pour être vu.

La chose aussi en vaut le peine.

Armé d'une bonne lorgnette et de bonnes dispositions au premier rang, du haut des galeries, on jouit du contraste charmant qu'offrent les toilettes gaies de nos mondaines avec la gravité épique des habits noirs. Et quant à l'entr'acte, se mêle au bruit des conversations animées, celui des préparatifs sur la scène, c'est plaisir là-haut d'observer les jolies têtes blondes se pencher en ondulant comme des épis de blé à la campagne, à l'approche d'un vent d'été. Quand je rencontre ces regards furtifs, inquisiteurs et inquiets, tournés au ciel représenté alors par la galerie, je me sens dans un état divin. C'est pour moi et pour d'autres le plus beau moment de la soirée avec celui de la sortie.

La sortie! on gêle à la porte, mais on jouit.

Manteaux roses, rouges, blancs, défilent entre deux rangées de yeux qui brillent. C'est un éblouissement, une féerie. On recherche celle dont on est désireux une dernière fois:

"De boire avec les yeux les beautés à longs traits."

—Le défilé se termine. On s'en va résumant les impressions de la soirée. Impressions toujours les mêmes d'ailleurs. Considérations sur la musique, aucune.

O heureux temps où le **Dime Museum** florissait à Québec!

O les bons rires du temps passé, où êtes-vous ?

Mais où sont les neiges d'antan ?

* * *

Nous n'avons pas eu de théâtre; en revanche, une pluie de conférences, historiques, littéraires, philosophiques. Près de quatre-vingts conférences cet hiver à Québec. L'Université-Laval, L'Institut-Canadien, l'Union Commerciale, le Cercle Catholique, le Cercle de la Salle, l'Institut Historique et Littéraire, ont invité le public de Québec à venir entendre

des hommes connus dans le monde des lettres, et à juger de la valeur littéraire des débutants.

Le public a droit à nos félicitations pour l'empressement qu'il a mis chaque fois à répondre à l'invitation.

Comme de raison, on ne doit pas attribuer à l'unique désir de s'instruire, les nombreux auditoires, qui toujours, se sont rendus à l'appel de ces Institutions.

D'abord il est admis que les occasions de se rencontrer, de s'amuser, sont rares à Québec.

Ensuite, il est entendu qu'un grand nombre, et surtout des jeunes, font à ces réunions, convoquées par les Institutions susdites, d'agréables rencontres, et joignent au plaisir d'entendre celui de voir.

Rien de moins blâmable.

On a beau dire, entendre déclamer ou lire pendant une heure, l'homme et le sujet fussent-ils des plus intéressants, c'est sec et fatiguant. Si, de temps en temps, vous pouvez reposer votre esprit en parcourant des yeux l'auditoire dans lequel vous comptez des connaissances, si parmi ces connaissances une personne vous intéresse particulièrement, la conférence vous paraîtra moins longue, le diseur plus intéressant, l'atmosphère moins lourde.

Vous me comprenez.

Après tout, c'est un travail qu'on fait chaque fois qu'on assiste à ces lectures; il est naturel d'accueillir avec plaisir ce qui peut le rendre plus facile et plus agréable.

—Après cela il y aurait moyen d'expliquer l'auditoire relativement restreint, qui assiste aux conférences données dans certaines Institutions aux moeurs sévères.

• • •

A propos du grand nombre des conférences, cet hiver: je rencontre un ami.

—Il paraît que tu fais une conférence?

—Dame! Pour ne pas me faire remarquer!

Crispin

11 Mai, 1888.

CHRONIQUE

Je me fais avocat—La Terrasse et ses promeneurs—Ce qu'en pense un romancier américian.—Les snobs à Québec.—Mondanités parlementaires.

* * *

"Mes amis, ne vous faites pas avocats."

Ces paroles sont de moi.

Dites dans une circonstance mémorable, elles firent effet sur le jeune auditoire qui m'entourait, recueillant pieusement les maximes pratiques sorties de ma bouche.

* * *

C'était ma première cause.

Pendant une semaine, j'avais fouillé Sirey et pioché Aubry et Rau.

J'étais bien préparé.

Le jour attendu arrive.

Sur la table, devant moi, s'étalaient avec pompe les lourds volumes de loi doctes et poussiéreux.

Je fus divin. J'accablai mon adversaire sous le nombre des autorités et des décisions.

En toge et cravaté de blanc, une main appuyée sur une autorité, l'autre enfouie dans la large manche de robe, déclamant, je plaidais, je plaidais. Le juge souriait.

Content de moi, après avoir lancé dans une dernière phrase un dernier argument qui me parut décisif, je m'assis.

La décision du juge ne se fait pas attendre longtemps.

Action renvoyée avec dépens.

J'avais perdu.

Je sortis accablé, mais calme. Je suis toujours calme.

Mes amis, ne vous faites pas avocats.

* * *

Sérieusement, vous savez, je ne vous conseille pas de courtiser Thémis.

Vous vous sentez des dispositions réelles?

Très bien. Mais, ô jeunes inexpérimentés, vous ignorez comme les clients sont sourds et Thémis cruelle ?

Faut-il donc que vous l'appreniez à vos dépens?

Une erreur, quand on a fait un cours classique, c'est de se croire obligé d'étudier une profession libérale.

Il y a le commerce, l'industrie, l'agriculture qui sont des voies tout aussi honorables, qui mènent aux honneurs peut-être plus facilement et plus vite que les autres.

Dans les vieux pays, la classe instruite n'a pas cette horreur qu'elle semble avoir ici pour les carrières dites non professionnelles.

Faites-vous commerçants, industriels, agriculteurs. Votre instruction vous sera d'une utilité profonde dans ces états de vie.

Pour Dieu ! n'allez pas, en vous faisant avocats, vous condamner à une inaction forcée.....

Je ne veux pas devenir moraliste. Passons.

* * *

Je suis en retard pour vous parler de la Terrasse. On s'y promène déjà depuis longtemps.

Les Anglais ont leur admirable constitution ; nous avons notre admirable Terrasse.

Je suis étonné qu'un poête d'entre nous n'ait pas encore en vers pompeux célébrer cette promenade antique.

Elle en vaut la peine.

Les gens qui voyagent nous assurent qu'il n'existe rien d'aussi beau en aucun pays. Ils doivent avoir raison.

Je tiens à ce sujet et dans ce temps où il est question d'annexion, de réciprocité commerciale, de rapports plus intimes avec les Etats-Unis, à vous citer ce que dit de notre promenade et de ceux qui s'y promènent, un romancier américain d'une certaine réputation, W. D. Howells, dans un livre intitulé : **Un voyage de noces.** Je traduis de mon mieux.

"Rien n'ajoute plus à l'illusion qu'on est en présence d'une ville Européenne qu'une promenade un dimanche soir sur la Terrasse Dufferin.

La Terrasse est ce large espace sur le sommet du rocher escarpé, à gauche de la citadelle; c'est la place la plus belle et la plus élevée de toute la ville. Autrefois, elle était occupée par le vieux château St-Louis, dans lequel demeura le brave comte de Frontenac et ses brillants successeurs du régime français. Le château fut incendié il y a quarante ans, et Lord Durham nivela le sol pour en faire une place publique.

De magnifiques arcades en maçonnerie la supportent sur le bord du roc, et elle est entoureé d'une ballustrade en fer, quelques bancs à l'usage des flâneurs; quelques canons, vieux et inutiles, sur lesquels les enfants s'amusent à grimper.

Le crépuscule avait remplacé le jour, et il y avait juste assez d'obscurité pour cacher à un oeil complaisant ce que la scène pouvait avoir d'une ville du Nord et du Nouveau Monde, pour mettre dans un relief plus romantique la citadelle, se profilant en noir sur les teintes plus pâles du couchant, les têtes des commères bavardant d'une fenêtre à l'autre dans les rues étroites de la Basse-Vlle.

La Terrasse était remplie de monde; il y avait un constant va-et-vient des promeneurs marchant à pas lents,cérémonieusement d'un bout à l'autre de la place, puis, après un certain temps, s'en retournant tranquillement à la maison, pour laisser le terrain libre aux nouveaux arrivants. Presque tous étaient des Français, et n'étaient pas, ce semble, de la première **fashion**, mais plutôt d'une condition moyenne. Les Anglais étaient représentés par quelques jeunes garçons; par-ci par-là, quelques vieux gentleman à la figure rougie, coiffés d'un chapeau entouré d'une mousseline traînante Dans la foule, quelques jolies figures et costumes américains mais l'ensemble était essentiellement québecquois.

Les jeunes filles marchant deux-à-deux, ou avec leurs amoureux, avaient la vraie marque du mauvais goût provincial, dans leurs toilettes et leur allure. Une des promeneuses étaient en blanc jusqu'à ses souliers en toile, une autre, plus hardie, était habillée de rouge écarlate. C'était d'un

effet bizarre, presque grotesque, quand ces deux personnes se joignirent et se promenèrent ensemble en se donnant le bras. Mais la nuit était tombée autour d'elles, et maintenant le rouge était confondu dans la nuit, et n'était qu'une ombre à côté de la robe blanche encore éclatante.

Quoiqu'il en soit, un soir d'été, assis sous un kiosque, ci gare aux lèvres, vous avez joui comme moi. Vous vous êtes sentis remplis d'une douce quiétude, alors que tout est silencieux dans la nature, que tout se confond dans notre imagination, que le miroitement lumineux de la lune dans les eaux du fleuve vous fait penser aux meilleurs moments de votre existence, et vous entraîne dans une rêverie sans fin.

Ceux qui ont eu vingt ans ont passé par là.

Que je préfère ces soirées paisibles à celles où la foule encombrante qui ignore les sentiments élevés qu'un noble cerveau nourrit, vous bouscule, chasse brutalement les douces rêveries et nous ramène à la dure réalité des choses !

Odi profanum vulgus!

Horace tait un grand poète.

* * *

Je relisais dernièrement "**Le livre des snobs**" de Thackeray. Cette définition du **snob** par M. Taine, me revenait à l'esprit :

"Le **snob** est un enfant des sociétés aristocratiques ; perché sur son barreau dans la grande échelle, il respecte l'homme du barreau supérieur et méprise l'homme du barreau inférieur, sans s'informer de ce qu'ils valent, uniquement et raison de leur place ; du fond du coeur, il trouve naturel de baiser les bottes du premier et de donner des coups de pieds au second."

Je me réjouissais de ce que notre manque d'aristocratie nous ait privé de pareilles gens.

Cette idée m'entraînait dans de profondes réflexions philosophiques sur la constitution, l'organisation de la société en Europe et en Amérique.

La comparaison était à notre avantage.

Je cherchais en même temps à m'expliquer la manie de ceux qui visent chez nous au **snobbisme.**

Parce qu'il en existe, vous savez de ces gens-là.

En voici un qui passe sous ma fenêtre. Je le stéréotype.

Un pantalon bien étiré au bas. Guêtres. Cravate pâle. Faux-col glacé enserrant étroitement la gorge. Canne à pommeau d'or. Un mouchoir batiste fine dépassant la poche d'habit. En un mot, mise extrêmement correcte; c'est l'extérieur du snob.

Sa démarche est aussi empesée que son faux-col. Les yeux fixés droit devant lui; la mine sérieuse. Il vous salue en remuant à peine la tête. S'il est forcé de se découvrir, vous apercevez sur le sommet du front deux mèches de cheveux aplaties en accroche-coeur.

Voilà le snob tel qu'il nous apparaît sur la rue.

Si vous lui parlez, c'est encore avec un homme extraordinaire. Le snob se croit un être supérieur et aime à parler de lui. Il a un culte respectueux pour ceux qu'il considère comme faisant partie de la **société.**

Souvent il vous parlera des soirées et bals de la saison des succès qu'il y a obtenus, des jeunes filles avec lesquelles il a dansé. Ces dernières sont intelligentes et spirituelles. Il vous citera des mots d'esprit d'elles.

Quel esprit, mon Dieu!

Enfin, il vous laissera entendre qu'il est particulièrement estimé de l'une d'elles.

Et ce qu'il y a de désolant, c'est qu'il dit vrai.

Le snob a du succès auprès de nos élégantes.

Ceci a toujours été un mystère pour moi.

J'ai un de mes amis qui se prétend philosophe. Il a lu Malebranche et Descartes, Grotius et Fichte. Il est abonné à toutes les bibliothèques de la ville et se nourrit de lectures savantes et difficiles.

Il lit le **Courrier du Canada.**

En un mot, c'est un homme aux pensées fortes, aux connaissances variées et multiples.

Il m'en impose beaucoup.

Comme je le consultais sur ce que je viens de dire être un mystère pour moi, mon ami sourit énigmatiquement.

Ce sourire m'a troublé et m'a fait réfléchir.

Je suis resté perplexe.

Je resterai perplexe éternellement, à moins que celles qui sont la cause de ma perplexité ne me donnent une explication satisfaisante.

J'attends, comme le poète de la chanson.

* * *

Au risque de passer pour le chroniqueur mondain de l'**Union Libérale**, je vous parlerai de la Chambre et de ses mondanités.

Je n'y suis allé qu'une fois ou deux, et j'ai pu constater un fait que je vous rapporte.

Les galeries de l'Orateur, autrefois brillamment occupées sont maintenant délaissées par l'élément féminin

En revanche, le parquet de la Chambre est encombré de toilettes féminines.

Près du fauteuil de l'Orateur, je comprends qu'on puisse être mieux pour suivre les débats. Je sais que nos jeunes filles s'intéressent aux discussions sur les biens des Jésuites ou sur la conférence interprovinciale, et que rien ne les amuse autant en conversation que de leur parler de ces choses.

D'ailleurs, c'est exclusivement dans le but d'étudier ces questions politiques qu'elles se rendent à la Chambre.

Mais enfin la présence de ces mines éveillées et provocantes à côté de nos graves députés, à côté de nos jeunes députés que l'ardeur des luttes politiques n'a pas calmé, au contraire, est un danger constant pour le bon gouvernement du pays.

La chose se comprend.

Autrefois, tel député qui s'occupait des intérêts du pays et ceux de son comté n'a plus d'attention que pour certains yeux noirs.

Autrefois, une oeillade discrètement lancée dans les galeries n'empêchait pas telles mesures préjudiciables au pays d'être surveillées.

Maintenant, c'est une conversation suivie, c'est l'envoi d'un billet doux, quoi encore? Les pages jouent le rôle de mercures galants.

Où allons-nous grand Dieu ?

Que nos députés se rappellent qu'ils ont été envoyés à la Chambre pour représenter leur comté, veiller à l'intérêt général de la Province, et non pour conter fleurette.

Rendez à la galerie ce qui lui appartient.

Soyez sérieux, messieurs; c'est vote rôle.

Crispin.

25 Mai, 1888.

LA VIE A QUEBEC

La rue Saint-Joseph.—Mendellshohn Quintette.—Musique Gilmore

Vous ne vous êtes jamais promenés sur la rue St-Joseph, un samedi soir? Vous avez eu tort. Vous ignorez un côté spécial de la vie québecquoise.

D'abord, c'est une illumination d'un bout à l'autre de la rue. Et puis, sous ces globes électriques projetant leur lumière pâle sur les passants affairés ou flâneurs, s'agite une foule animée magasinant, marchandant, se promenant.

Ça grouille de monde. C'est le mot. Et tout ce monde parle, jase, rit, s'amuse.

Il règne partout une animation! C'est reconnu; c'est un mauvais temps pour magasiner.

Impossible de se faire servir.

Entrez dans un de ces grands magasins en renom sur la rue St-Joseph. A quoi comparer ce qui s'y voit et ce qu'on y entend? Ça me paraît ressembler à un de ces bazars achalandés de la salle Jacques-Cartier.

C'est un tohu-bohu descriptible.

Voulez-vous que je le décrive le tohu-bohu?

Ça ne sera pas long. Description toute courte. Je déteste les descriptions, mais l'occasion est belle ici; d'autant plus, je n'ai pas l'intention de décrire pour décrire. Chose blâmable.

Au collège, on nous mettait bien en garde contre ce défaut. "Usez modérément de la description", me disait mon professeur de belles-lettres. Et notre auteur de préceptes littéraires, M. Lefranc, nous engageait à ne pas suivre l'exemple de Châteaubriand. Il nous exhortait à admirer la description du Meschacébé, mais avec réserves. Boileau, lui, nous dit d'être riche et pompeux. Facile à dire. N'est pas

riche qui veut, dans ses descriptions. Quant à être pompeux c'est une autre affaire. Je connais une foule de gens qui sont pompeux sans le savoir. Quand ils nous abordent sur la rue et nous serrent la main, c'est toujours avec pompe et solennité. Vous avez remarqué comme la pompe et la solennité vont toujours bien ensemble. N'emjêche pas que ces messieurs ne décrivent pas mais sont sujets à être décrits.

Vous ne voulez pas que je vous décrive le tohu-bohu?

Au commencement du monde, tout n'était que chose informe. Vous vous rappelez les vers d'Ovide. Vous savez aussi qu'au commencement du premier livre de la Genèse vous lisez ce mot tohu-bohu. C'est là son origine. Bien, quand on entre dans un de ces magasins dont je vous parlais tantôt, c'est le tohu-bohu descriptible.

On est là comme dans un espèce de tourbillon.

C'est assourdissant de tapage; bruit des tiroirs qui se ferment, cris d'appel et réponses lointaines, règlement d'achat, tintement de l'argent sur le comptoir, pièces d'étoffes déroulées, grincement de soie déchirée, sifflement des lampes électriques, rumeurs et disputes, rires et querelles. L'ensemble est pittoresque.

C'est un tableau à voir.

* * *

Je ne connais pas grand'chose en fait de musique. La grande musique, genre classique, me laisse froid. Offenbach, Lecoq, Audran, m'amusent. Je comprends la musique de Bizet. Là se borne mon intelligence musicale. Verdi, Mozart, Donizetti, l'Ambroise Thomas des dernières années, Wagner, Paladilhe, m'étonnent sans m'amuser.

Je crois bien, puisque les connaisseurs nous l'affirment, que ces artistes ont fait quelque chose de grande et d'élevé, mais je crois que pour les comprendre il faut avoir fait une étude spéciale de leur art.

Le genre classique demande, pour être goûté et compris, des esprits préparés et prévenus. Ceci est un principe général. On en trouve l'application dans les arts tous les

jours. Qu'on vous montre un tableau de Raphël ou de Rubens sans vous en donner les noms des auteurs, vous n'admirerez point. Vous ne serez portés à l'admiration que lorsque vous connaîtrez les auteurs, en vertu de ce principe qui veut qu'on admire qu'il est de convention d'admirer.

Ainsi pour la musique.

Ce préambule est destiné à vous amener au sujet dont je veux de nouveau vous entretenir. J'ai pourtant déjà dit ce que je pensais des concerts. Mais depuis nous avons eu le **Mendellshohn Quintette,** et le célèbre, l'immense, l'universel Gilmore et sa musique.

Le Mendellshohn Quintette—une fête pour les artistes. Le gros public a paru rester froid. Il y avait pourtant un joli morceau. Ça n'est pas suffisant, dites-vous, pour une séance musicale qui dure deux heures. Mais enfin, c'est toujours cela. Oui, il y avait un joli morceau, je crois que cela s'appelait : "**La Fille du Meunier**". En deux parties; dans la première on entendait le bruit de l'eau s'échappant de l'abée; dans la seconde, un charmant duo d'amour, la voix douce de la jolie meunière répondait en monosyllables aux déclarations vibrantes de son amoureux.

Le gros violon a bien joué son rôle. Le premier violon était un peu faible, mais il entrait dans son rôle d'être ainsi.

Les déclarations brûlantes du gros violon ont attendri le premier violon; leur attendrissement mutuel s'est confondu à la fin dans une fugue gaie et brillantes qui nous a fait croire que tout était bien dans le meilleur des mondes.

Vous avez lu les annonces follichonnement yankees de Gilmore. Vous avez vu que lors de la guerre de sécession les soldats des deux armées américaines prêts de s'entredéchirer, sont soudainement tombés dans les bras les uns des autres au seul son de cette musique enchanteresse.

Vous vous représentez la scène.

Mon Dieu! que ces Américains sont farceurs.

Lisez le programme du concert.

Vous y verrez qu'on fait de la musique à coups de canon

Lisez le N. B.:

"Les canons sont manoeuvrés par l'électricité. Un clavier est placé sur l'estrade du conducteur, et à chaque note touchée, suit une détonation parfaitement en mesure avec la musique."

Voyez-vous ça. On nous avertit que les coups de canon seront en mesure. Autrement on ne s'en apercevrait pas.

Savez-vous que les canons jouent un grand rôle dans les concerts? On veut frapper notre imagination, et on la frappe à coups de canon. On n'y va pas par quatre chemins.

Et dire qu'il y a des gens qui prétendent que la musique Gilmore ne détonne pas sur ce que nous avons ordinairement à Québec. Etonnants ces gens-là?

Le sont encore plus les reporters de journaux quotidiens.

Voici ce que dit l'un d'entre eux dans je ne sais plus quel journal:

"Pendant plus de deux heures, c'est un feu roulant de fugues savantes, de mélodies imitatives; on assiste à des scènes d'amour, pour tomber à l'instant d'après au coeur d'une grande bataille; on entend le galop des chevaux, les commandements des offiicers, les pétillements de la fusillade, les appels du clairon, les cris de victoire."

Je n'ai pourtant pas entendu tout cela.

Ça ne vous rappelle pas la fable du **Singe montrant la lanterne magique?**

C'est clair; les canons ont frappé l'imagination de monsieur.

Une chose certaine, c'est que les musiciens Gilmore jouent avec une vigueur admirable. Ceci exige des poumons puissants.

L'an dernier, lors du règne de Signor Cappa, il y avait un certain individu, moustache longue, qui tambourinait avec un entrain que ça vous faisait plaisir à voir. Il avait plusieurs tambours à sa disposition et se servait de tous avec une fougue fébrile. C'était intéressant.

Ça été le clou de la soirée.
Cappa et Gilmore.
Tambours et canons.

Crispin

15 Juin, 1888.

CHRONIQUE

J'ai été l'autre jour en promenade au lac Beauport. Un joli voyage. C'est un peu long la route pour s'y rendre. Chauffé par le soleil de midi, le cheval fatigue et sue, attelé à la lourde voiture qu'il tire. La campagne est verte et gaie. C'est un plaisir en sortant de notre ville chaude et poussiéreuse de se trouver tout-à-coup en pleine senteur d'été, loin des affaires et des tracas journaliers. Ça embaume, les arbres, l'herbe, la terre en plein travail de production. Nos cultivateurs eux-mêmes prennent à nos yeux un air particulier. Ils nous paraissent faire partie de la végétation qu'on admire, et le plaisir de les voir égale celui de respirer l'air froid. Le ruisseau qui coule au pied de la côte rompt la monotonie qu'un esprit positif pourrait trouver à l'aspect général de la campagne.

Doux arrêt que celui qu'on y fait. On y boit un verre d'eau fraîche rougie, le cheval se repose en face d'une nouvelle montée, et le ruisseau, avec son bruit de cailloux roulés, nous invite à jouir plus longuement de la fraîcheur qu'il nous donne, du repos qu'il nous offre.

Nous voilà dans cette côte à pic. Le sable crie sous l'effort de la roue, l'essieu mal graissé grince à chaque pas du cheval qui souffle et halète. Les membres engourdis, on descend de voiture tout en prétextant que c'est par humanité, pour soulager la monture. Au haut de la côte on est en pleine forêt. Le paysage est nouveau et changeant. Des creux des montagnes on rentre dans une forêt épaisse d'où l'on semble ne devoir jamais sortir. C'est sauvage et pittoresque. En même temps, avec le changement de milieu s'opère une transformation en nous, une sorte d'assimilation de notre être à la nature. La conversation n'est plus la même; adaptée à la scène c'est une conversation mêlée de philo-

phie et de sentiment ; considérations sur la nature, sur Dieu, et le reste.

L'arrivée au lac est jolie. D'un coup d'oeil on embrasse toute l'étendue de cette nappe d'eau enserrée dans les montagnes qui regardent tranquilles ce coin de nature, un des plus beaux qu'on puisse voir. On se sent perdu dans cet immense paysage dont on fait partie intégrante.

Un dîner de campagne nous attend. La poésie s'est envolée, plus de considérations philosophiques. Il s'agit d'être pratique. On excelle dans cet art si on en juge par la langueur alourdissante qui s'est emparée de tout ce monde étendu sur l'herbe en face du lac, à la façon des bons devins de l'Amérique du Sud.

C'est un bon moment. La conversation s'est éteinte, on digère.

Le retour à la ville est plus paisible, moins enthousiaste. Saturés d'air trop fort, alanguis, un alourdissement, mêlé d'une envie de dormir croissante, provoque le silence et le désir vif du retour à la maison. Nous y voici. Au revoir.

* * *

Nous avons eu la visite de **Punch et Judy**.

Les abords de la Terrasse pendant quelques jours ont été encombrés d'enfants, grands et petits. Les éclats de rire joyeux faisaient écho sur les murs sévères de l'Ecole Normale. Des personnages graves habillés de noir et de sourires contenus, magistrats et autres dignitaires importants entouraient la boîte mystérieuse, théâtre des exploits glorieux de Punch.

Les origines de Punch ou Polichinelle, on les retrouve, paraît-il, jusque chez les anciens Romains. L'Italie transmet le personnage à la France, et en 1697, on retrouve en Angleterre la légende de Punch, abréviation de Puncinella (Polichinelle,) et de Judy (Judith).

Punch est un brigand, un vaurien. On en avait fait aussi un don Juan en Angleterre. C'est un libertin, un vo-

leur, un meurtrier, et tout ce que vous voudrez. Son aspect bizarre nous fait rire, et les exploits les moins risibles prennent chez lui une tournure comique. Sa double bosse et son nez en bec d'oiseau font passer les horreurs qu'il commet.

Chaque peuple s'est créé sur Polichinelle une légende qui lui appartient. En France, il est tout puissant, voici sa devise: "Quand je marche, la terre tremble. C'est moi qui conduis le soleil."

Vers 1797, parut en Anglieterre une ballade intitulée: **les Fredaines de M. Punch.** Quatorze couplets.

Voici le premier:

"Oh! prêtez-moi l'oreille un moment! je vais vous conter une histoire, l'histoire de M. Punch, qui fut un vil et mauvais garnement, sans foi et meurtrier. Il avait une femme et un enfant aussi, tous les deux d'une beauté sans égale. Le nom de l'enfant, je ne le sais pas, celui de la mère était Judith.

Right tol de rol lol."

Polichinelle est un personnage immortel. C'est Charles Nodier qui le dit; rien ne l'amusait autant que de voir Polichinelle rouer de coups de bâtons sa femme, ses créanciers, le commissionnaire, pendre le bourreau et vaincre le diable lui-même. Ici, il y a une variante. Dans la légende primitive, et encore en France, le diable a le dessous dans sa lutte avec Polichinelle qui triomphe; mais les anglais, peuple scrupuleux, ont changé la donnée: Punch est malheureux, il succombe, et le diable l'emporte avec lui au fond des enfers. Peu d'espoir de le rencontrer de l'autre côté, alors. Pauvre punch !

J'ai assisté à deux représentations sur la Terrasse. Ça m'a amusé énormément. Marionettes pour marionettes, je les préfère encore à celles de la chambre. On voit moins les ficelles.

Crispin.

22 Juin, 1888.

CAUSERIE LITTERAIRE

Hugo et Racine

Un semblant de discussion littéraire s'est soulevé dernièrement dans la presse. Un **Entre nous** de M. Fréchette y a donné lieu.

Les critiques littéraires qui ont pris part à la discussion, à part M. Fréchette, sont **Beauséjour** et M. M. Chouinard. Ces messieurs ont dit beaucoup sur la question sans cependant l'épuiser. Il nous sera permis de soumettre à notre tour à l'appréciation de ceux qui s'intéressent aux choses littéraires, quelques considérations sans prétention; chacun sera libre de juger de leur valeur.

M. Fréchette que quelques-uns ont taxé d'exagération, ne nous a pas paru traiter la question à son véritable point de vue.

Comparer Hugo à Racine nous paraît chose difficile. Et avant d'entrer dans le mérite de la discussion, nous pour rions, pour parler le langage parlementaire, soulever la question préalable.

Dans l'histoire, il est puérile de vouloir opposer les génies des grands hommes qui ont paru à diverses époques du monde, comme on le fait au collège en discutant la priorité de Napoléon, César et Alexandre. En littérature, on ne peut pas plus comparer deux hommes ayant vécu dans des siècles différents impregnés d'idées différentes. Il n'est pas plus possible de comparer Racine à Hugo qu'il ne le serait de le comparer à Sophocle.

Il faut avoir égard au siècle, aux moeurs, aux habitudes, au milieu dans lequel vivait le poète, aux idées du

temps, à la religion, même à la forme de gouvernement.

Au siècle de Louis XIV, c'est le règne du pouvoir absolu de la soumission aux autorités reconnues, de l'obéissance aveugle aux lois, de l'ordre régnant partout et en tout. Racine subira cette influence. Ses tragédies sont faites dans un style correct, toutes les règles de l'art y sont strictement observées.

On a dit avec raison que les idées du grand siècle ont trouvé leur reflet dans les tragédies de Racine.

Dans ce temps-là, la nation c'était le roi et son entourage. Ce que l'on voit dans les tragédies de Racine? Des monarques et des courtisans. Du peuple jamais il n'est question. A peine voit-on apparaître sur la scène quelques soldats ou hallebardiers muets que l'on congédie d'un geste

Et ce reproche pourrait aussi s'adresser aux historiens qui négligent trop souvent de nous apprendre le rôle joué par le peuple dans les événements politiques importants. On ignore trop les moeurs, l'état de civilisation d'une nation à telle époque de l'histoire. C'est ce que ne peut nous apprendre Racine et c'est ce qu'ont tenté de nous apprendre les drames de Victor Hugo qui, après tout, n'ont fait que transporter sur la scène les déclamations patriotiques, enthousiastes et vaines, des héros de la rue, à l'époque des révolutions.

* * *

Ce qui domine chez Victor Hugo, c'est l'imagination, profonde, intense, grandissante, envahissant tout, tenant dans l'ombre les autres qualités du poète. C'est ainsi que dans toutes ses poésies, dans chacun de ses vers perce ce manque de sincérité, pourtant une des premières qualités d'un poète. Son sentimentalisme est faux; sa sensibilité est factice. A côté des plus jolies pièces, remplies d'un sentiment jugé vrai et sincère par des admirateurs qui s'aveuglent, s'étalent des poésies debraillées, dénuées de tout charme, de tout sentiment, où le pittoresque fait défaut, où la

grivoiserie coudoie la drôlerie travaillée, où surtout règne en maître le mauvais goût le plus absolu.

C'est en ces choses que diffèrent Hugo et Musset.

Musset n'a chanté que l'amour, mais on sent bien qu'il est maître en cela. Il connaît à fond cette science, et ne se hasarde point sur un autre terrain. Nous voudrions pouvoir en dire autant de Hugo.

On l'a déjà dit, Hugo n'est ni un penseur, ni un philosophe, ni un homme à théories. Les quelques idées qu'il dédéveloppe si longuement dans de si longues périodes, ne sont pas à lui.

C'est un virtuose, un jongleur de mots, un poète cultivant l'art pour l'art. C'est encore un homme qui aime à s'étourdir de mots ronflants, sonores, à nous éblouir par les antithèses les plus abracadabrantes, à broder des périodes interminables sur des vérités connues, trop connues, à nous accabler de paradoxes éclatants qu'il développe longuement, froidement.

Avec cela que le bons sens ignoré, méconnu, se dresse révolté devant nous à chaque instant dans nos lectures du poète.

Et cet orgueil, cette vanité fatigante, qui éclatent à tout moment et partout, dans tous ces livres, il n'en est pas question.

Par exemple, certaines fois, ses grandes démonstrations sont tellement cocasses, ses bizarreries poussées tellement loin, qu'on se demande comment l'auteur de tant de jolies choses a pu en écrire d'aussi absurdes.

Ainsi, il méprise les rois, les prêtres et les grands, et demande à Dieu de régler ses comptes avec lui.

Je demande pardon aux admirateurs de Hugo, mais leur idole nous fait quelquefois l'impression d'un homme qui a

perdu la tête. Oui. Comment expliquer autrement qu'il puisse écrire des choses comme celles-ci:

Il veut exprimer son mépris pour les rois:

"Je leur montre les dents quand ils viennent de trop près;
J'en fais, quand il le faut, un exemple efficace,
Et l'on peut voir dans l'ombre à mes pieds, la carcasse
De l'un d'eux qui, je crois, était un empereur.
Mais j'ai fort peu le temps de me mettre en fureur,
Et j'aime mieux rester tranquille."

Ne croiriez-vous pas entendre parler un personnage d'une comédie du premier Empire.

D'autres fois, il s'adresse à Dieu.

"Ouvrez-vous que je passe, abîmes, gouffre bleu,
Gouffre noir ! tais-toi, foudre ! Où me mènes-tu, Dieu ?"

Avouez que ceci dépasse l'extraordinaire.

Ce genre-là, cette manière, ont bien vieilli. C'était bon dans les commencements; ça tranchait avec les vers mesurés, tranquilles, froids, de nos classiques. Mais maintenant, on en est bien revenu. Un critique parisien faisait remarquer dernièrement, à propos de **Toute la lyre,** qu'en lisant maintenant Hugo, l'impression ressentie est analogue à celle que nous fait une personne sourde prenant part à une conversation; elle laisse échapper une phrase qui montre qu'elle est un quart d'heure en arrière du courant.

Et c'est ainsi, qu'à tout moment, quand on lit Hugo, on est tenté de lui dire qu'il est dans l'erreur, que tout est bien changé déjà.

Il n'est plus de notre temps.

Pour une autre raison, en vertu de la loi de l'évolution qui atteint la langue d'un peuple comme le reste, on peut dire qu'en l'an 2000, on aura besoin d'un glossaire pour lire Hugo, puisque déjà il nous en faudrait un si l'on voulait sai

sir toute la portée des termes employés par les écrivains du grand siècle.

• • •

Ce qui restera de Victor Hugo? C'est difficile à dire. Il a un mérite qui lui sera toujours reconnu, celui d'avoir renouvelé la langue avec la forme des vers. Débarrassée de ses entraves classiques, la poésie a pris un essor inconnu; grâce à Hugo, des horizons nouveaux ont été découverts.

Peut-être, à ce point de vue, son oeuvre peut-elle être comparée à celle de Ronsard au 16e siècle.

Et malgré tout ce qu'on peut lui reprocher, malgré ces abus énormes de l'antithèse malgré ces défauts si apparents, ce manque de tact, de discernement, ce mépris souverain du bon goût, il reste encore un homme extraordinaire. Il a possédé au plus haut degré ce don magique de nous présenter une même idée sous des formes différentes et la rendre par là presque nouvelle à chaque fois. Il excelle en même temps à formuler sa pensée dans des vers solides, bien faits, et avec une facilité qui n'a jamais été surpassée.

Maintenant, on veut opposer Hugo à Racine, à qui on le met supérieur. Nous ne voyons pas en quoi ces deux hommes se touchent; nous ne voyons pas quel est le point de ralliement, le lin d'attache, et en quoi peuvent se comparer ces deux poètes si différents de caractère, de manière.

En lisant Racine, on sent qu'on a affaire à un homme doux, poli, soumis aux règles établies, habitué à mettre de l'ordre en tout, et c'est l'impression contraire que nous fait Hugo.

Les tragédies de Racine, c'est admis, n'ont plus d'intérêt que pour un petit nombre d'érudits bien au fait des moeurs, des coutumes du grand siècle. On sait que Racine faisait ses pièces pour le Roi et sa cour et qu'en un sens, elles ressemblent à ces recueils de comédies à l'usage des pension-

nats. Faites pour le Roi et pour son entourage, les tragédies de Racine, purs chefs-d'oeuvres, nous peignent admirablement les caractères des monarques et des courtisans; et si elles sont maintenant dépourvues d'intérêt pour nous, c'est qu'elles sont le reflet de moeurs, de coutumes qui nous sont étrangères; c'est peut-être aussi qu'on ne savait pas se défaire de cette fausse délicatesse qui retenait les écrivains d'alors de toucher aux détails de la vie, de parler des choses qui les environnaient.

Les idées générales, la peinture d'un caractère type, n'ont jamais pu émouvoir le coeur humain. C'est parce qu'on a évité de tomber dans ces fautes qu'une pièce contemporaine a le don de nous toucher, de nos intéresser, puisqu'on y parle de choses que l'on connaît, qui nous sont familières, qu'on aime à voir représentées sur la scène.

Il n'est pas question ici du théâtre de Victor Hugo. Il est complètement nul.

Voilà les quelques considérations que nous offrons modestement à nos lecteurs.

Crispin.

20 Juillet, 1888.

CHRONIQUE

Est-ce que je t'ai bien compris, Carolus, mon ami? Je relis ta dernière chronique, et j' vois ceci à propos de la campagne·

"Au lieu d'aller flâner à la campagne, allez donc y vivre, et livrez-vous à vos occupations journalières: ou, si vous ne pouvez y rester qu'un temps limité, tâchez de vous installer de manière à y retrouver votre intérieur, vos habitudes tout ce qui sert à remplir les heures vides de la journée!

Moi, j'ai toutes les idées contraires.

J'ai toujours rêvé d'aller à la campagne pour y flâner, changer d'habitudes, m'éloigner de tout ce qui me rappelle la ville et ses tracas journaliers. J'ai toujours compris qu'on allait là pour se reposer, pour faire un changement, comme on dit. Or, d'après toi, Carolus, il faudrait traîner avec soi tous ses bibelots, toutes ses habitudes de citadin, tout ce train-train indispensable à la ville, ennuyeux et déplacé à la campagne.

C'est un paradoxe trop risqué que celui-là.

"Livrez-vous à vos occupations journalières !"

C'est-à-dire qu'un avocat qui fuit ses clients et ses paperasses y rédigera des plaidoyers fastidieux, un commerçant fera ses comptes, un médecin ordonnera des prescriptions insensées; le notaire?.... ma foi, ça ne va pas à la campagne, un notaire! De cette manière, la journée sera bien employée et vous jouirez de la campagne.

Je n'entends pas les choses de cette manière-là.
Je n'ai jamais pu me résoudre à apporter avec moi dans

mes périgrinations rustiques, mon habit queue de morue et mes souliers vernis. Il me semble que la nature plus fruste, nous invite elle-même à nous dépouiller de tout ce fatras mondain et factice qu'on chérit tant à la ville.

S'installer de manière à se créer un intérieur!''

Peut-on y songer! On va à la campagne passer un mois ou deux. Tout notre temps s'y passerait à se créer un intérieur. Bien avancés à la fin. D'autant plus, qu'une fois habitués à cet intérieur campagnard, il faudrait tout recommencer à la ville pour se **réhabituer** à l'intérieur qu'on y avait laissé. En sorte que, on passerait sa vie à se créer des intérieurs. Bien amusant.

Malgré tout, il peut se faire que Carolus ait raison et que j'aie tort.

* * *

Les vacances viennent de finir. Que de larmes ont coulées des jolis yeux? Les pensionnats viennent de rouvrir leurs portes pour abriter toute une longue année et dérober aux yeux du monde les tendres colombes qu'il effarouche. Ainsi parlerait un poète. Je ne le suis pas. J'ai assisté dernièrement à ces séparations cruelles. On entrait au pensionnat. Comme de raison ça diffère avec les natures. Je connais des jeunes filles qui entrent là le sourire aux lèvres. Ainsi certains condamnés montent d'un pas léger sur l'échafaud. Mais en général, c'est la larme à l'oeil qu'on entre là.

''Adieu donc ma mère, adieu donc mon père: '' comme dans la chanson de Désaugiers. C'est comme si on se séparait pour toujours.

Le fait est que pour la plupart c'est toute une affaire que cette séparation.

Deux mois de vacances en famille sont bien vite passés; et quand il faut se remettre entre les mains d'étrangers qui

ne nous rappellent pas toujours les petits soins de la famille, on comprend que ça n'est pas d'une gaité folle.

Le premier soir au collège ou au pensionnat doivent revenir en foule les souvenirs heureux des vacances. A seize ans, on se rappelle avec émotion une marguerite effeuillée par des mains amies....

L'aimable temps que celui où tout nous paraît enveloppé d'un voile d'idéal, où notre imagination dore et revêt de couleurs tendres des évènements bien ordinaires de la vie. On est bien reçu alors de blaguer notre enthousiasme, de vanter les heures où on nous casse la tête sur les inutiles décades grecques et les règles barbares du que retranché.

Il y aurait pourtant moyen de rendre agréable le temps des études. J'ai des idées là-dessus, mais je les garde pour moi, comme Fontenelle. D'autant plus qu'elles risqueraient fort de n'être pas adoptées.

On peut dire sans se tromper que le temps qu'on passe au collège est le temps le plus ennuyeux de la vie. Le plus tôt on en sort, le mieux on s'en trouve. On admettra que je n'émets pas là une idée nouvelle.

Je propose donc l'abolition des collèges et des pensionnats.

Crispin.

7 Sept. 1888.

GRAPILLAGE

Nos félicitations à **L'Electeur**. Il est devenu lisible. Nous parlons au point de vue typographique.

Un conseil en passant à notre confrère ; puisqu'il vient de mettre de côté ses vieux caractères, qu'il en profite donc pour se débarrasser du coup des vieux clichés. Ça abonde dans le compte-rendu de la fête aux huîtres donnée dans son établissement. On croirait en même temps à quelque chose d'extraordinaire. **Les feux roulants d'esprit**, etc., etc. Tout ça, c'est vieux jeu.

Soyons moderne, cher confrère, et surtout gardons une juste mesure !

* * *

Nous profitons de l'occasion pour offrir nos compliments **à l'Electeur** au sujet de sa nouvelle acquisition, le collaborateur **Scrutator.**

Si nous ne nous trompons pas, cet écrivain est un personnage ayant jadis joué un rôle qui a sa valeur dans la politique française.

Ses **Lettres de la Vieille France**, sont bien faites, remplies de renseignements intéressants et précis.

L'Electeur nous dit que ça lui coûte le salaire d'un rédacteur ordinaire.

C'est pas cher si on prend pour base celui que reçoivent les rédacteurs de **l'Union Libérale.**

* * *

C'est étonnant comme le **Canadien** s'occupe de notre journal.

Absorbé dans l'étude des questions constitutionnelles qu'il connaît maintenant à fond, mieux que Stuart Mill et les autres, M. Tarte trouve encore le temps de nous lire et de nous dire notre fait dans son journal fadasse.

Mais hélas! sa main est devenu lourde, ses coups ne sont plus redoutables; le maître a vieilli. Nous ne lui répondrons donc point. Laissons-le dormir en paix, en compagnie des bouquins poussiéreux sur lesquels il courbe sa tête vénérablement blanchie. Adieu !

• • •

Le **Monde**, la **Presse**, la **Minerve**, trois journaux imprimés à Montréal, ont prétendu, l'un ou l'autre, peut-être tous trois, que nous avions reçu du picotin.

Nos trois directeurs dont les noms éclatent au **frontispice** de notre journal se trouvent diablement compromis.

Comment vont-ils se tirer de là ?

On parle de poursuites criminelles, etc.

J'avais cru remarquer aussi, que mes directeurs menaient la vie à grands guides. On saura bientôt à quoi s'en tenir.

Crispin.

5 Oct., 1888.

COURTE HISTOIRE

—Or, figurez-vous que ce vaste papier, épais, rude et fort qui les enveloppait, portait écrit dessus, mon nom, en grandes et grosses lettres, parfaitement lisibles, avec l'adresse de ma résidence.

C'est ainsi que se termina au milieu d'un rire un peu homérique, la véridique histoire racontée l'autre jour par un de mes amis.

La voici.

Il réside chez un de ses parents, et c'est un homme qui aime la vie et la fait bonne.

Entr'autres moyens qu'emploie, dans ce but, ce descendant d'Epicure, il y a celui-ci qui trahit bien sa bonne nature, son coeur d'or, son intelligence parfaite. De temps en temps, à époques non fixes, il réunissait chez lui un petit cercle d'amis, lequel cercle entoure d'ordinaire, à une certaine heure de la soirée, une ou deux bouteilles contenant diverses liqueurs plus ou moins enivrantes.

Or, avec la fréquence de ces réunions gaies, s'accumulait dans une armoire secrète, pyramidalement entassé dans un coin, un nombre prodigieux de bouteilles vides de toutes formes et de toutes couleurs; verre blanc mince, verre noir épais, verre vert, verre jaune, flancons à base carrée (J. D. K. & Z.), et d'autres de ce genre, de forme bien connue du public en général et des joyeux vivants en particulier.

Vous en convenez: ces débris, traîtres indices de plaisirs qui font l'inquiétude des familles, étaient bien pour plonger mon ami dans de sérieuses et profondes réflexions sur la manière dont se vident les flancons en société.

Donc, il fallut un jour, aviser aux moyens, machinations, expédients, de se débarrasser des dites bouteilles.

Et voici ce qu'imagina le héros de cette histoire.

Un soir, c'était pendant l'horreur d'une obscurité profonde et noire, dextrement enveloppant ces fragiles et cassants objets, il en fit un immense paquet, ficelé en tous sens, s'en chargea avec mille précautions infinies, puis s'en fut, tel un malfaiteur, le déposer clandestinement au coin d'une rue déserte et éloignée.

Alerte et soulagé, il revint vitement à la maison, délivré enfin de ses inquiétudes et de ses bouteilles, se coucha et dormit sa plus belle nuit.

Le lendemain matin vers 6½ hres, (d'autres disent 6 hres.) on vint frapper à la porte. C'était en hiver. On ouvrit. Un bon et honnête homme remis un large paquet qui fit un briut de bouteilles vides.

Un passant charitable et complaisant avait rapporté à leur adresse les maudites bouteilles.

—Or, figurez-vous, disait en terminant mon ami, que ce vaste papier, épais, rude et fort qui les enveloppait, portait écrit dessus, mon nom, en grandes et grosses lettres, parfaitement lisibles, avec l'adresse de ma résidence.....

Si vous ne goûtez pas cette histoire, c'est que je l'aurai mal racontée, ou peut-être que vous ne connaissez pas mon ami.

Crispin.

30 Nov., 1888.

COURTE HISTOIRE

Je me suis rencontré dernièrement avec des hommes politiques du jour. Ça m'arrive quelquefois de rencontrer des hommes politiques du jour. C'était dans une réunion et il y avait là des ministres, des ex-ministres, des futurs ministres, des conseillers législatifs, et d'autres, tous libéraux comme moi et de nos amis. Je les connaissais; eux, ne me connaissaient pas. Ça me mettait à mon aise; vous avez remarqué comme on est à son aise dans ces circonstances là. Je m'approche d'un groupe; on parle d'annexion, de l'avenir de notre race, du pays, et comme je suis très ferré sur ces questions-là (j'assiste aux discussions du club) je glisse un mot en passant, négligemment, comme s'il ne s'agissait de rien. J'agis toujours comme cela. Les choses les plus importantes, je les dis du même ton que j'annonce à mes amis que je me rends chez mon barbier. La discussion s'arrête. On me regarde, comme si on voulait dire : "Vous êtes bien jeune, monsieur."—Ça me choque me faire dire cela, et je réponds du même sentiment auprès des collaborateurs de cette feuille. Oui, ces regards semblaient dire cela, clairement, et avec un certain air de mépris: "Vous êtes bien jeune, jeune homme"..... Et puis j'en vis un du groupe glisser un mot dans l'oreille de son voisin; je saisis la dernière syllabe....**bérale,** et puis, je vis le groupe s'éclaircir assez rapidement, et je restai seul.....

Un autre à ma place eut perdu contenance. Moi non. Depuis que j'écris ici et que je me rends au club, je suis habitué à ces choses-là. Je m'approche d'un autre groupe. Un de parmi ceux-là me connaissait. On me fait belle façon. "Votre journal est bien fait, monsieur, mais, prenez garde, soyez prudent, défendez-vous, soyez ferme, mais prenez gar-

de.'' Je notai vivement ces conseils sages et depuis je les ai toujours suivis à la lettre. Je suis prudent, ferme, je prends garde et je me défends. C'est ainsi que je parviendrai à la gloire.

''—Je suis entièrement avec vous, vous savez, me dit un personnage important à barbiche politique; vous faites du bon ouvrage, mais, vous comprenez, les exigences politiques, ma position, certains ménagements, font que je ne puis ouvertement..... vous comprenez?

—Parfaitement, monsieur.

—Au revoir !

—Au revoir, monsieur.

Je restai encore seul. Je me demandais: ''Ce sont là mes amis ? Il n'y aura donc personne....'' Et je ne pouvais me consoler. Devant cette solitude qui m'envahissait, je songeais à m'esquiver quand je vis venir au-devant de moi un jeune homme.....

—Pardon, lui dis-je, ne me parlez pas, je vous prie; vous voyez tous ces messieurs, ils ont failli se compromettre; vous allez faire comme eux !

—Ah ! je vois, vous êtes de l'**Union**.....

—Hélas ! monsieur.

—Quéque ça fait, venez, on va s'amuser.

—Vous vous compromettez.

—Comment ! je suis conservateur.

—Oh, alors ! c'est parfait, du moment que vous n'êtes pas un ami.

Et nous sortîmes ensemble.

Crispin.

21 Déc. 1888.

CHRONIQUE

J'aime la neige, surtout quand il vente fort. Quand elle nous entre dans les yeux, les oreilles, la bouche, les narines, quand elle nous entre dans le cou et qu'elle traverse nos chaussures, quand elle fouette le visage et le fait grimacer de déplaisir, quand elle glace les cils, les sourcils et la barbe, quand elle couvre notre être tout entier d'un linceuil collant, qui fond à la chaleur de la maison. Je l'aime parcequ'elle nous donne des émotions qui ne sont pas banales, parceque ce n'est pas un événement de tous les jours, et que ça tranche sur la monotonie de la vie.

La voilà qui s'avance portée par un vent fort qui souffle du nord-est; elle envahit la ville, nos rues, nos places publiques, elle fait obstacle à toute communication, tout s'arrête; le commerce ne va pas, les chemins de fer sont bloqués, les politiciens enfermés dans un village ennemi, le téléphone et le télégraphe sont arrêtés. On reste une journée sans nouvelles, délivrés du fardeau de lire les dépêches télégraphiques.

Les rues de promenade sont désertes; on peut s'y promener sans la crainte d'y rencontrer les figures d'hier, qui sont celles d'avant-hier. La rue a un aspect nouveau. On n'y rencontre que les vaillants ou les amateurs des intempéries. Les arbres maigres et dépouillés ont un aspect désolé et gémissent, sécoués par un tremblement qui détache les glaçons pailletant les branches.

Mais c'est à la campagne que c'est intéressant. Par un temps de poudrerie violente,s'embarquer dans un sleigh antique tiré par un cheval poussif. Entrer dans la tourmente qui nous empoigne et semble vouloir se faire une jouet de

nous. On lutte, on résiste ; crac ! à un moment donné, la voiture est renversée, les peaux de buffle s'en vont là bas emportées, soulevées par le vent et la joie qu'elles ont d'être délivrées de nous. Courrir après, relever le sleigh, flatter le museau de Charlie pour lui donner du coeur, replacer les peaux et se mettre dessous, dégeler un nez et deux oreilles, puis continuer agréablement la route. De cette façon on arrive à dstination à moitié gelés, mais très amusés. Pour revenir on passe par les mêmes péripéties et tribulations. L'autre moitié de nous non gelée le devient en sorte qu'on entre à la maison entièrement gelé comme glace. C'est très amusant.

* * *

Mais il n'en est pas toujours ainsi. C'est un hiver exceptionnel, pour employer un cliché, que celui qui nous gèle aujourd'hui. Des tempêtes, des ouragans à intervalles réguliers, puis un ciel clair, éblouissant de soleil, du givre diamantant les branches des arbres, de la neige étalant sa blancheur qui aveugle, contraste frappant de Midi et de Nord. C'est l'impression que m'a faite une courte promenade du Palais de Justice au Bureau de Postes en passant par le Rond de Chaine. Cinq minutes de vie nouvelle, de rajeunissement, de printemps au coeur.

* * *

Mais il s'agit bien de la température ; comme si nous étions en visite du jour de l'An !

Tous les journaux nous parlent des améliorations de notre ville ; l'élargissement des rues St-Jean et du Pont, la construction d'un pont, la disparition sous terre de certains poteaux encombrants. On est maintenant d'un civisme à Québec !

Les deux premières entreprises sont décidées. Ça va marcher.

Le pont! Nous avons déjà le fleuve ce qui est un avantage considérable sur certaines villes qui décident de construire le pont d'abord, puis d'avoir une rivière qui coulera dessous ensuite.

On parle aussi de faire rentrer sous terre les poteaux télégraphiques et autres. Ceci intéresse **Carolus.** Ses chroniques subiront forcément le même sort que les poteaux.

La question de construire un immense hôtel en plein St-Roch. Les plans sont faits, la compagnie organisée, les parts souscrites. C'est un grand projet qui mérite de réussir. Saint-Roch est le centre du commerce et semble destiné à un avenir brillant. La construction d'un semblable édifice donnera un nouveal élan aux affaires et augmentera considérablement la valeur de la propriété foncière. Il faut pousser de l'avant une pareille entreprise.

J'ai compris que dans le projet est incluse la construction d'un théâtre. Ça ne sera pas sans besoin. Tout le monde admet que l'Académie de Musique est très défectueuse; on y gèle dans les coulisses, si on peut appeler ça des coulisses, et il a fallu toute la chaleur des applaudissements de l'autre jour pour réchauffer Madame Albani. Il est temps de remédier à cet état de choses, dirait un journal de cette ville. Et il aurait raison.

C'est une chose décidée. On saura la date bientôt; Coquelin vient à Québec. Vient-il seul? Vient-il avec toute une troupe de comédiens? Graves questions que personne ne peut encore résoudre. Mais l'important c'est qu'il vienne, lui, Coquelin, dont on fait un demi-dieu du théâtre.

Il ne faut pas confondre. Il y a Coquelin ainé, Coquelin cadet, et Coquelin fils. Les deux premiers ont au théâtre une réputation à peu près égale. Coquelin fils n'en a pas encore. C'est Coquelin ainé qui nous vient.

On connaît l'histoire de sa rupture avec la Comédie Française de Paris. Il y avait, et il y a encore, à ce théâtre une comédienne du nom de Dudlay. Elle est très jolie femme, mais son talent est médiocre. Plusieurs des sociétaires

ont insisté auprès du ministre des beaux-arts (car la Comédie Française est sous le contrôle du gouvernement) pour obtenir la retraite de Mlle. Dudlay et Coquelin avait juré que si elle restait à la Comédie, lui en sortirait. Et c'est lui qui en est sorti. Des influences de toutes sortes ont été mises en jeu, et malgré les instances de Coquelin, les critiques acerbes des semainiers du **Temps** et des **Débats**, Melle. Dudlay est restée à la Comédie-Française. Elle y joue encore les rôles tragiques avec un succès douteux.

Coquelin n'est pas seulement comédien; il a une réputation d'auteur très enviable. Ses polémiques avec le grand tragédien anglais Henry Irving ont eu beaucoup de retentissement. Et c'est aussi à lui que doit, en grande partie, cette considération, ce respect, cette estime, dont jouit actuellement à Paris, la classe des comédiens.

Crispin.

15 Fév. 1889.

GRAPILLAGE

Vous vous rappelez les panégyriques du **Chronicle** au sujet de M. Flynn ? C'était son homme, c'était l'homme du jour, son chef en un mot. Eh bien! c'est fini; il n'en veut plus, il a changé. C'est M. Thom. Chase Casgrain qu'il a maintenant élevé sur les autels. "M. Casgrain est tout neuf, dit-il, tout flambant neuf. Il n'a pas été mêlé au scandale des contracteurs."

Voilà une jolie botte à MM. Taillon, Blanchet, Flynn, Lynch, et les autres. Nous avons toujours prétendu que le parti bleu manquait de chef. M. Casgrain n'en est pas un non plus, bien qu'il soit un jeune homme. Dans tous les cas, ce n'est pas un bonheur que d'être choisi par le **Chronicle**; il peut s'attendre à descendre du pavois vite et dru; on n'est pas constant chez ces gens-là.

* * *

M. Chapais est impitoyable. Il nous donne près de cinq colonnes hier dans son journal sur la politique du gouvernement Mercier. Nous avons toujours eu beaucoup d'estime et de sympathie pour le rédacteur du **Courrier,** il ne devrait pas s'exposer à déchéoir dans notre opinion en abusant ainsi de ses lecteurs. Il y a beaucoup trop de chiffres dans son article, des chiffres en gros noir qui tirent les yeux et fatiguent. Nous savons que M. Chapais prendra cet avertissement en bonne part; nous ne lui en voulons aucunement. Il nous croira quand nous lui dirons qu'il nous a été complètement impossible de lire son réquisitoire.

* * *

Le **Canadien** continue à donner des leçons de droit cons-

titutionnel et parlementaire à ceux qui en ont besoin. C'est pour cela qu'il s'adresse aux ministres du cabinet local et au lieutenant-gouverneur Angers. Le rédacteur de cette feuille abuse un peu de **Todd** qui lui est très utile dans les circonstances.

Tout de même M. Tarte a beaucoup de mérite; il travaille et étudie pour renseigner nos législateurs. L'**Union Libérale** ne lui veut que du bien comme à tous ceux qui travaillent. Tout le monde sait, au reste, que M. Tarte est un charmant garçon.

* * *

La **Presse** dit que Québec est la ville la plus arriérée et la plus endettée de toute l'Amérique, cela parceque nous suivons la politique libérale. Notre confrère voudra bien accepter nos remerciements pour le joli compliment qu'il nous fait. La **Presse** sait bien tout de même que si la bonne ville de Québec est libérale, les gouvernements qui l'ont régie ont toujours été bleus. Quelle logique!

* * *

Les intégristes (l'**Etendard**, la **Vérité**, la **Justice**) s'en font dire par les bleus. Vous n'avez qu'à parcourir des yeux la **Minerve**, le **Monde**, la **Presse**, même le **Canadien** dans ses moments de loisir. C'est tout à fait réjouissant.

Allez-y, messieurs !

* * *

Le **Journal de Québec** a publié l'autre jour un excellent article approuvant entièrement la politique du gouvernement Mercier. Les journaux ont attribué ce travail à M. Flynn et ce dernier n'a pas nié. C'est ce qui lui a attiré les foudres du **Chronicle**.

Le **Journal de Québec** a fait le lendemain une déclaration de principes; il est libéral conservateur et l'a toujours été depuis 1854, date dont Sir John doit se rappeler dit le **Journal**.

Crispin.

14 Juin, 1889.

LETTRE DE CRISPIN

Mon cher directeur,

Je vous écris un peu à la hâte. Je viens de lire la chronique de **Metstacent** et j'y ai trouvé un plaisir considérable. Je ne dirai pas que cela a été une révélation puisque le talent de notre brillant **Metstacent** est tellement connu que son étincellante chronique n'a plongé personne dans l'étonnement. Notre ami me paraît avoir raison quand il parle de certaines places d'eau en vogue cette année. On ne peut réellement pas y vivre un long mois sans y éprouver les inconvénients dont il nous parle si agréablement. A part les chicanes qu'engendre l'amour propre froissé ou les jalousies féminines des camps en lutte, j'ai entendu de mes amis se plaindre de la fluidité extraordinaire qu'acquiert en ces endroits le métal communément appelé vil. On n'est pas habitué à cela. Puis, quand on quitte la Terrasse, c'est avec le ferme désir de prendre un repos d'une semaine ou deux. Mais voilà justement l'erreur. A la fin de la semaine on est plus fatigué qu'au commencement et le budjet s'est aminci par un déficit inexpliquable. C'est alors que s'affirment davantage le besoin et le désir d'un repos calme, loin du tapage excitant de ces endroits fashionables. On règle ses comptes avec l'hôtellier qui n'oublie pas les extras, puis on s'embarque dans une élégante calèche alourdie d'un léger satchel. Le quai n'est pas loin.

On y arrive non sans avoir fait halte à l'un de ces cabanons sauvages, source des souvenirs embaumés des eaux. On voudrait bien emporter de ces souvenirs à la maison. Les mains gentiment brunies de salin de nos citadines nous en empêchent bien involontairement; ce sont elles qui en héritent.

Mais on n'est pas encore parti. C'est ici que l'on vous attend. Vous avez tout réglé ; les adieux sont faits, les messages reçus et pris en note, enfin, vous descendez le ponton.. quand, vous vous sentez doucement retenu par votre habit. Un murmure ému : "Vous partez ?" si faiblement prononcé, avec des yeux baissés et levés d'une telle façon.... Est-ce sincère ? Est-ce une feinte ? On ne se le demande pas. Vous êtes encore là planté sur le quai comme ahuri, le bateau décrit une courbe d'écume, les jolis yeux traitres ont disparu, et vous regrimpez tristement dans l'élégante calèche alourdie d'un léger satchel, en route pour le haut de la côte.

Vous voilà bêtement revenu au point de départ ; les pensionnaires étonnés vous regardent d'une drôle de façon, avec des yeux remplis de soupçons, l'hôtellier est souriant, les gens qui mènent la calèche ont l'air de se moquer de vous, et, ce qu'il a de plus triste, les yeux traîtres de tantôt, cause de tout ce train-train, flirtent avec un nouvel arrivé..... Oh ! tristesse ! vous vous sentez dans un isolement plus grand que jamais, définitif. Votre résolution est prise pour le lendemain. Puissiez-vous la tenir et ne pas faire comme un de mes amis qui est aussi le vôtre et dont j'ai été témoin des tristes exploits. Par deux fois il a descendu la côte pour le quai dans l'élégante calèche en vue de départ définitif et par deux fois aussi il l'a remonté la côte de la même manière.

Enfin, vous voilà parti ; le bateau, rempli de yankees laides aux lunettes horribles, vous traverse de l'autre côté du fleuve. Vous débarquez satisfait ; débarrassé de l'élégante calèche, vous roulez confortablement dans une bonne voiture traînée par deux bons chevaux vers l'hôtel de l'endroit. Vous rencontrez là une ou deux connaissances avec lesquelles on jase et qui nous font visiter la place, l'église, très jolie, le Palais de justice, les nouvelles bâtisses en construction, puis on revient à l'hôtel. On y fume un bon cigare sur le perron, on converse agréablement de la Malbaie et de ses plaisirs, on sort en promenade pour cinq minutes puis on revient à l'hôtel. A force d'y revenir, on finit par y rester, accablé par la monotonie des plaisirs de l'endroit. On s'est

informé chaque cinq minutes de l'heure des trains, ce qui indique à l'hôtellier que notre séjour à son hôtel ne sera pas d'une durée indéfinie. Il n'est pas question ici de ceux qui ont la chance d'avoir des amis dans la place. Ces derniers savent leur rendre le séjour agréable par des promenades intéressantes. Ceux-là sont les privilégiés, ils reviennent enchantés et se proposent de retourner dans l'endroit. Mais les autres !

Il y a des trains qui montent le fleuve d'autres qui le descendent. Si vous en prenez un qui descend vous arrivez dans une paroisse tranquille du bas du fleuve, située sur la grève, dans une température froide. Vous débarquez là le soir que vous passez dans une paisibilité étonnante. Enfin vous attaquez la provision de livres que vous traînez avec vous depuis huit jours. La soirée n'est pas longue et le lendemain matin si vous êtes collaborateur à l'**Union Libérale**, vous profitez de la pluie pour écrire un mot à un Directeur de ce puissant journal.

Bien à vous,

Crispin.

P. S. J'ai rencontré M. Tassé de la **Minerve**. Nous n'avons pas bu le champagne ensemble et nous n'avons pas fait d'arrangements en vue d'échanger des correspondances dans nos journaux respectifs, à l'exemple de deux grands voyageurs d'outre-mer. On me le pardonnera.

23 Août, 1889. C.

Edmond Georges Paré, avocat, né à Québec, le 20 septembre 1857, décédé le 24 novembre 1897.

Nom de plume "**Fantasio**"..

CHRONIQUE

On m'a demandé de faire une chronique. Je dois dire d'abord que j'ai horreur de la chronique. Aussi je suis terriblement de mauvaise humeur.

Porter un masque riant, amuser la galerie en lui montrant le profil blanc d'un Pierrot aux larges manches, n'est pas un métier agréable, alors que souvent on est morose et qu'on a l'âme attristée.

J'ai dit à mes bons amis que j'aimais peu ce genre, qu'il ne me souriait pas de parler à bâtons rompus sur toutes les questions, de montrer dans les événements que leurs côté léger et frivole. On s'est montré unanime à me répondre que cela me convenait, qu'un article sérieux et bien fait n'était pas mon affaire. Mon Dieu! que c'est agréable d'avoir des amis capables de vous apprécier! Que les poètes ont eu raison de chanter les douceurs de l'amitié.

• • •

Nous sommes au temps des luttes électorales.

Le mois de mai approche cependant. Bientôt les haies vont se couvrir de fleurs, l'air va s'emplir de parfums pénétrants

trants, les arbres vont montrer leurs premiers bourgeons verts. Si on était raisonnable, on laisserait de côté, au printemps, les discussions politiques. L'âme plus gaie se laisse enivrer par le réveil de la nature et est peu propre à s'occuper de l'avenir de la société. En cette saison, je n'aime à entendre et à lire que les choses faciles à comprendre, et je préfère le parfum de violette à celui des fleurs de rhétorique que mes amis de "l'Union libérale sont allés répandre la semaine dernière dans le comté de Maskinongé.

Les élections maintenant manquent de pittoresque. Parlez-moi des luttes électorales d'autrefois à Québec lorsque le scrutin secret n'était pas encore en force. C'était le bon temps. Les jours de votation, les rues commençaient à peine à blanchir aux lueurs du matin, qu'elles se remplissaient de personnages armés de chapeaux pointus, rabattus sur les yeux et d'énormes gourdins, répandant autour d'eux une douce odeur d'absinthe. C'était à ces aimables gentlemen qu'était confié le sort de l'élection. Si un bureau de votation donnait une majorité au candidat qui n'était pas de leur goût, il s'en emparait après une rixe sanglante et deux heures après, tout avait changé de face. Aussi les gens votaient avec enthousiasme. Les candidats avaient des majorités invraisemblables, fantastiques. Dans Québec-Est, des candidats ont été élus avec des majorités beaucoup plus considérables que cette division électorale compte d'habitants. Mais c'était lors de la fermeture des bureaux de votation que la lutte devenait sérieuse. Quand les bagarres menaçaient de devenir trop considérables, le bruit se répandait dans la ville que les "troupes" allaient sortir. Souvent cet événement avait lieu et faisait sensation.

Quelques détachements de cavalerie parcouraient la ville; les fenêtres se garnissaient de têtes curieuses et effrayées; les rues étroites se remplissaient du piaffement des chevaux sur le pavé de pierre, du chatoiement des uniformes rouges et du cliquetis des sabres.

Toutes ces scènes ne se renouvellent plus, tout est uni-

forme, et le chroniqueur est sur les dents.

• • •

J'ai lu avec un grand intérêt les observations du **Canadien** à propos de la visite de Dumont à Québec.

Les remarques sur le langage défectueux du chef des métis m'ont particulièrement frappé. Le **Canadien** a été étonné avec raison de cette particularité. Il devait croire, comme tout le monde d'ailleurs, qu'un habitant des plaines du Nord-Ouest parlait un langage académique.

Je m'attendais moi-même à une conférence fleurie de métaphores et ornée de toutes les grâces du style. Dumont devrait parler la langue française du XVII siècle dans toute sa pureté, ayant vécu habituellement avec les Sauvages, et n'ayant pas eu l'occasion de se servir de ces affreux anglicisme dont nous sommes coutumiers. Le **Canadien** raille avec esprit la manière dont Dumont prononce le mot métis. On ne saurait pardonner à Dumont son peu de connaissance du français.

Quand, monté sur un cheval sauvage, on a chassé le buffle tout le jour dans les prairies, n'est-ce pas une agréable diversion, alors qu'on est de retour chez soi le soir, de piocher Littré et d'approfondir les règles de l'accord des participes.

Le délicat folliculaire qui écrit dans le **Canadien** a fait une découverte que je signale aux philologues.

Les métis parlent un patois.

Quelle science! Mon Dieu! Quelle science!

Mais il a plus. Dumont n'est pas un métis, comme on croyait; mais c'est un simple épisode.

"Dumont n'est autre chose qu'un épisode sanglant."

Un épisode qui donne des lectures! Un épisode qui fait la chasse au buffle !

Joseph Prud'homme a dit cette phrase restée célèbre: "Si Napoléon était resté lieutenant d'artillerie, il serait encore sur le trône." Brave **Canadien**, tu éclipses la gloire de Joseph Prud'homme lui-même.

Si vous n'avez pas été, lecteurs, aux conférences de Dumont, vous avez eu tort.

Sans doute qu'il y aurait plus d'intérêt pour nous à voir le chef des métis menant au milieu des siens une vie errante et sauvage dans des immenses solitudes du Nord.

Mais remettez-le, par l'imagination, dans son véritable cadre, et l'effet produit sera encore très vif.

Le récit de Dumont a, pour moi, éclairci un point important. Il est maintenant hors de tout doute que Riel était un esprit sincère que les idées mystiques avait égaré et troublé. C'était là une disposition d'esprit propre à impressionner fortement les intelligences primitives, les natures naïves et frustes de ceux avec qui il vivait.

Dumont a subi cette influence, il ne croit pas à la folie de Riel; il est frappé de sa conduite étrange mais il l'attribu naïvement aux connaissances extraordinaires qu'il lui suppose.

Je m'étonne que Sir John, qui est un homme intelligent, n'ait pas vu plus juste. Je ne saurais croire que, connaissant l'état mental de Riel, il aurait, de sang-froid, délibérément souillé la fin de sa carrière d'une tache de sang.

Fantasio.

3 Mai, 1888.

CHRONIQUE

J'étais assis dans mon fauteuil directorial. Vous savez que je suis un des directeurs de l'**Union Libérale**? A quelle position n'arrive-t-on pas avec de l'énergie et du travail.

J'étais donc assis et je pensais à ce dont je pourrais bien vous parler. Plus je réfléchissais, plus les idées se faisaient rares. Des éclats de voix s'élevaient jusqu'à moi des étages inférieures et troublaient ma quiétude. Vous ignorez, sans doute, que j'ai mon bureau au Kent House.

Au printemps, une nuée d'avocats, le monocle à l'oeil, s'est abattue sur cette antique demeure et l'a remplie de paperasses, de grimoires et de vieux bouquins.

Je ne sais ce que pense cette vieille maison de cet envahissement. Ce ne sont plus que discussions bruyantes, accompagnées de grands gestes d'orateurs; nuages de fumées qui s'échappent des pipes et des cigares; va-et-vient affairé; descentes tapageuses dans les escaliers naguère silencieuses

Elle doit se rappeler, avec amertume, le temps où, dans ses chambres brillamment éclairées, elle n'entendait que le bruissement de la soie, le froissement des éventails qu'on agite, et le murmure discret et assoupi des conversations de salon.

Les controverses sur la politique et le code municipal ont remplacé les intrigues d'amour. La noblesse d'épée à fait place à la noblesse de robe.

Comme définitivement les idées ne venaient pas, je suis allé faire une promenade sur la rue. C'était le matin, et il faisait un temps d'été.

Il me semble que ceux qui règlent les saisons se sont troublés cette année, car l'été nous est arrivé sans crier gare.

Les joueurs d'orgue de barbarie semblaient interloqués d'un changement si brusque de température et remplissaient la rue d'un vacarme assourdissant ; leurs compagnes, curieuses à voir avec leurs grands yeux noirs, brillant d'un éclat fiévreux, et leurs joues brunes, qu'encadre un mouchoir aux nuances éclatantes, agitaient leurs tambours de basque avec un entrain inusité. Tout ce monde comprenait qu'il n'avait pas de temps à perdre.

Les jeunes filles n'avaient pas eu le temps de remplacer les sombres vêtements d'hiver par les toilettes de printemps si gaies et si fraîches de couleurs que les façades noircies et ridées des vieilles maisons semblent s'animer quand, chaque année, elles les voient reparaître.

* * *

Je pensais, en voyant défiler la foule, aux transformations qui se sont opérées, dans notre société québecquoise, depuis soixante ans. L'élément anglais dominait alors ; notre société, maintenant essentiellement française, est empreinte de plus de délicatesse. On comprend que je parle d'après mes lectures et les conversations de ceux qui vivaient alors.

M. de Gaspé, faisant le portrait de Melle de Lanaudière, raconte cette anecdote qui peint la politesse anglo-saxonne qui florissait de son temps :

"C'était le printemps, et un jour d'office à la cathédrale : les rues, alors non pavées, étaient dans un état affreux et un groupe d'officiers s'était emparé du haut du parapet de la rue de la Fabrique, afin d'obliger les passants de patauger dans l'eau et dans la boue. Les femmes en avaient pris leur parti et louvoyaient au beau milieu de la rue, assaillies des brocards sans fins de ces galants Messieurs. Mademoiselle de Lanaudière, alors fort jeune, arrive au groupe avec trois ou quatre de ses amies qui veulent rebrousser chemin en voyant que la phalange hostile serre les rangs comme à Fon

tenoy ; alors, sans se déconcerter, elle s'avance seule et leur dit de l'air superbe d'une impératrice : "S'il est un seul gentleman parmi vous qu'il fasse livrer passage aux dames," ce reproche eut l'effet désiré et la voie fut aussitôt libre."

La jeune fille canadienne avait rompu la colonne anglaise.

L'esprit anglais a laissé sa marque.

Il n'y a pas longtemps encore qu'il était de bon ton de parler anglais dans notre monde élégant.

Cela n'est pas complètement disparu.

Vous rencontrez encore des jeunes gens dans notre société qui ont cette manie inoffensive

Il est vrai que ce ne sont pas les plus distingués et les plus instruits

* * *

Je suis allé à l'ouverture des chambres.

Les détachements de calaverie qui se sont rendus au Parlement avec un grand cliquetis de sabre et d'éperons avaient l'air triste sous un ciel chagrin et pluvieux.

Je ne vois pas l'utilité de tout ce déploiement de galons, de chapeaux à trois cornes, de saluts empesés et de panaches. L'idée du décorum et du cérémonial n'est pas une idée moderne.

Pourquoi aussi fait-on ces sessions pendant l'été. C'est bien plus joyeux et animé en hiver.

Beaucoup de jolies femmes et de jolies toilettes sur le parquet de la chambre. Ces solemnités officielles, qui sont d'un majestueux ennui, ont un avantage, elles donnent plus de grâce et d'éclat à la beauté des femmes, l'ennui met dans leurs yeux une langueur charmante et donne à leurs poses un abandon séduisant. Le discours du trône m'a porté un coup terrible.

Nous avons un diable de gouvernement et qui veut tout réformer jusqu'à la procédure. J'aimais tant l'antique manière dont usaient nos pères. Quelle délicieuse chose c'était de pratiquer le droit sous l'ancien régime. On n'avait

d'aller faire un joli voyage aux bains de mer ou autres endroits fashionables.

Pour moi, je ne vois pas la nécessité de légiférer sur la procédure qui règle les rapports de locataire et locateurs entre autres.
qu'à faire signifier un papier timbré à son adversaire et on avait tout le temps, avant qu'il lui fut permis de répondre,

J'ai le plus amiable et le plus extraordinaire des propriétaires. Je suis même obligé de le protester pour l'empêcher de faire des réparations.

L'ancien gouvernement parlait quelquefois de reforme, mais au moins il ne mettait jamais ses menaces à exécution.

* * *

Toute la presse annonce que M. Chapais va se présenter à Nicolet. Selon moi, il aurait tort. Il n'est pas taillé pour les luttes politiques. Il cultive trop les arts et les lettres. Je ne veux pas qu'un homme politique soit dépourvu de toute culture littéraire, mais il ne doit pas être du métier. Les lettrés ne sont pas des hommes pratiques. M. Chapais parle agréablement mais son éloquence est trop bichonnée et pomponnée pour plaire à la foule; elle n'annonce pas l'homme énergique, l'homme d'affaire. Pourquoi ne reste-t-il pas au **Courrier.** Il s'y amuse s'il n'amuse pas les autres. Il est là comme retiré du monde, loin du bruit de la rue et des affaires. Il pourrait trouver une retraite plus profonde au journal de Québec, il est vrai.

Le lecteur ignore probablement l'existence de ce journal. C'est une feuille quotidienne publiée à Québec et dont les rédacteurs sont inconnus.

M. Chapais a un exemple devant les yeux qui devrait le faire refléchir. M. Taillon, c'est de lui que je parle, aimait aussi les arts. Il raffolait du chant et de la musique. Cela ne lui a servi qu'à entonner une hymne funèbre à son propre enterrement politique.

Fantasio

18 Mai, 1888.

Silhouettes Parlementaires

Avant que la lutte soit définitivement engagée, il est bon de jeter un coup d'oeil sur l'ennemi. Elle est pâle l'opposition de sa Majesté. Elle contient cependant trois noms qu'on peut mentionner: MM. Taillon, Flynn et Casgrain.

Quand je vois M. Taillon se lever en chambre, j'éprouve toujours une impression curieuse. Il est grand et gros; doué d'une voix terrible, qui fait vibrer les vitres et soulève la poussière; on aperçoit à peine sa figure à travers sa barbe devenue légendaire, végétation touffue et incohérente.

Vous vous attendez à ce que, de derrière ces broussailles, la foudre va jaillir et flamboyer. Pas du tout. Vous êtes tout surpris d'entendre un discours bon enfant, presque anodin, émaillé de plaisanteries, pas toujours drôles mais qui font rire parcequ'on ne s'y attendait pas.

M. Taillon n'est pas fait pour faire un chef: il n'a pas le caractère assez ferme et assez tenace. Il se trahit par ses brusques colères, débris d'une volonté qui a déjà cédé, suivies de longues bouderies, comme un enfant à qui on refuse la lune.

Il aime la musique, et possède, me dit-on, une jolie voix. Pourquoi ne se livre-t-il pas aux arts? Il pourrait se faire, dans cette carrière, une place honorable.

Il commence à être un peu âgé, mais voilà longtemps que les Muses ont coiffé Ste-Catherine (elles existaient avant Jésus-Christ). Ces respectables dames seraient très heureuses de s'entendre conter fleurette par le vaillant chef de l'opposition.

C'est une individualité distinguée, M. Flynn. C'est un esprit méthodique froid et pénétrant. Lorsque les autres ne trouvent que des phrases à faire, il trouve des arguments et des idées.

Il a une passion, c'est la minutie. C'est l'homme le plus minutieux de la Province. Il fait l'effet de quelqu'un qui aurait perdu une aiguille quelque part, et aurait consacré sa vie à la chercher. Il parle avec une certaine animation, cependant il est glacial.

Quand il vous regarde à travers ses lunettes avec ses yeux d'un bleu d'acier, vous avez la sensation d'être dans un courant d'air et vous êtes porté à relever le collet de votre habit.

M. Flynn a un grand défaut. C'est de n'être pas un homme pratique, un homme d'affaire. Il envisage toutes les questions à un point de vue théorique. On dirait qu'il a élu domicile dans l'abstraction. De plus, on n'a pas confiance en lui, c'est un obstacle à son succès. Il a une tache dans sa vie qu'il lui sera difficile de laver.

Vous connaissez Tom Chase Casgrain? Grande moustache cavalièrement relevée, gestes cassants, voix brève, presque toujours chaussé de bottes à l'écuyère. En le voyant, on ne peut s'empêcher de songer qu'il aurait fait un bien charmant mousquetaire sous le règne de Louis XVI, ou encore, un joli hussard du temps de la reine Anne.

Ses amis et les jeunes gens l'aiment à cause de sa bonne humeur, de son entrain, de ses habitudes tapageuses. Mais c'est un finaud; il cache sous des apparences de bon enfant un esprit de parti rancunier. Le parti conservateur a toujours fondé des espérances sur lui.

Mais je lui ferai remarquer qu'être l'objet continuel d'espérances éternelles ce n'est pas une carrière. Il est temps qu'il justifie ces espérances.

Voilà déjà longtemps qu'il est au barréau. C'est une bonne préparation pour le parlement. Mais quand on a trop pris le pli légal, c'est un défaut.

L'avocat doit aborder de front les arguments de l'adversaire et les refuter. Il n'en est pas tout-à-fait ainsi du debater.

Quand les arguments adverses sont solides et bien fondées, il doit réunir en un faisceau les raisons futiles qu'on a donnés et accabler l'adversaire ; souvent même, si par exemple il est dans le tort, il doit parler à côté de la question, faire une chaleureuse improvisation, ou encore attaquer brillamment l'ennemi.

M. Casgrain, à mon avis, est la dernière personnalité importante de l'opposition, je n'en vois pas d'autre.

Quelques-uns me disent que M. Desjardins a une certaine valeur. Il serait invraisemblable de croire qu'il pourrait fait un discours de six heures sur le budjet sans dire quelque chose. Mais je ne l'ai jamais écouté plus de cinq minutes. Il est tellement ennuyeux. C'est un ennui fantastique, patriarchal, enfin, les termes manquent. Aussi, je n'en dirai pas plus long

Fantasio.

25 Mai, 1888.

CHRONIQUE

Bientôt il sera fashionable de partir pour les places d'eau. Les plages de la Malbaie et de Kamouraska vont se peupler d'ombrelles roses et d'habits excentriques. Ceux que les circonstances empêchent de quitter Québec et qui tiennent à leur réputation vont se montrer le moins possible pour faire croire qu'ils sont partis.

La ville a pris l'aspect ennuyeux qu'elle va garder tout l'été; elle est toute blanche sous une poussière impalpable qui vous guette au coin de la rue, fond sur vous impétueusement, poudre vos cheveux, blanchit vos habits, rougit vos yeux, puis, toute contente comme si elle venait de faire une bonne plaisanterie, s'élève en colonnes tourbillonnantes et exécute autour de vous une ronde narquoise.

Les trois ou quatre ours, qui nous rendent visite en été, sont arrivés avec leur cornac et balancent lourdement leurs masses informes et confuses dans une danse grotesque.

On commence à voir les Américains perchés sur nos calèches que traînent des chevaux étiques; ils viennent faire ce qu'ils ont fait l'année dernière: voir si la chute Montmorency existe encore, constate rcombien il reste de pierres de l'ancienne résidence de l'intendant Bigot, et examiner l'endroit où est mort le brave général Montgomery.

De plus, les jeunes Américaines esquissent quelques croquis toujours les mêmes.

Tout cela se fait sans rire avec la plus grande gravité.

Tous ces gens là prétendent s'amuser; on se demande avec effroi ce qu'ils font quand ils s'ennuient.

Savez-vous bien que j'aime encore mieux la ville que la campagne en été. La campagne est agréable pour un jour ou deux; plus longtemps, elle est pour moi royalement ennuyeuse, le soir surtout. L'immobilité des champs et le silence, ce silence morne, étouffant, presque funèbre que rend sensible et comme palpable le bruit de la chute d'une grenouille dans le ruisseau voisin ou encore le murmure lointain

d'une rivière qu'on ne voit pas me remplissent l'âme de tristesse.

Vous allez me répondre: "Les champs offrent aux yeux des tableaux ravissants; rien n'est plus beau que le soleil qui se lève au loin incendiant la forêt des reflets de l'aurore; on respire à la campagne un air pur et vivifiant."

Mais je vous ferai observer que le soleil ne se lève qu'une fois par vingt-quatre heures, et qu'on ne peut s'occuper que de respirer l'air pur. Il faut parler, agir, communiquer ses idées. Si vous restez au village, c'est très bien. Seulement ce village est cancanier en diable; tous vos actes, toutes vos paroles sont observés et commentés; c'est assommant. Si, pour éviter cet inconvénient, vous allez demeurer à une lieue du village, vous n'avez personne avec qui vous pouvez sympathiser. Nos paysans sont souvent intelligents, mais ne parlent que de ce qu'ils connaissent: culture et engrais. Cela vous ennuie, vous qui distinguez difficilement un champ d'avoine d'un champ de blé.

Voulez-vous causer d'une manière passable en fumant votre pipe, vous n'avez qu'une ressource. Vous faire rompre les os, une heure durant, dans un affreux et dur cabriolet, afin de rendre visite au notaire du village.

Il est vrai qu'à nos places d'eau, on est plus à notre aise. Parmi les endroits de ce genre, la Malbaie est le plus joli. Je ne suis pas de l'avis de J. M. Lemoine, l'écrivain le plus extraordinaire du Dominion, qui n'a vu à la Malbaie que "précipices sur précipices, gorges impénétrables, pics qui se perdent dans la nue où grimpe l'ours noir en quête de bleuets."

Ce sont les ours que je plains le plus dans cette affaire. Après avoir grimpé si haut pour manger des bleuets, se voir livrer en pature au génie descriptif de M. J. M. Lemoine, ce n'est pas ce qui s'appelle avoir de la chance.

La Malbaie est en réalité, un pays très accidenté; l'oeil est continuellement amusé par la diversité des tableaux Ce ne sont qu'élévations coupées presqu'à pic, ravins profonds, au fond desquels, une eau froide bouillonne sous une végétation drue et verte.

Comme il y a beaucoup de côtes, les calèches y sont à la mode. Lorsqu'on les aperçoit de loin sur le sommet d'une colline, dans la route de sable jaune, elles ressemblent à de gros oiseaux obèses, trop lourds pour voler, et se dandinant sur leurs longues pattes avec un air de satisfaction comique

Quand j'aurai un million de revenu, (ce qui ne manquera pas d'arriver vers le premier de juillet si le journal continue à avoir de la vogue), j'irai visiter nos places d'eau, et je tiendrai mes lecteurs au courant des événements mondains.

* * *

Ceux qui lisent la **Justice** savent qu'un de ses correspondants nous a dit récemment des injures, et cela dans un style qui ferait hurler le chien barbet le plus paisible. Un autre correspondant du même journal conseille à mon ami Crispin de lire la pièce de vers composée par M. l'abbé A. Gingras, sur les beautés de la Terrasse Frontenac. Moi naïf et sans méfiance, j'ai suivi l'avis donné à mon ami Crispin. Le correspondant ne pouvait me jouer un plus vilain tour.

La **Justice** pousse un peu loin l'esprit de représaille.

A l'âge de seize ans, quand mon coeur battait chaque fois qu'un regard de femme se posait sur moi, j'ai fait des vers.

J'avertis les gens de la **Justice** que s'ils continuent, je publierai ces oeuvres de ma prime jeunesse.

Ce sera ma vengeance.

Je vais essayer de vous donner une idée de l'oeuvre que l'on m'a fait lire.

M. Gingras commence d'abord par vous étourdir en faisant pleuvoir sur vous une pluie étincelante de Oh et de Ah. Il distribue surtout avec abondance les Oh. Il y en a partout, au commencement des vers, au milieu, à la fin; ils partent comme des pétards dans les phrases principales; inondent les phrases incidentes, tantôt se suivant à la queue-leu-leu, tantôt se dispersant comme des tirailleurs.

"Je t'aime, ô ma Terrasse, ô ma Terrasse unique.

"Je t'aime! et pour te peindre, Oh! ma strophe est bien " pâle."

"O pays que j'adore, ô mon pays si beau."

C'est comme cela tout le temps.

Si après, il vous reste un reste de vie, il vous achève à coup de comparaisons.

"Ici, Lévis qui prend fièrement son essor,
"Comme un gai satellite autour d'un soleil d'or."

Avez-vous déjà vu des satellites gais? Non. C'est que vous n'êtes pas poète. Tous les poètes savent que les satellites sont de joyeux gaillards qui s'amusent entre eux, et rient jusqu'aux larmes.

"Puis là-bas Charlesbourg, sur un terrain qui penche,
Semblant sortir du bois comme une perdrix blanche."

Un village qui ressemble à une perdrix qui sort du bois en secouant ses plumes, et en grattant la terre de ses pattes.

Si vous ne trouvez pas cette comparaison frappante, je désespère de vous.

Je m'arrête là.

Malheureusement l'abbé Gingras ne s'est pas arrêté là, il a trouvé u nmoyen de faire cent autres vers de cette force.

* * *

Un de mes amis, le plus abruti de mes amis, m'a communiqué les tricolets suivants. Je les publie pour donner à la **Justice** un avant-goût de ce qui l'attend si elle nous attaque de nouveau.

TRIOLETS ABRUTISSANTS

Louis Fréchette, Faucher, Legendre,
Quel charmant triolet d'amis !
Ils s'aiment d'un amour bien tendre
Louis Fréchette, Faucher, Legendre.
Heureux qui pourra les reprendre !
Les critiquer n'est pas permis.
Louis Fréchette, Faucher, Legendre,
Quel charmant triolet d'amis !

Legendre, Fréchette, Faucher
Sont, je le dis, trois bons apôtres.
Oh ! n'allez jamais les toucher,
Legendre, Fréchette, Faucher,
Ils pourraient certe se fâcher:
Qui touche à l'un touche aux deux autres:
Legendre, Fréchette, Faucher
Sont, je le dis, trois bons apôtres.

Faucher, Legendre, Louis Fréchette
Doivent goûter bien du plaisir !
Ils font la trinité parfaite,
Faucher, Legendre, Louis Fréchette.
Leur littérature étant faite,
Ah ! bah ! toute autre peut moisir.....
Faucher, Legendre, Louis Fréchette
Doivent goûter bien du plaisir !

Après avoir écrit ces vers, mon ami s'est mis au lit ,et on désespère pour ses jours. S'il en meurt, on rira bien.

Fantasio.

15 Juin, 1888.

LE KIOSQUE FRONTENAC

Adolphe Caron, ministre de la guerre, qui s'est immortalisé en organisant cette fameuse campagne du Nord-Ouest, heureusement terminée par l'enlèvement de deux ou trois vieilles masures, à Batoche, va brillamment terminer sa carrière, en faisant exécuter le jugement qu'il vient d'obtenir contre M. Potvin, propriétaire du Kiosque Frontenac.

On sait que le Kiosque Frontenac est ce joli chalet qu'on a élevé sur la Terrasse, et où, par les grandes et étouffantes chaleurs d'été, on va prendre un sirop d'orgéat ou une glace.

On comprend qu'un établissement où l'on vend ainsi des rafraîchissements, élevé sur une place publique, au milieu de canons en usage du temps de Malborough, peut être un obstacle insurmontable aux plans conçus par le génie stratégique d'Adolphe Caron, ministre de la guerre, qui s'est immortalisé en organisant cette fameuse campagne du Nord-Ouest, heureusement terminée par l'enlèvement de deux ou trois vieilles masures, à Batoche.

Cela n'a pas échappé à son coup d'oeil d'aigle.

Adolphe Caron, ministre de la guerre, qui s'est immortalisé en organisant cette fameuse campagne du Nord-Ouest, heureusement terminée par l'enlèvement de deux ou trois vieilles masures, à Batoche, n'a pas eu besoin de consulter les auteurs les plus célèbres qui ont écrit sur l'art militaire pour décider que le kiosque Frontenac devait disparaître.

Il n'a pas eu besoin, pour voir l'éminence du danger, de plonger son monocle et son front olympien dans ses mains emprisonnées dans de jolis gants beurre frais et de réfléchir aussi longtemps que Napoléon la veille d'Austerlitz.

Je prendrai la liberté de dire à Adolphe Caron, ministre de la guerre, qui s'est immortalisé en organisant cette fameuse campagne du Nord-Ouest, heureusement terminée par l'enlèvement de deux ou trois vieilles masures, à Batoche, qu'il n'est pas permis, même à lui, de pousser à ce point la stupidité et l'ignorance.

15 Juin 1888. **Fantasio.**

Silhouettes Parlementaires

M. Faucher, de St-Maurice.

Ce n'est pas sans crainte que j'entreprends de vous parler de M .Faucher. Il appartient à un groupe de littérateurs qui se sont juré une admiration éternelle, et je vois déjà briller près de ma poitrine les pointes étincellantes de mille rapières.

Mais, parmi les astres secondaires qui gravitent autour de cette planète chevelue qui a nom M. Taillon, il occupe une certaine place, et il faut en parler.

M. Faucher est un visionnaire. Il s'est imaginé, toute sa vie, avoir fait une foule de choses extraordinaires et avoir été l'acteur principal dans de grands événements.

Après l'avoir persuadé aux autres, il a fini par le croire.

Quelques-uns de ses contemporains, gens spirituels qui aiment mieux croire un homme sur parole que de se donner le trouble d'y aller voir, ont cru que c'était arrivé.

Il a d'abord été guerrier. D'après lui, dans sa campagne du Mexique, il aurait logé un grand nombre de balles dans la peau brune d'autant de Mexicains qui lui auraient infligé en retour quelques blessures.

La vérité, c'est qu'il a été au Mexique, et a aperçu de loin, de très loin, quelques panaches de généraux au travers de quelques nuages de fumée.

De retour à Québec, il s'est fait tailler la barbe chez Williams à la mode en vogue sous le second Empire, s'est habitué à marcher la poitrine en avant, après quoi, le club de la Garnison lui a ouvert triomphalement ses portes.

Il faut l'entendre s'écrier en caressant son impérial: "C'est que j'ai été soldat mon ami;" ou encore: "Quand on a été dans les chasseurs à pieds."

En somme, il a l'apparence d'un bon soldat de parade.

Puis il s'est mis à mener la vie de bohême avec de joyeux copains qui ont dit au public, bon enfant, que les Muses l'avaient bercé sur leurs genoux dès son âge le plus tendre.

Ces mêmes copains ont déclaré M. Henri Delagrave, qui n'a jamais écrit une ligne, homme de lettres.

M. Faucher a publié des volumes pour ajouter à l'illusion ; j'en ai feuilleté quelques-uns et j'en ai encore la chair de poule.

Comme en France et ailleurs, il existe d'aimables industriels qui, grâce à quelques louis, vous reçoivent membres de sociétés aussi savantes qu'invraisemblables, chevalier d'ordres aussi bizarres qu'extraordinaires, son nom, déjà empanaché d'un "de Saint-Maurice", éclatant comme un cor de chasse, a bientôt été suivi de "membre de l'Académie des Muses Santones, chevalier de l'ordre de la Guadeloupe, etc.

Mais se croire homme politique, ça été son illusion la plus funambulesque.

Le comté de Bellechasse l'ayant élu, (le suffrage populaire nous réserve quelques fois de ces coups de théâtre), il a cru que c'était sérieux.

Les allures tapageuses et débraillées du bohème ont fait place à la solennité, la plus solennelle des solennités.

M. Faucher est solennel quand il s'assoit, il est solennel quand il se lève ; il est solennel quand il boit un verre d'eau, il est solennel quand il n'en boit pas ; il est solennel quand il parle, il est solennel quand il ne parle pas ; il est solennel quand il préside à un comité, il est solennel quand il n'y préside pas ; je crois même qu'en simple costume de nuit, la tête couverte du traditionnel bonnet de coton, il conserve encore une solennité lugubre et ténébreuse dont doit s'affubler le législateur que les ombres commencent à dérober à nos regards.

M. Faucher comprend qu'il ne suffit pas d'être solennel, il faut être besogneux. Et il le paraît.

Il fait des conférences bourrées, débordantes de statistiques ; au Parlement il noircit du papier, interpelle le gouvernement, fait produire devant la chambre un grand nombre de grimoires et de paperasses, occupe les pages à porter des messages.

N'allez pas croire qu'il va résulter de tout cela un cataclysme capable de renverser le gouvernement.

Rien ne s'est jamais produit et rien ne se produira.

Ce qui nuit à sa carrière publique, c'est qu'il n'entend rien aux subtilités légales sur lesquelles roulent presque toujours les débats et qu'il est réduit à faire des discours à l'occasion de la mort d'un député ou autres circonstances analogues.

Il a eu l'habilité de se faire une position sociale. c'est quelque chose ; cela est dû à son entregent, à sa hardiesse peu commune, à son peu de sentiment du rédicule, à sa confiance en lui, à un certain esprit qui n'est pas de premier ordre, mais qui a sa valeur.

Fantasio.

30 Juin, 1888.

CE QUE VEUT ET CE QUE DIT "L'EMPIRE"

Lisez-vous l'**Empire**, l'organe de sir John? Lisez-le; il en vaut la peine.

Quand les joutes de crosse, les parties de foot-ball et les courses de bateaux lui laissent quelques loisirs, il les emploie à souffler dans les coeurs anglais la haine de tout ce qui tient à la nationalité, canadienne-française, à aviver à aigrir dans nos coeurs des plaies encore saignantes.

Sir John, dont on ne saurait méconnaître l'habilité, qui a eu à un si haut degré le génie de l'intrigue, revèle là un des éléments du caractère anglo-saxon, la haine jalouse et fanatique de la religion, des moeurs et de l'esprit français.

Le masque n'est si bien collé à sa figure qu'il ne tombe lorsque des questions de race s'agitent. C'est à ce côté étroit et fielleux de sa nature qu'on doit attribuer la mort de ce pauvre illuminé de Riel, mort qui a ruiné le parti conservateur dans notre province. C'est la même rancune qui le pousse, au moment même où il veut former de nous un peuple homogène et centraliser le pouvoir à Ottawa, à rallumer une animosité ancienne qui rend cette oeuvre impossible. Grâce à cette haine étroite, les efforts de Sir John demeurent stériles. C'est comme une tumeur secrète par où coule le plus pur de son sang.

Ce qui blesse surtout l'**Empire** et ceux dont il est l'organe, c'est que nous continuons à réfleter les idées de la France.

Nous avons apporté sur ce coin d'Amérique ce goût délicat pour les arts et les lettres, cet amour passionné de la culture intellectuelle, choses étrangères à ces lourds et judicieux cerveaux britanniques.

Ils avouent implicitement cette infériorité. Leurs jeunes gens viennent dans nos collèges acquérir ce vernis, ce rayonnement que donne une instruction littéraire et philoso-

phique. Ce n'est que par l'étude de la langue et des écrivains français qu'on obtient cette fleur de politesse, cette grâce, cette urbanité qu'on ne trouve nulle part ailleurs.

Dans la littérature anglaise, la grandeur et l'éclat sont ternis par la grossièreté et le mauvais goût.

Mais les deux races, qui habitent le Canada, ne se distinguent pas seulement par le génie mais aussi par la langue, les lois, la religion et les moeurs.

Ces différences, qui vont s'accentuant, créent des intérêts opposés, plus propres à rendre impossibles les tentatives de centralisations du gouvernement fédéral que cette animosité héréditaire que l'**Empire** avive inhabilement.

Déjà cette vieille machine qu'on appelle la confédération s'ébranle et craque de toute part, près de s'effondrer au moindre souffle.

Ce qui la protège, ce sont nos institutions provinciales; ce sont elles qui en nous permettant de nous gouverner nous-mêmes, en rendant moins fréquents nos rapports avec les Anglais d'Ontario, empêchent les froissements causés par des intérêts différents, assoupissent cette haine de races, perpétuel danger pour le gouvernement central.

La positilon des provinces du Dominion vis-à-vis le gouvernement fédéral offre beaucoup d'analogie avec celle des colonies vis-à-vis l'Angleterre.

Les Anglais ne peuvent conserver leurs colonies dans les divers pays du monde qu'en leur laissant une très grande liberté et le pouvoir de se gouverner à leur guise. Chacune d'elle vit heureuse, sans ressentir la dureté et l'humiliation du joug.

Le jour où ils voudront les plier sous la régularité d'un gouvernement uniforme, c'en sera fait de leur puissance coloniale.

Qu'on ne vienne pas dire ici que la toute puisance d'un gouvernement central est chose nécessaire.

Autrefois les théoriciens démontraient que les divers états de la république américaine avaient trop de pouvoirs et de libertés.

Les faits ont donné tort aux théories.

La république américaine a résisté à cette chose terrible ; la guerre civile.

Dans une colonie, la nécessité du pouvoir central est encore beaucoup moindre. Une colonie n'a pas de politique extérieure, et ses relations internationales sont très restreintes. On peut conclure de ces considérations que si la conférence interprovinciale atteint son but, ce sera une des oeuvres remarquables de la carrière politique de M. Mercier, carrière déjà si remplie et si pleine d'éclat.

En modifiant la confédération, il l'aura sauvée de la ruine.

Au lieu d'injurier notre premier ministre, l'**Empire** devrait l'appuyer.

Disons, en terminant, que M. Mercier nous a indiqué la voie que nous devons suivre dans la lutte de l'avenir.

Nous devons lutter, sans nous inquiéter ni des plaisanteries de l'**Empire**, ni de ses tentatives centralisatrices. Ces plaisanteries sont d'une platitude absolue pour quelles vaillent l'honneur d'un réponse.

Les tentatives centrelisatrices ne peuvent avoir de résultat.

Les institutions d'un peuple naissent et se développent comme sa langue.

Si les académies ne savent faire naître et vivre une langue, les parlements ne sauraient aussi, en décrétant des lois, faire naître et vivre la constitution d'une nation.

Ici le génie de la race, les moeurs, les circonstances et les événements sont tout ; l'homme n'est qu'un facteur bien humble.

Les efforts que nous faisons auront pour effets de prévenir des changements trop brusques et peut-être désastreux si on voulait demander pour le Dominion une constitution différente de celles qui lui convient.

Fantasio.

13 Juillet, 1888.

Voyage au Lac St Jean

J'arrive du Lac St-Jean, harassé et moulu Figurez-vous que je n'ai pu avoir de lit pour le retour; le Pullman était rempli. Si j'avais, il est vrai, dit qui j'étais, on m'en aurait procuré un quand même, mais j'aime mieux voyager incognito.

L'aller est enchanteur, sauf que le charbon vous noircit et vous aveugle tout le temps, que l'odeur d'huile qui se dégage de la machine vous donne un grand mal de coeur, lequel se complique d'une atroce migraine causée par le bruit infernal que fait le monstre de fer qui vous emporte dans sa course fantastique, et le rosbif sans sauce que vous mangez à une heure impossible au Lac Edouard en guise de dîner, que, grâce au vacarme, vous ne pouvez causer avec votre ami, collaborateur de l'**Union Libérale**, et par conséquent, très intelligent et très spirituel et qu'enfin, grâce à la rapidité avec laqulle le train s'enfonce en sifflant et en grondant dans les épaisseurs verdoyantes, vos yeux, fatigués comme lorsque vous regardez, dans un kaléidoscope ne voient qu'imparfaitement le paysage et n'aperçoivent bientôt plus que les poteaux de télégraphe qui courent les uns après les autres avec une vitesse dont vous seriez loin de vous en faire une idée en regardant marcher un employé du gouvernement qui se rend à son bureau.

Vous pouvez cependant éviter le dernier inconvénient que je viens de signaler, en vous plaçant sur la plate-forme du dernier char. C'est d'ailleurs ce que je n'ai pas manqué de faire. Sur tout le parcours ,on ne voit que des sapins; les uns sont longs et maigres comme les discours de M. Nantel, les autres, gros, vigoureux et touffus, font penser à M. Taillon: il y en a d'aussi chauves que les conseillers législatifs; quelques-uns agitent leurs grands bras d'une manière incohérente à la façon de M. Desjardins discourant sur le budjet.

Partout la nature est sauvage et frustre. Le nombre des lacs est considérable. Ils dorment, entourés d'arbres dont ils reflètent le feuillage mobile. On dirait qu'un génie fantaisiste a passé par là, jetant sur sa route les fragments d'une immense glace. M. l'abbé Casgrain, qui aime les images qui ont servi à tout le monde, dirait qu'il lui font penser à du métal en fusion dans des coupes d'émeraude.

On suit pendant longtemps la rivière Batiscan qui laisse voir à travers les arbres, ses flots d'un jaune brunissant tachetés de flocons d'écume d'une blancheur de neige.

Arrivé vers cinq heures du soir à la Pointe aux Trembles, je me suis rendu, après le souper, sur le bord du Lac.

C'est une véritable mer intérieure. Il offre l'aspect du fleuve St-Laurent, vu de la Malbaie.

La nuit tombait lentement et silencieusement sur cette immense nappe d'eau immobile, détachant les arbres en noir, sur le ciel d'un bleu très pâle, faiblement éclairé d'étoiles qui s'allumaient une à une.

Le calme était si grand, si profond qu'il semblait qu'on aurait entendu une feuille se détacher et tomber sur le sol et que nos voix produisaient un bruit inaccoutumé.

Le spectacle avait un cachet de grandeur sauvage.

Le lendemain, je me suis rendu en voiture à Roberval.

On respirait sur la route la pénétrante odeur des trèfles murs. Partout la végétation poussait drue et verte. On devinait des terres grasses et vierges. Cependant elles ne produisent pas le blé assez abondamment pour lutter avec le Nord-Ouest et les Etats-Unis.

L'industrie laitière rapporte de bons revenus, me dit-on.

Aussi on élève beaucoup d'animaux. Les veaux encombraient la route et profitaient de l'approche de notre voiture pour quitter le fossé et se mettre intelligemment en travers du chemin où ils trottinaient sur leurs jambes grêles d'un air ahuri.

A une lieu de Roberval, les sauvages sont campés, près d'une petite église.

Ce sont des Montagnais.

Ils vont demeurer là un mois pour s'enfoncer ensuite au sein des forêts encore incultes où ils passeront l'hiver vivant de chasse et de pêche. Ils paraît qu'ils ne souffrent pas trop du froid en hiver quoiqu'ils vivent sous des tentes plus ou moins entourées d'un terrassement de terre et de sable.

Plusieurs femmes, dont quelques-unes, les plus jeunes, fort belles, avec leurs joues rondes d'un brun doré et leurs yeux noirs, très grands, qui vous regardent avec indifférence bercent de jeunes enfants dans des berceaux d'écorce de bouleau, suspendus par des courroies.

La plupart, vieilles, brisées et courbées par le travail, sont assises sur leur talons, à la porte des tentes, dans une pose de sorcière, et fument, leurs figures ravagées, aux yeux éteints, appuyées sur une main sèche et noire.

Quelques Français demeurent à Roberval: Parisiens pour la plupart, plus capable d'apprécier les charmes d'une petite actrice que ceux de la vie des champs.

Le Français voit tout à travers le roman et le théâtre.

L'Européen, établi ici, est pour lui ce fameux oncle d'Amérique, fabuleusement riche, qui arrive juste à temps, au cinquième acte, pour faciliter le mariage du beau jeune homme aussi noble que pauvre, avec l'ingénue et arracher cette dernière aux flammes bourgeoises d'un parvenu. Il s'imagine qu'arrivé au Canada, il n'a qu'a acheter une terre, se procurer un fermier, et que, dans peu d'années, il aura refait sa fortune si les ours ou les sauvages n'abrègent pas ses jours.

M. de V. m'a raconté plaisamment que, parti de Paris armé comme Tartarin se rendant en Afrique, il avait été fort désappointé dans son voyage. Rendu au Lac St-Jean, il n'avait pu tuer qu'un écureuil et n'avait rencontré que des sauvages plus civilisés que lui et parlant trois langues, l'anglais, le français et le montagnais.

Il est évident que ces gens-là sont mal avisés. On devrait les détourner d'aller ouvrir une terre lorsqu'ils connaissent à peu près rien de l'agriculture et des nécessités de notre climat. Découragés, ils repartent bientôt pour la France et peuvent entraver l'émigration.

Je suis revenu à Québec mercredi soir par une nuit pluvieuse et noire. J'ai fini par m'endormir sur un fauteuil, en regardant de grandes ombres qui semblaient se lever à l'approche de la lumière du train et aller se tapir dans le fourré.

Fantasio.

3 Août, 1888.

MENUS PROPOS

Vous vous rappelez les illustrations de don Quichotte, par Gustave Doré, d'une fantaisie outrée mais amusante.

Je vois encore se dessiner, aux blancheurs de l'aube, la silhouette longue et effrayamment maigre du preux chevalier, puis, à l'arrière-plan, le profil dodu et grassouillet de maître Sancho se tenant mal sur un mulet étique.

Quand Tardivel et le rédacteur de l'**Etendard** partent en guerre, ils me rappellent et roman et gravures.

C'est contre l'**Union Libérale** qu'ils dirigent aujourd'hui leurs attaques, M. Tardivel en tête, avec le Grand Vicaire sur ses talons, tout essoufflé.

Nous ne sommes pas pour discuter sérieusement avec ces quelques vieilles perruques qui parlent au nom des conservateurs nationaux sans en être les chefs reconnus.

On nous accuse de libéralisme catholique et de franc-maçonnerie lorsque nous ne connaissons même pas ce que c'est

Nous sommes une génération nouvelle et nous ne connaissons rien de ces vieilles querelles entre libéraux catholiques et ultramontains.

La **Vérité** et l'Etendard parlent comme des sourds qui n'entendent pas un mot de la conversation qui se tient près d'eux.

Nous ne voulons pas rejeter ceux qui nous ont soutenu dans les luttes du passé. Quant à nos principes, on doit nous juger par nos actes et nos écrits. . . . . .

Nous ne pouvons pas, pour faire plaisir à ces fantoches et leur donner l'occasion de secouer leurs oripeaux et leur antiquaille, abandonner notre religion Est-ce notre faute si ça manque de franc-maçons dans notre Province?

Pourquoi n'en font-ils pas venir d'Europe ?

On peut se procurer en Russie d'excellents nihilistes. La France peut fournir des athées, des matérialistes et des communards.

On formerait ainsi un beau musée dont M. Tardivel serait nommé le curateur et lirait à ces mécréants la prose vieillote et ratatinée du Grand Vicaire.

Je vous assure qu'avec un pareil traitement un homme ne persiste pas longtemps à soutenir l'erreur.

* * *

Le kiosque de la Terrasse vient d'être déplacé et mis à l'endroit où il doit demeurer tant que les nécessités de la Stratégie n'exigeront pas un nouveau déplacement.

Cela ne tardera pas.

La science militaire d'Adolphe Caron, immortalisé par la fameuse campagne que l'on sait, n'est pas une science stationnaire.

De nouvelles idées vont naître ,et le kiosque va recommencer à marcher et on ne sait quand cessera sa vie errante.

L'activité avec laquelle le ministre de la guerre prend soin de mettre le Canada à l'abri d'un coup de mains ne semble pas causer de tension dans nos relations diplomatiques.

Tout est calme à l'extérieur comme à l'intérieur.

Toutefois, on a pu voir, la semaine dernière, un Chinois se promener sur la Terrasse et jeter des regards significatifs sur le kiosque.

Tout le monde a remarqué que la queue traditionnelle de l'habitant du Céleste Empire était plus longue que d'habitude et qu'il portait des culottes d'un bleu pâle, ce qui indiquerait un grand personnage.

La Chine craindrait-elle une manifestation hostile de la part de notre vaillant ministre?

Elle aurait tort, car nous voulons la paix.

Disons, en terminant, que le déplacement du kiosque restera comme une des oeuvres des plus remarquables de notre histoire.

Fantasio.

10 Août, 1888.

LE GRAND CHEF

Un gros monsieur, tout rouge de colère, et fort mal élevé, nous sert trois colonnes d'injures dans la **Justice**, trois colonnes d'une prose qui sent le rance et le moisi.

Ce qui me fait dire que c'est un gros monsieur, c'est qu'il nous accuse avec mépris d'être petits. D'ou l'on doit conclure que c'est un homme énorme et bedonnant avec une large figure violette qu'il essuie avec un mouchoir à carreaux. Il paraît que c'est un grand chef ce monsieur colérique, du moins la **Justice** nous l'introduit solennellement comme tel, dans un entête signé : **Rédaction.**

Tout cela se fait sans rire, avec le plus grand sérieux.

Il y a des gens qui ne se doutent pas de l'existence du ridicule.

Il fallait ce grand chef pour nous mettre à notre place. Il nous a mis à notre place et tout en fini. Rien de plus simple. Si ce grand chef est un monsieur sanguin, porté à l'apoplexie, comme nous le croyons, nous conseillons à la **Justice** de ne pas le laisser sortir souvent de sa tente pour se mettre dans une telle colère.

C'est très dangereux par ces temps de canicule.

Le gros monsieur commence par faire l'histoire de notre

arrivée au pouvoir, récit d'une haute fantaisie mêlé d'injures et de cris de colère qui le rendent incompréhensible.

Ils ont tout fait, nous n'avons rien fait.

C'est simple, comme vous voyez. Ça peut se chanter sur l'air du tra, là, là, là.

Puis le gros monsieur toujours de plus en plus en colère, reédite l'incident Fréchette que nous avons vidé péremptoirement, puis se met à la recherche du fameux **élément inconnu** que représente M. Pelletier au conseil. Il en trouve une forte quantité dans Québec-Centre! dans Québec-Est ! !

C'est d'ailleurs l'élément le plus drôle et le plus fantasque que j'aie encore vu. Quelquefois il apparaît à l'élection d'un conservateur national et disparaît à l'élection d'un libéral. Ainsi il fait élire M. Amyot à Bellechasse par une majorité de six cents voix et quand M. Langelier se présente dans le même comté, **l'élément** disparaît malgré les efforts de M. Amyot, et M. Langelier est battu.

Certains comtés ne produisent pas cet élément; surtout les comtés où M. Peleltier se présente, exemple: Témiscouata et Trois-Rivières.

Chose étrange cependant! lorsque M. Turcotte se présente à Trois-Rivières et que la **Justice** nie solennellement qu'il soit conservateur-national, ce comté devient tout-à-coup fertile en **élément inconnu** et M. Turcotte est élu par une majorité de deux cents voix.

J'ai un vague soupçon que les conservateurs-nationaux n'ont aucun contrôle sur le fameux **élément.**

Enfin, le gros monsieur tout-à-fait aveuglé par la colère et étourdi par les apparitions et les disparitions de **l'élément inconnu**, termine son article par une série de phrases épileptiques où il insulte la grammaire et les jeunes libéraux avec une égale impartialité.

Ces gens-là prétendent ensuite que nous sommes violents et exagérés.

Nous allons donner l'exemple du contraire en continuant d'exposer nos griefs avec le calme et la modération que nous avons toujours montrés.

17 Août, 1888. **Fantasio.**

MENUS PROPOS

Nous avons négligé la partie littéraire depuis quelque temps. La politique nous a envahis, nous assourdissant de ses coups d'aile et de ses cris d'oiseau bavard. Il faut dire aussi que les événements littéraires ne foisonnent pas par le temps qui court.

Dans notre pays la littérature a eu son côté plaisant. Elle a mis sur sa figure un masque grimaçant de carnaval. Je veux parler de la célèbre discussion sur Victor Hugo. Inutile d'en raconter tous les incidents. M. Fréchette en a été le héros. Là ou tout s'est corsé, c'est quand est apparu le jeune **Viator** qui nous semble d'ailleurs être un bon jeune homme.

Il a voulu dire son mot d'une manière fort respectueuse, d'ailleurs, pour nos gloires nationales, selon l'heureuse expression de notre ami, M. Pacaud. Mais le moment était mal choisi. M. Fréchette était dans un moment d'humeur exécrable. Il venait d'abandonner la politique étrangère dans ses fameux **Courriers d'Europe** où il dictait à l'Europe étonnée la conduite qu'elle devait suivre, secouant rudement le grand chancelier d'Allemagne, frayant la voie au panache de Boulanger.

Comme l'**Electeur** est peu lu de l'autre côté de l'océan, on ne semblait pas s'inquiéter de tout cela dans les sphères officielles. Heureux de ses succès, M. Fréchette a cru pouvoir régler de la même manière la politique canadienne. Mal lui en a pris; amis et ennemis se sont donnés la main pour l'ensevelir sous une pluie d'éreintements

Donc, M. Fréchette était d'une humeur exécrable. Aussi est-il tombé à bras raccourcis sur le respectueux et pâle **Victor** qui osait citer les opinions de Jules Lemaitre sur Victor Hugo. D'ailleurs, ça ne faisait pas l'affaire de M. Fréchette, lui qui est, au Canada, l'exécuteur testamentaire des

dernières volontés de Victor Hugo.

Jules Lemaître a été traité de jeune homme, ce qui est un terme injurieux de nos jours. Notons, en passant, que M. Jules Lemaître a quarante-cinq ans et qu'il écrit au **Journal des Débats,** ce vestibule de l'Académie Française. Le jeune Viator tout ahuri, s'est refugié sur le sein paternel de M. Legendre qui a pansé ses blessures et l'a mis si dispos qu'il est revenu à la charge et a enterré notre poète national sous un déluge de critiques inconnus M. Fuster, C. Des Essars, etc.

L'Electeur comprenant enfin que l'ennuie était depuis longtemps monté en croupe, s'est cabré et a jeté Viator dans le fossé le faisant rouler de chûte en chûte jusque dans le **Quotidien,** où il continue à de citer des auteurs inconnus.

Il semble que de part et d'autre, on a été trop loin, l'opinion qu'on a maintenant à Paris sur Victor Hugo a été préparée par des appréciations et critiques antérieures. Avant les articles de Lemaître, le Figaro avait déjà donné la note juste sur le talent du poète; et avant le **Figaro,** Doudan, qui selon Sainte-Beuve est un de ces **esprits délicats nés sublimes,** avait exprimé les mêmes idées, confirmant le jugement de Goethe, un des plus grands esprits de notre époque. M. Lemaître n'a donc fait que présenter d'une manière agressive ces idées déjà admises.

Il est bon de voir M. Fréchette dire après cela d'un ton tranchant et autoritaire que l'idée de comparer Musset à Hugo ferait pouffer de rire en France.

M. Bourget,un des critiques que cite M. Fréchette lui-même, a dit que Musset était "le poète le plus éloquent de notre époque." (Psychologie Contemporaire.) Notre poète national ferait peut-être mieux de consulter M. Bourget, M. Brunetière et M. Sarcey. Ce dernier pourrait en même temps lui dire des choses intéressantes sur la "Légende d'un peuple."

Fantasio.

24 Août, 1888.

INTERVIEW

Lundi dernier, un individu s'est précipité comme un vent du nord-est dans mon bureau.

Il était enveloppé d'un ulster qui tombait en larges plis autour de lui à la façon antique; une touffe de cheveux ornait son front presque chauve; un monocle brillait dans une de ses arcades sourcillières.

J'allais lui offrir un siège avec ma politesse ordinaire; mais il en prit un lui-même, alongea ses pieds sur mon bureau avec un sans-gène américain et m'enveloppa de la fumée de son cigare. Je reconnus immédiatement un reporter de l'**Empire.**

La conversation suivante s'engagea.

—Que pensez-vous, dit-il, de l'incident Fréchette.

—Heu! Heu! lui dis-je.

Je voulais répondre évasivement, car je savais que la presse allait interpréter mes moindres paroles.

La conversation continua ainsi:

Lui.—Que pensez-vous de Racine après ce qu'en a dit Fréchette?

Moi.—Si Racine n'avait pas vécu, il y a deux cents ans, ce serait un homme fini.

Lui.—Quelle est votre opinion sur les chiquenaudes dont M. Fréchette vous menace?

—Moi.—Permettez-moi de ne pas répondre catégoriquement à cette qestion. **Carolus** en dit quelques mots. Je peux vous dire que, selon, moi, une nouvelle chiquenaude réduira en poussière tout notre établissement: collaborateurs, directeurs, typographes, matériel, presses, circonstances et dépendances. Depuis qu'il nous a administré une première et formidable chiquenaude, l'Union n'a cessé de culbuter et de rouler de gouffres en gouffres et il en sera ainsi tant qu'elle n'atteindra cet effrayant précipice appelé **Légende**

d'un peuple où elle, trouvera je l'espère, la nuit et l'éternel sommeil.

Lui.—Et vous, M. Fantasio, quelle sont vos visées littéraires? Vous savez que tous les habitants du Dominion vous lisent avec un intérêt extraordinaire.

Ici, je m'inclinai en rougissant modestement et j'avouai que j'avais l'intention de réunir en volumes les articles que je publiais dans l'**Union.**

La conversation continua.

Lui.—M. Claretie va mettre une préface à vos oeuvres, j'imagine, puisqu'il a en fait une pour M. Fréchette.

Moi.—C'est probable. M. Claretie est l'homme bienveillant par excellence. Comme il écrit des préface en tête d'une foule de volumes qui vont dormir sur les quais il ne peut me refuser. M. Claretie doit sa position dans les lettres plutôt à sa bienveillance, à son entregent et ses intrigues qu'à sa plume qui cependant est alerte, spirituelle et prime-sautière. C'est ainsi qu'il s'est fait élire Académicien en faisant jouer pendant longtemps que les drames et les comédies des académiciens à la Comédie Française dont il est directeur et prodiguant tellement l'encens à ces mêmes académiciens dans différents journaux que ces immortels en éternuaient, A Paris, le succès littéraire donne la gloire, l'argent et la réputation.Il n'est pas étonnant que l'intrigue joue là un grand rôle.

—Lui. Pensez-vous qu'une couronne académique ombragerait élégamment votre front ?

Moi.—L'Académie couronne généralement les gens inconnus et qui ont l'intention de le demeurer. C'est ainsi que pendant que Musset, Hugo, Lamartine étaient dans tout l'éclat de leur gloire, l'Académie couronnaient Madame Louise Collet et Alexandre Soumet et autres poétereaux.

L'Académie récompense les bons élèves; les maîtres n'ont que faire de ses couronnes.

Pourquoi n'esseyerais-je d'obtenir une réputation qui, comme vous voyez, ne coûte pas cher.

Lui.—Avez-vous quelque chose de particulier à dire sur la théorie du poète, développé dans son dernier **entre-nous.** Il prétend qu'il faut savoir faire les vers pour les apprécier.

Moi.—C'est parfaitement exact. Ce principe est appliquable aussi à d'autres objets. Ainsi, vous ne pouvez manger du fromage sans savoir la manière de le fabriquer. Tous ceux qui mangent du fromage sans avoir été à la tête d'une fromagerie, sont dans une profonde erreur. A l'avenir, chacun fabriquera les poésies nécessaires à l'usage de sa famille, ce sera moins dispendieux.

Lui.—Savez-vous ce qu'on pense à Paris de M. Fréchette? M. Sarcey s'est-il prononcé sur la valeur de Légende d'un peuple? Vous, que pensez-vous de cet ouvrage?

Moi.—Permettez-moi de ne pas répondre à toutes ces questions. Je me propose d'ailleurs de donner prochainement des détails intéressants sur tout cela .

Lui.—On me dit que la **Légende** contient des vers de quatorze pieds même de quinze pieds. C'est cela que le poète appelle de **jolies trouvailles.**

J'allais répondre mais brusquement la chambre s'obscurcit et l'ombre d'un doigt gigantesque apparut sur le mur.

Je n'eus que le temps de m'élancer en dehors. Une terrible détonation se fit entendre. Lorsque je me suis rendu sur le lieu du sinistre, il ne restait qu'un peu de poussière du malheureux reporter.

Une chiquenaude venait de fondre sur nous. Le reporter m'avait sauvé la vie.

Fantasio.

31 Août, 1888.

Silhouettes Parlementaires

Maintenant que l'attitude prise par Ottawa, désavouant le bill des Magistrats, semble vouloir aigrir une animosité ancienne et précipiter une crise entre les pouvoirs locaux et le pouvoir central, il est bon de connaître les hommes destinés à nous protéger, mais qui, aveuglés par les luttes présentes, travaillent contre nos intérêts les plus chers.

Les plus en vue sont MM. Chapleau, Langevin et Caron.

N'étant au fond que les représentants d'une minorité dans notre Province, ils ne peuvent avoir d'influence que par leur valeur personnelle.

Quelle est donc cette valeur?

Si on ne consultait que le passé et ce que disent ses contemporains, M. Chapleau serait le plus redoutable.

Mais les faits démentent ces prévisions, M. Chapleau est physiquement et intellectuellement usé, brisé par les plaisirs et les outrances d'une vie excessive et violente.

Que de force dispersée! Que d'énergie jetée aux quatre vents!

Ce passé inavouable le rançonne aujourd'hui avec une implacable dureté.

Quand pour les premières fois, je l'ai entendu parler, il portait déjà les marques d'une décadence précoce.

Yeux éteints, joues palies, lèvres plissées aux coins tombants.

Je me rappelle en particulier une circonstance mémorable ou on avait porté contre le gouvernement dont il était le chef une accusation grave.

Selon son habitude, il avait détourné le péril par un de ses longs discours où il parlait de tout, de son enfance, de ce qu'il avait fait, de la gloire du parti conservateur, tantôt avec colère, tantôt avec attendrissement; longues phrases confuses qu'éclairaient encore les lueurs d'une imagination qui jetait ses derniers feux et qu'annonçaient les brusques écarts d'une énergie qui s'en allait.

Tout ce fatras avait été percé à jour par une réplique de M. Mercier d'une ironie froide et méprisante où l'on sentait l'énergie et la volonté dominatrice de l'homme qui arrivait et voyait que tout allait plier devant lui.

Quand il a laissé le gouvernement de Québec pour devenir ministre à Ottawa, c'était déjà un homme vidé. Il n'a apporté sur ce théâtre plus vaste qu'une réputation qu'il ne pouvait plus soutenir et le soutenir d'un passé brillant. Ses amis ne veulent pas que ce soit autre chose que le sommeil, il espèrent encore qu'il va dominer et mettre de côté ses collègues d'une incapacité si notoire.

Espérance vaine ! C'est bien la mort qui, avant d'atteindre les sources de la vie, a brisé l'intelligence et la volonté.

Lui qui a eu la Province entre les mains, se voit obligé de chercher à créer par des intrigues de cabinet un peu de bruit et l'éclat autour de son nom.

Lui dont les discours faisaient naître les commentaires de toute la presse, se voit réduit à provoquer par quelques mots qui sentent l'apprêt, confiés à un reporter, un entrefilet insignifiant dans un journal en quête de nouvelles. Mais il y a plus. Il jalouse la gloire et l'influence de ce pauvre Adolphe Caron dont le nom seul fait sourire même ses amis.

Si M. Chapleau est de tous nos ministres à Ottawa celui qui a le plus de talent, on ne doit pas s'en inquiéter. Mais il faut compter avec ceux qui les guident et dont ils sont les aveugles et inconscients instruments.

Fantasio.

14 Sept. 1888.

Discours d'Adolphe Caron

Un de nos collaborateurs est allé au pique-nique de Nicolet où il a sténographié une partie de l'important discours de notre brave ministre de la guerre. Nous reproduisons les notes sténographiques de notre collaborateur. On remarquera que le talent oratoire de M. Caron ressemble beaucoup à celui de M. Floquet dont le **Figaro** vient de publier une des brillantes harangues.

"Messieurs,

Je vais maintenant toucher à un des points importants de la politique de l'avenir. Je veux parler de la fédération impériale. Je fais hautement et franchement la déclaration suivante: Je suis avec les Anglais qui veulent nous imposer cette fédération et je suis avec les Canadiens qui combattent cette importante mesure. Je suis prêt à aider de mon talent et de mon éloquence les deux partis sur cette question, avec une égale impartialité. S'il faut recourir aux armes, je mettrai flamberge au vent et courrai tous les dangers, pourvu qu'on ne tire pas sur moi et qu'il ne m'arrive rien de fâcheux. (Applaudissements.)

Je déclare, d'ailleurs, hardiment à mes amis comme à mes adversaires que je ne connais rien du tout sur cette question ainsi que sur toutes les autres questions politiques, n'ayant jamais étudié de ma vie. Mon passé répond de mon avenir. (Ecoutez, écoutez.)

Si on veut savoir la position que j'entends prendre sur la question du désaveu par le gouvernement fédéral du bill créant des magistrats de district, je suis prêt à vous la faire connaître. (Parlez.... parlez....)

Je suis en faveur du désaveu, mais je partage l'opinion de ceux qui veulent que le bill reste en force. (vifs applaudissements). D'ailleurs je ne comprends rien en fait de

droit constitutionnel et ne comprendrai jamais rien. (applaudissements.) Je fais cette déclaration à la face de mon pays, et ne crains pas d'être démenti. (Ecoutez... Ecoutez.)

Mais il y a une autre question qui s'impose, une question qui agite le pays, une question que le gouvernement travaille depuis des années à résoudre, je veux parler de la question des pêcheries. Je ne sais ce dont il s'agit mais je partage l'opinion des Américains, avec cette restriction que je les combattrai afin qu'ils fassent les concessions auxquelles nous avons droit. S'il faut envahir les Stats-Unis avec mes armées, je les envahirai pourvu que les Américains n'y voient pas d'objection. (Applaudissements.)

Je suivrai la tactique qui m'a valu les brillants succès du Nord-Ouest. Je m'emparerai des places fortes qui se rendront à discrétion et je capturerai ceux qui comme Riel, se constitueront prisonniers. Mais les hommes comme Dumont qui voudront rester en liberté, resteront libres, vu que je ne pourrai les prendre (Vifs applaudissements). Si la question des pêcheries n'est pas réglée, elle tournera en queue de poisson, c'est là mon opinion."

Le ministre de la guerre est ensuite entré dans des détails de peu d'importance. Ce que nous avons cité donne la note juste sur la valeur du ministre.

Fantasio.

14 Sept. 1888.

CHRONIQUE

Il fait froid ; des bandes d'oiseaux s'envolent dans le ciel gris ; les arbres grêles et noirs gémissent, en se courbant sous le vent qui les souflette ; les feuilles écarlates couvrent la terre d'un manteau rouge.

La ville est triste, les rues noires et boueuses ne sont sillonnées que par des parapluies qui vont en tous sens, dérobant aux regards leurs propriétaires.

C'est cependant à cette époque de l'année que l'on noue les doux liens que vous savez. Tout le monde se marie, probablement pour tuer le temps. Que de mariages, bon Dieu !

Je suis heureux cependant d'annoncer au public et surtout aux célibtaires convaincus qu'il n'y aura pas de défection cette année dans les rangs de l'Union Libérale.

Probablement cet été quelques-uns de nos collaborateurs ont couru des dangers. Mais il n'y a eu rien de sérieux, nous sommes fiers de le dire.

On doit se défier, en général, des promenades à deux sur les grêves silencieuses lorsque le jour mourant, colorant l'eau et le ciel, met en nos coeurs de secrètes tendresses et que le bruit des vagues, se brisant en fine poussière sur le sable, fait naître dans les âmes des promeneurs des rêveries dangereuses.

N'allez pas non plus écouter trop souvent la chanson qui s'envole avec un bruissement d'ailes de lèvres émues, alors que le crépuscule, assombrissant le salon, rend plus vague le profil délicat de la chanteuse et que la fenêtre ouverte laisse venir jusqu'à vous le parfum pénétrant des champs.

Combien de jeunes gens ont ainsi perdu leur coeur, n'attrapant pour récompense que le goût de cet affreux instrument, le piano, cet ennemi des familles.

Mais surtout mes amis, mes chers amis ! n'allez pas ! oh ! n'allez jamais lire en compagnie d'une jolie mondaine un livre aimé, à l'ombre d'un chêne verdoyant, alors que vous ne

voyez devant vous que les champs immobiles sous la chaleur accablante du midi, et, près de vous, l'ombre de cils abaissés sur une joue en fleurs. Songez que les têtes se rapprochent sous le fallacieux prétexte de mieux lire! Songez que les mains s'effleurent en tournant les pages du livre.

Un moment d'attendrissement peut vous être fatal et vous engager à contracter des liens que la mort seule dénoue, et encore ce n'est pas sûr.

La nouvelle du mariage se répand. Vos amis commencent à vous critiquer, on fouille votre passé, on fait des prévisions sinistres sur votre bonheur futur, celle qui va être votre compagne n'est pas plus épargnée.

Vous avez des entrevues avec des notaires, gens pointus et méticuleux, qui vous disent sur la loi des choses ahurissantes et incompréhensibles, et parlent de mettre dans le contrat des clauses lugubres où il sera question de mort, de saisie, de faillite comme si vous deviez partir pour l'éternité dans un an ou deux, laissant votre famille dans la gêne: ce qui ne manque pas de vous réjouir énormément.

Vous faites, durant la journée, des courses par toute la ville pour faire mille achats, mais le soir vous vous apercevez que vous avez oublié les objets essentiels et qu'il faudra recommencer le lendemain.

Vous consultez souvent vos vieilles tantes et votre future belle-mère sur certaines questions et elles ne manquent pas de vous donner des conseils contradictoires.

Des agents d'assurance, bavards et têtus, vous rendent visite et ont avec vous des conversations très gaies sur la mort subite et les catastrophes de chemins de fer; vous apprenez avec intérêt qu'un grand nombre de nouveaux mariés périssent dans leur voyage de noce.

Vous n'avez pour vous consoler que la faveur de presser de temps à autre, le bout des doigts de votre fiancée que vous idolatrez littéralement.

Plus le grand jour approche, plus les choses se compliquent, plus les embarras se multiplient.

Enfin le grand jour est arrivé.

Fatigué, moulu, étourdi, aveuglé, vous vous levez, ce jour-là, à quatre ou cinq heures du matin. Vous avez bien entendu? Quatre ou cinq heures du matin.

Vous revêtez un sombre habit noir; pour la première fois, vous couvrez votre tête d'un chapeau de forme, objet de tant de sarcasmes, coiffure solennelle qui vous donne un faux air de marguillier .

Vous vous rendez à l'église.

L'église est déserte et glaciale; les pâles lueurs du matin luttent faiblement contre les ombres de la nuit mourante; vous songez à la gravité de l'acte que vous allez accomplir, dont les conséquences peuvent être si diverses, et votre âme est triste; le prêtre vous donne d'une voix uniforme des conseils sur votre conduite future; il prévoit des brouilles, des mécontentements, des querelles; il faudra faire des concessions afin de trouver le bonheur et le calme de la vie de famille.

Quelques heures après, l'engin du train jette un cri strident et vous emporte vous et votre compagne.

C'est le voyage de noce.

Comme c'est la première fois que vous faites un voyage de noce, surtout si vous avez toujours été célibitaire, vous avez l'air empêtré. Vous essayez en vain de dissimuler au regard votre qualité de nouveau marié.

L'observateur le plus superficiel vous devine. Tandis que l'homme marié depuis deux ou trois ans qui voyage avec sa femme dans le même wagon que vous, ne s'occupe que de lui, tire d'un porte-monteau un chapeau mou plus commode pour dormir, allume son cigare et passe dans le wagon des fumeurs, vous restez avec votre femme et vous vous trahissez par vos regards et vos attentions.

Votre femme vous trahit aussi. Elle rougit quand le conducteur l'appelle: madame, toute surprise de ce nouveau titre auquel elle n'est pas habituée.

Tout le monde vous regarde, sourit malignement et chuchotte.

C'est peu de chose pour les femmes, l'embarras leur prête un charme de plus, encore un peu s'elle s'en servirait dans un but de coquetterie.

Mais vous, malheureux mari!

Vous avez un air gauche, ahuri, qui égaie tous les malins et les mauvais plaisants.

Tout est fini, adieu liberté! Adieu illusions.

Les lois civiles et religieuses, l'Eglise et l'Etat ont consacré votre esclavage.

Vous êtes marié, irrévocablement, définitivement, fatalement, par acte authentique dûment dressé par un notaire impitoyable, document enrégistré et scellé qui dira aux siècles futures votre condition sociale.

Fantasio.

28 Sept. 1888.

UN PROTET FEMININ

Nous nous permettons de publier, à l'insu de **Fantasio,** la correspondance suivante qui donne à notre collaborateur un coup de trique pas mal mérité. Nous espérons que l'esprit de notre correspondante lui fera trouver grâce auprès de notre ami.

Québec, 2 Octobre 1888.

MM. les directeurs de l'**Union Libérale.**

Messieurs,

Croiriez-vous à autant de témérité? Je viens vous demander la permission de dire quelques mots à l'un des collaborateurs de votre journal! Vous savez sans doute que l'**Union Libérale** a la réputation de donner fort à faire à ceux qui osent entrer en lice avec elle.

Jugez alors de mes craintes.

Mais le sujet dont il s'agit est trop délicat pour demeurer sans réponse.

Je veux parler de la dernière chronique de monsieur **Fantasio.**

Votre collaborateur, très spirituel du reste, s'est mis dans la tête de railler ceux qui abandonnent les rangs si serrés de la grande armée de célibataires que renferme notre bonne ville.

Je vous demande un peu de quoi peut-il bien se plaindre ce cher monsieur **Fantasio?** Quelqu'un menacerait-il par hasard de lui enlever cette douce liberté dont il paraît si jaloux et qu'il semble vouloir posséder éternellement.

Soyez tranquille, monsieur Fantasio. Les nombreuses abonnées de l'**Union Libérale** désirent vous lire encore longtemps, et pour réaliser ce désir, elles se ligueront pour vous empêcher de déserter la phalange heureuse des célibataires, comme l'ont fait ceux dont vous parlez. D'ailleurs, il y va de votre honneur; si le contraire arrivait pour vous, si vous

commettiez vous-même une désertion, il vous faudra rétracter les paroles pour le moins imprudentes que vous vous êtes permises, et vous savez qu'il serait inconvenant d'obliger l'**Union Libérale,** ce journal à principes, à retracter quelque chose.

Si toutefois, monsieur **Fantasio,** il vous arrivait de succomber, permettez-moi de vous dire qu'il ne faudrait pas alors vous décourager tout à fait .

Vous aurez perdu votre liberté de célibataire, c'est vrai.

Vous vous trouverez lié pour la vie, c'est encore vrai.

Mais, d'un autre côté, cette petite, **Celle-là,** qui aura conquis votre coeur et mis fin à votre liberté, saura bien vous donner quelques dédommagements.

Ce sera elle qui partagera vos joies, qui vous attendra, heureuse et souriante, au foyer, encouragera vos efforts, applaudira à vos succès, espérant toujours pour vous de nouvelles gloires et rêvant de vous voir grand, grand comme le monde. Elle partagera vos inquiétudes de journaliste et d'homme politique, essuyant avec tendresse les larmes qui obscurciront vos luttes à l'idée de la grande liberté des provinces menacées.

Enfin après avoir perdu votre liberté vous pourrez aussi vous consoler en rêvant une plus grande liberté pour votre pays et pour vos descendants.

Voilà, messieurs les Directeurs, ce que je voulais dire à Monsieur **Fantasio**: pardonnez-moi mon indiscrétion.

Tante Ursule.

5 Octobre 1888.

—

CHRONIQUE

Je ne peux laisser sans réponse la lettre de ma Tante Ursule. J'ai fait de vains efforts pour savoir qui se cachait sous ce masque spirituel et malicieux.

Un jour Baumarchais trouva dans une rue de Londres le manteau d'une inconnue. Il écrivit à ce propos une lettre éteincellante de verve, d'imagination et d'humour.

Aux formes du manteau, aux parfums délicats qui s'en dégageaient, aux quelques cheveux blonds laissés dans ses plis, l'écrivain avait deviné ou cru deviner sa propriétaire et se servait de ce prétexte pour faire le plus frais et le plus charmant portrait de femme qu'il soit possible de voir.

Mais je n'ai pas le talent de Baumarchais. Tout ce que je sais, c'est que le masque de mon inconnue cache un jeune visage.

J'aurais aimé que ce fut une vraie tante, une tante douairière, une tente à héritage, une tante qui, lorsqu'elle serait venue me voir, aurait rempli mon quartier du bruit de son équipage, de ses chevaux piaffants et de son gros cocher, une tante enfin qui m'aurait couché bien et dûment dans un testament authentique.

Douce, trop douce illusion! Vain, trop vain rêve.

Ma correspondante a peut-être raison de son côté. Tout ce que j'ai voulu dire c'est que notre imagination colore l'avenir et que la réalité diffère du rêve.

J'avais raison d'ailleurs d'avertir mes amis de l'Union du danger qui les menaçait. Le danger est plus grand que je pensais. La lettre de Tante Ursule ne prouve-t-elle pas que l'ennnemi est déjà dans la place, qu'il écrit dans le journal, à la barbe d'un des directeurs, et à son insu, et cela grâce à quelques coupables faiblesses.

Mais, mes amis, mes chers amis, ouvrez donc les yeux, regardez à vos pieds, voyez ce qui vous attend.

Qui amat periculum, peribit : celui qui s'expose au péril périra.

* * *

Nous sommes encore menacés d'un grand concert.

Je ne sais pas ce que nous avons fait aux grands musiciens, mais nous n'avons pas le temps de les regarder de travers qu'ils accourent de tous côtés et assourdissent nos oreilles des chefs-d'oeuvres des maîtres, grands hommes aussi incompréhensibles que célèbres.

Les concerts peuvent avoir du bon, mais on en abuse. Moi d'abord j'ai en horreur le violon, le piano, l'orgue, la flute, les instruments de cuivre, les tambours grands et petits, la harpe, etc., mais je goute assez les autres instruments.

Je crois que ce sont les anglais qui nous ont donné le goût des concerts. Les anglais vont aux concerts parce que ça coûte cher, parce que c'est convenable, et pour d'autres raisons de ce genre ; ils y vont et s'y amusent religieusement, solennellement, sans bouger pendant trois heures durant. Nous, nous y allons parce que les anglais nous ont appris à y aller.

Est-il besoin de vous décrire un concert, un grand concert classique.

Il y a d'abord un violoniste toujours célèbre et ordinairement chevelu.

Il s'avance sur la scène : tonnerre d'applaudissements.

Il salue : tonnerre d'applaudissements.

Il pince son violon qui jette de petits cris de souris qu'un chat vient de happer : religieux silence dans toute la salle.

Il commence enfin. On entend presque rien, puis comme un sifflement doux prolongé et tout-à-coup le violon jette des cris ds pan, pleure, rie fait le diable. Le violoniste aussi est transformé ; il se tenait d'abord assez bien mais maintenant le voilà qu'il secoue sa chevelure, se balance comme un peuplier et prend des poses fantastiques et ahurissantes. La première fois que j'ai vu un de ces hommes célèbres, j'ai cru qu'il se trouvait mal et j'ai et j'ai regardé mes voisins pour voir ce qu'ils en pensaient : ils étaient en extase.

Ci ce n'est pas un violoniste c'est un pianiste: c'est encore plus désastreux.

Le pianiste célèbre, quand il joue, ressemble à un homme qui donnerait de grands coups sur des billes de marbre placées sur une table et ensuite ferait tout son possible pour les empêcher de tomber et cela avec mille contorsions invraisemblables.

Il y a généralement dans les concerts une cantatrice italienne, illustre et très laide, qui chante de manière à ce qu'on ne comprenne rien et qu'on rappelle quatre ou cinq fois. C'est heureux quand n'apparaît pas un jeune cornettiste très fatiguant à regarder car il devient violet et les yeux menacent de lui sortir de la tête.

J'allais oublier le flutiste, tous les noms de musiciens se terminent en iste; c'est très harmonieux.

Le flutiste est entouré de gros violons qui ressemblent à ces vieux messieurs ashmatiques et enrhumés qui, lorsque la flute se taît, se mettent à tousser hum! hum ! hum!

Si au moins on pouvait se reposer en paix en écoutant un monologue ou une pièce de poésie.

Mais non; de la musique et du chant, du chant et la musique, toujours, pendant trois heures dans une salle où l'on étouffe.

J'aime encore mieux le théâtre américain avec ses bouffonneries extravagantes, son burlesque sans prétentions, ou encore ses mélodrames d'une simplicité primitive où l'on voit deux amoureux poursuivis pendant cinq actes par un scélérat qui leur en veut on ne sait pourquoi, accumulateur de meurtres et d'incendies dont notre quatrième page ne donne qu'une faible idée, le tout se terminant par un mariage au moment où l'on s'y attend le moins.

* * *

Une des attractions de la quinzaine ça été la cour criminelle.

Notre nouvelle cour est gaie et spacieuse. L'ancien édifice avait plus de couleur locale. C'était sinistre et noir; les murs suintaient le crime, on n'apercevait les juges, les

avocats et les criminels qu'à travers une buée épaisse qui donnait au spectacle une coleur tragique.

Un procès pittoresque s'est déroulé devant les assises, au dernier terme.

Je veux parler de Griffin, accusé d'assaut.

Griffin faisait partie du cirque de Howe; il aurait, paraît-il, sauvagement battu un de ses compagnons, un nègre aussi noir qu'inoffensif.

Il était curieux de voir défiler les témoins, tous saltimbanques, effrontés et bavards.

Nous avons vu la belle Chinquilla, princesse indienne. Très jolie avec ses joues brunes, ses yeux d'un noir d'enfer. coiffée d'un chapeau rouge qui flambait comme une incendie. On a voulu lui faire prêter serment ce qui l'a fait rire et lui a donné l'occasion de faire briller l'éclair de dents d'ivoire qui semblaient fasciner le substitut, mon ami M. Amyot. Cette jeune personne a le talent de manger du feu comme si c'était un met délicat.

Le docteur Hickey a beaucoup fait rire la cour. Des lunettes sur nez rouge, des poses et des gestes burlesques, une loquacité et un aplomb qui en imposent.

Le docteur était chargé de faire les boniments lors des représentations. Il était difficile d'embarrasser le docteur. L'avocat avait beau relever les manches de sa toge et regarder le public, semblant dire: "Vous allez voir: j'enfoncerai bien le témoin.

Vaine bravade: le témoin mettait dedans, avocat, juge et jury.

Je suis obligé d'interrompre brusquement ma causerie; on m'avertit qu'il n'y a plus de place. C'est toujours au moment où je vas être intéressant qu'on me fait taire.

Fantasio.

2 Novembre 1888.

BAS LE MASQUE

Inutile de le cacher. Nous avons vendu notre conscience. A quoi bon nier un fait public et bien connu?

L'Evénement et la **Presse** ont dit la vérité, sauf quelques erreurs de détails. Ainsi ce ne sont pas des contrats d'impressions qu'on nous a donnés, car les arrangements faits avec notre imprimeur ne nous permettent pas d'avoir une part dans les profits. Mais on s'est montré plus habile; on a acheté les trois directeurs, MM. Ollivier, Taschereau et Paré.

Notre journal va être libéral à l'avenir. On sait que L'**Union Libérale** a été fondée dans l'intérêt des conservateurs comme son nom l'indique.

C'est la semaine dernière que l'événement est arrivé. On nous avait donné rendez-vous à minuit moins trois minutes dans une maison d'aspect sordide, à St-Roch, près de la rue St-Ours.

A minuit moins vingt minutes je laissai secrètement ma demeure et me rendis à l'endroit convenu. Par précaution, j'avais glissé dans mes poches une paire de pistolets, une livre de poudre et une demi livre de plomb à canard.

Il pleuvait, un vent violent faisait crier les enseignes; la foudre clignotait sinistrement dans la nuit noire.

Un valet très poli, mais masqué, m'a ouvert la porte et m'a introduit dans une pièce faiblement éclairée par une lampe fumeuse. Un homme masqué et enveloppé d'un grand manteau était assis près d'une table et parlait aux deux autres directeurs.

Je n'oublierai jamais cette nuit lugubre ou nous avons compté les pièces d'or, prix de notre déshonneur.

Nous avons obtenu chacun $32,600. On peut bien dire que l'histoire se répète, car c'est exactement la somme reçue jadis par sir Hector.

Je me propose d'acheter l'**Evénement** et le **Canadien** et d'augmenter le personnel, afin de pouvoir renseigner plus

exactement les lecteurs sur le nombre de chevaux qui prennent le mors aux dents chaque jour.

Puis je vais attendre que les métis se révoltent au Nord-Ouest. Si on pend un certain nombre de Canadiens qui auront courageusement combattu pour leur liberté, je serai assez habile pour faire de jolis bénéfices.

Je demanderai alors à M. Blumhart, de la **Presse**, dont le talent d'écrivain est connu des Québecquois, de se charger de la partie littéraire dans **L'Evénement** avec le docteur Boulet. Le jeune rédacteur du **Quotidien** qui n'a pas encore compris, traitera les questions constitutionnelles.

J'ai acheté lundi une jolie propriété à la campagne. M. Tarte est maintenant mon voisin, sa propriété est près de la mienne.

Je vais connaître intimement le rédacteur du **Canadien**. En nous promenant tous deux par les beaux soirs d'été, nous discuterons sur l'opportunité de confier aux corporations municipales le soin de réfondre nos lois civiles et on s'entendra probablement sur l'élévation que doit avoir le fameux frein qui doit planer **au-dessus** des législatures.

Mon ami **Paul-Emile** achète la **Presse** et prend des arrangements avec M. Fréchette pour adapter à ce journal le moteur Keely. La **Presse** pourra alors tourner avec une vitesse qui défiera tous les gouvernements.

Marcellus va acheter le chemin de fer du Nord et le revendre aux héritiers de M. Sénécal.

C'est ainsi que sans honneur, sans dignité, nous moquant des sentiments les plus respectables, nous jouirons d'une vie paisible.

Fantasio.

12 Oct. 1888.

UN CAUCUS A OTTAWA

Une grand pièce avec table au milieu...Les ministres assis autour de la table.—Taillon et Tom Chase Casgrain entrent par la porte du fond; ils viennent conférer avec leurs amis d'Ottawa à propos du scandale Caron-Costigan, Sir Hector est à la droite de Sir John et Chapleau **à sa gauche.**

Sir John.—Vous avez la parole, Taillon, expliquez ce qui nous procure le plaisir de votre visite.

Taillon.—Je viens me plaindre de la conduite d'un des membres du cabinet. On comprend que si les ministres conservateurs à Ottawa, dans un but de spéculation que je suis obligé de flétrir, viennent maintenant dépouiller les Canadiens-français de la Province de Québec de leurs biens, notre position ne sera plus tenable.

Sir John: (il agite une sonnette, un messager paraît).—Apportez-moi un gin-cock-tail avec beaucoup de sucre. Mettez-en aussi dans vos discours, Taillon. (Rires)

Taillon.—Que dois-je mettre dans mes discours?

Sir John.—Du sucre. (Nouveaux rires).

Caron.—Je me suis emparé.

Adolphe Caron.—Non, mais est-il spirituel, Sir John !

Taillon.—J'aimerais que le ministre de la guerre me donnât à moi des explications, la chose est grave.

(Un silence: on entend la voix d'Adolphe Caron: il parle à Tom Chase:)

"Moi, j'aime mieux les femmes brunes, elles ont plus de montant. Les blondes sont poétiques, je l'admets, mais la poésie, ça m'embête.

Sir John.—Caron, on vous demande des explications sur le scandale Caron-Costigan.

Caron.—Je me suis emparé de ces terres dans le but d'y élever des fortifications pour la défense de nos côtes.

Sir John.—Je crois que vous vous occupez plus de la Côte d'Adam que de nos côtes. (**rires**)

Adolphe Caron.—Non, mais est-il spirituel, sir John !

Sir John.—Le nommé Leclaire qu'on a dépouillé, n'est après tout qu'un papiste. (**Il sonne..Un messager paraît**). Apportez-moi un gin-cock-tail.

Sir Hector.—Je dois ici élever la voix. Je me permettrai de dire que je suis obligé de différer l'opinion avec l'honorable premier. Cependant, je me soumettrai à la majorité.

Chapleau.—(**Entre ses dents**). Il rue dans les brancards

Sir Hector.—Je sais quel est celui qui vient de parler. Je le méprise trop pour faire attention à lui.

Chapleau.—Si c'est à moi que mon honorable ami fait allusion, je saurai lui répondre.

Sir John.—(**Bas, à Chapleau**) Tu sais que je considère Langevin comme un incapable. C'est inutile de me donner des misères pour rien. (**Bas à Langevin**) Chapleau est un homme fini, inutile de s'en occuper. (Il **sonne...Un messager paraît**)..**Apportez-moi un gin-cock-tail,** plus de gin moins de sucre.

Taillon.—Comment peut-on défendre nos côtes en élevant des fortifications à l'intérieur des terres. Dans tous les cas ma position n'en est pas moins fausse.

Sir John.—Je croyais que vous faussiez seulement lorsque vous chantiez, Taillon. (**rires**).

Adolphe Caron.—Non, mais est-i lspirituel, Sir John! (On entend la voix de Casgrain) "J'ai oublié mon tabac; as-tu du tabac Adolphe ?"

Adolphe Caron.—Non... Je voudrais bien savoir ce que Taillon connaît en fait de stratégie. Grâce à mon système de fortification intérieure, l'ennemi débarque sans défiance et tout-à-coup crac.... le tour est joué.

Taillon.—Oui, ...crac-crac.... Il viendra un crac qui vous enverra tous dans l'opposition.

Adolphe Caron.—Chut!.... Sir John est endormi il est temps de s'en aller. (Tous se lèvent et se dirigent vers la porte).

(Tous se lèvent et se dirigent vers la porte).

Adolphe Caron.—Tu fait un bruit avec tes bottes, Casgrain !

Casgrain.—Je ne peux toujours pas avoir du tabac. Quand viens-tu chez Gaspard, Adolphe ?

Adolphe Caron.—Je serai à Québec la semaine prochaine. Organise une excursion.

Tous deux sortent en fredonnant:

V'la le bon vent, v'la le joli vent....

Fantasio.

9 Nov. 1888.

CHRONIQUE

L'hiver, le joyeux hiver nous arrive, faisant sonner ses grelots. Mai j'ai l'hiver en horreur. Le froid est pour moi une souffrance, et puis, que la nature est triste durant cette saison! Y a-t-il quelque chose de plus désolé que cette plaine morte, immense et blanche où s'élèvent quelques squelettes d'arbres dépouillés.

Les femmes aiment généralement l'hiver. Pour une raison probablement frivole. Je ne suis pas éloigné de croire que c'est parce que le froid met des roses sur les joues. Songez donc, lectrices, que si votre teint a plus d'éclat d'un autre côté, les habits d'hiver sont disgracieux.

Il n'y a rien de plus joli que les vêtements d'été qui accusent les formes et font chatoyer des couleurs légères, gaies et claires.

Les hommes n'ont plus rien d'humain. Couverts de fourrures, les pieds dans des chaussures extravagantes, les mains dans des mitaines velues, l'homme a l'air d'un animal que les savants ont oublié de classer. Voyez cette forme confuse, hérissée de poils d'ours qui se tient immobile au coin de la rue. Vous vous apercevez que c'est un cocher, seulement lorsque les mots: "Carriole, monsieur" s'échappent des profondeurs de la fourrure.

Croyez-vous que le goût du beau peut se développer en nous quand nous avons de pareils spectacles sous les yeux. Pensez-vous que les sculpteurs grecs auraient eu l'idée de donner au marbre les formes harmonieuses du corps humain s'ils avaient vécu sous un climat comme le nôtre. Les arts ne naissent que dans le pays où le soleil sourit à une terre en fleur et voilà pourquoi nous serons toujours de lourds cerveaux des gens dogmatiques et assommants.

• • •

Mais il y a des amusements en hiver! l'**Electeur** nous apprend en style épique qu'une armée de musiciens va s'abat-

tre sur notre ville, devant remplir l'air d'une nuée de doubles croches et assourdir nos oreilles des glapissements du cornet, des gémissements du piano, des quintes ashmatiques des basses, des roucoulements de la petite flûte, des sifflements du violon et des grondements du trombone.

Cette idée me transporte d'enthousiasme.

Hourra ! hourra ! pavoisez vos maisons, car le **cornettiste virtuose dont le talent prodigieux a été célébré par tous les écrivains des deux mondes, J. Lévy,** (les expressions en italiques sont empruntées de l'Electeur) nous arrive !

Hourra ! hourra ! bousculez-vous aux portes du magasin de M. Lavigne pour prendre vos billets car voici Madame Stella Costa (une Italienne, je m'y attendais) qui fait rouler les notes musicales avec une telle .**virtuosité**, qu'il semble qu'elle s'est cassé un ressort et qu'une fois partie, elle ne peut plus s'arrêter !

Hourra ! Hourra ! faites place sous les lustres de l'Académie de Musique où cinq cents personnes qui s'ennuient et baîllent à une piastre par tête, faites place aux machinistes qui traînent sur la scène dans un flot de poussière, une boîte difforme et noire, un gigantesque piano à queue où le célèbre Rosenthal **va avoir l'occasion de déployer toutes les ressources de son immense talent.**

Trève de paisanteries ; j'ai déjà élevé la voix à cette place contre la manie des concerts.

Que **l'Electeur** nous montre les dents, passe. Qu'il publie les lettres de M. Fréchette, j'y consens. Mais qu'il encourage ces gens-là à venir ici, c'est mon devoir de lui crier : holà. Qu'il vienne me parler du génie d'un cornettiste, c'est mon devoir de le reprendre vertement.

Quand un homme a du génie il ne passe pas sa vie à souffler dans un instrument bizarrement contourné, au risque de se rompre les veines du cou.

J'espère que les gens respectables, sérieux et honnêtes s'abstiendront d'aller au prochain grand concert.

* * *

Je vois par les journaux qu'en France et surtout aux

Etats-Unis l'idée de changer l'état social de la femme fait des progrès. Les femmes prétendent que la société ne leur accorde pas assez de droits et de privilèges. Cela me fait rêver. Quelles surprises nous réserve l'avenir? Comment pourrait-on rendre plus enviable la position des femmes dans le monde? Franchement, lectrices, n'avez-vous pas toujours mené l'humanité par le bout du nez, si vous me permettez cette expression. Je voudrais voir le ministre impérieux que tout le monde salue chapeau bas. Je voudrais savoir s'il est bien arrogant quand il laisse l'habit officiel pour coiffer sa tête diplomatique d'un bonnet de coton. Les rôles ne sont-ils pas changés et ne cède-t-il pas l'autorité à un pouvoir supérieur? N'est-il pas démontré, admis, reconnu que tout ce qui s'est fait dans le passé s'est fait pour vous et par vous.

N'est-ce pour vous qu'il s'est versé tant de sang, depuis que le monde est monde? Pourquoi l'homme a-t-il travaillé? Pourquoi a-t-il cherché la gloire et l'éclat?—Seulement pour vous, pour vous seules et vous le savez bien.

Pourquoi Antoine a-t-il perdu la bataille d'Actium qui amena la chute de la République Romaine? Parce que Cléopâtre était une des plus séduisantes beautés grecques de son temps.

Pourquoi l'Angleterre est-elle protestante? Parceque Henri VIII aimait Anne de Boleyn.

Pourquoi la France fut-elle pendant si longtemps déchirée par les guerres de la Fronde? Parceque Madame de Longueville mit sa beauté au service de son ambition.

Les yeux noirs de la Montespan et les jolis cheveux blonds de Louise de la Vallière n'étaient-ils pour rien dans cet amour de la gloire qui engagea Louis XIV dans des guerres désastreuses?

Pourquoi suis-je moi-même à écrire cette chronique? Pour vous, lectrices pour vous seules, foi de chroniqueur. C'est ainsi que vous avez toujours été, que vous êtes encore la cause des plus grands événements.

7 Déc. 1888. **Fantasio.**

L'ANNEE 1889

L'année 1888 vient de trébucher sur le seuil de l'Eternité et l'année nouvelle apparaît en se frottant les yeux. Saluons la nouvelle venue et jetons quelques fleurs sur la tombe de la morte.

L'année 1888 a été signalée par de grands événements, entre autres la chute de M. Grevy et l'apparition de l'**Union Libérale**.

Plaisanterie à part, **L'Union Libérale** a atteint partiellement, il est vrai, les fins pour lesquelles elle a été fondée.

Elle devait refléter les idées et les tendances de notre génération et continuer les traditions du parti libéral. Elle a été fidèle à ce programme.

Nous avons voulu aussi mettre une certaine mesure dans l'appréciation des faits et des hommes, donner à nos lecteurs le sentiment des nuances, faire enfin du journalisme sérieux.

Il règne dans la presse une exagération de langage réellement plaisante.

Un prédicateur fait un sermon, c'est un chef d'oeuvre d'éloquence, les médecins ou les avocats vont en Europe, reviennent transformés en abimes de science, on se contente de dire que les notaires sont tous des juris-consultes éminents, nos écrivains sont de profonds penseurs, leurs écrits sont dévorés par les gourmets ; il pleut des hommes de talent ; il faut dire qu'ils sont aussi ennuyeux que la pluie ; les criminels mêmes sont extraordinaires, ce sont des monstres à face humaine, des êtres qui n'ont rien d'humain.

L'étranger, nouvellement arrivé dans notre ville, qui prendrait au sérieux ces hyperboles, croirait qu'il ne peut faire un pas dans la rue sans se trouver nez à nez avec un génie transcendant et craindrait à tout moment de tomber dans quelque puits d'érudition où là, il serait dévoré par quelque monstre antédiluvien.

Dans une certaine mesure nous avons réagi contre ces tendances.

Nous avons voulu tenir le public au courant du mouvement littéraire en Europe et éveiller chez nous le goût des lettres et des arts.

Sans doute sur ce point il reste beaucoup à faire.

Dois-je parler de l'oeuvre des chroniqueurs?

Songez à la guerre que nous avons faite aux poteaux de télégraphe: ces derniers, d'après la statistique, se multipliaient plus rapidement que notre population, et cela malgré notre fécondité proverbiale.

Songez avec quel courage nous avons combattu l'envahissement des pianistes, des flûtistes, des cornettistes et autres joueurs d'instruments infernaux.

Ma modestie légendaire s'oppose à ce que je parle plus longuement des chroniques et des chroniqueurs.

Nous avons joui d'une température délicieuse durant les derniers jours de l'année.

Au lieu d'un soleil blafard et frileux, l'horizon était tout empourpré et des rayons d'un rose vif glissaient sur les toits de neige.

Ce n'était pas encore cependant le gai soleil de France se jouant dans les feuillages des jardins aux pâleurs automnales; nous étions surtout loin de l'animation de Paris lors des dernières fêtes de l'année.

La vue de Paris dans le temps de Noël et du jour de l'An est un vrai plaisir pour les yeux.

On élève pour la circonstance sur les boulevards, des baraques en bois que louent des petits industriels, marchands de jouets et de confiserie pour la plupart. Ces nouvelles constructions ne gènent nullement la circulation sur les trottoirs très larges, déjà en parti occupés par les kiosques des journaux et les petites tables de marbre devant les façades étincelantes des Cafés.

Les devantures des boutiques jettent des flots de lumière sur la foule compacte qui circule et sur une mer mouvante de fiacres avec leurs cochers coiffés de chapeaux de forme grise.

Le bruit sourd, incessant, causé par le piaffement des chevaux sur l'asphalte est dominé par les cris des marchands de journaux et les kableries des camelots.

Les camelots sont de pauvres diables qui portent sur eux leurs marchandises et cherchent à attirer votre attention.

"Ah! Quel malheur, monsieur!" crie le camelot près de vous. Vous vous retournez effrayé.

"D'avoir un gendre." Quel malheur d'avoir un gendre, la nouvelle chanson, deux sous.

—Achetez le portrait de la personne que vous aimez le mieux, crie l'autre. Vous achetez, c'est le portrait du Président de la République.

Tout à coup une querelle s'élève entre deux camelots, la foule se rassemble. Brusquement l'altercation finit, et les deux camelots se mettent à offrir leurs marchandises aux personnes présentes. La querelle était un truc pour attirer l'attention.

Mais je m'attarde; il faut faire les souhaits du nouvel an. Que la nouvelle année donne à nos lectrices la grâce et la beauté et sème à leurs pieds les roses et les lis qu'elles portent déjà sur leurs joues. Que les membres du Parlement passent à l'avenir plus de bonnes mesures et déclament de moins longs discours. Je souhaite à tous les lecteurs de l'**Union** de continuer à lire notre journal toute leur vie, ce qui leur donnera le bonheur en ce monde et les aidera à mériter la félicité éternelle. Amen.

Fantasio.

4 Janv. 1889.

SCENE INTIME

Une chambre à 'Hôtel St-Louis... Deux hommes sont assis près d'une table et causent. L'un a une figure pâle et nerveuse encadrée d'une barbe noire, peu fournie; c'est le rédacteur d'un journal conservateur. L'autre est de petite taille élégamment vêtu, a le geste vif, l'oeil inquiet, la figure ornée d'une moustache de nuance indécise, annonce un sanguin. C'est le directeur d'un journal ministériel. Un waiter entre.

Le journaliste rouge.—Apportez une bouteille de champagne. Le **waiter disparaît.**

Le journaliste bleu.—Tu ne buvais pas du champagne lorsque tu as quitté **Arthabaska.**

Le journaliste rouge.—Ni toi non plus lorsque tu étais tout frais débarqué de St-Lin.

Le journaliste bleu.—La politique a du bon.

Le waiter reparaît avec une bouteille et des verres, et sort.

Le journaliste rouge.—Ecoute; je vais droit au but. Je suis vertement secoué par l'**Union Libérale** pour un article malencontreux. Répondre dans mon journal c'est attiser les flammes. Si tu pouvais venir à mon aide dans le **Canadien** en donnant à ton article une couleur d'indigo pour les apparences. Je reproduirais le tout et le tour serait joué.

Le journaliste bleu.—Ma réputation ne vaut pas le diable. Il faut être vertueux pour faire l'éloge de la vertu des autres. De plus, moi je soutiens tous les gouvernements. Si ça m'était utile, je défendrais le gouvernement du Céleste Empire et ferait les yeux doux au roi des Patagons. Ce sont là mes principes. Après cela, comment dire que c'est uniquement dans l'intérêt des conservateurs que j'attaque l'**Union** et non pour te défendre. On pourrait dire: "**Asinus asinum**.....

Le journaliste rouge.—Une idée.... Publions la chose dans **L'Evénement.** Ça passera sur le dos de Rouillard.

Le journaliste bleu.—Ça y est. Seulement quand il s'agira de la récompense, (**il parle bas à son ami**) ce ne sera pas pour Rouillard.

Tous deux se frottent les mains et rient bruyamment.

Le journaliste rouge.—L'idée vaut un verre de champagne. (**Il emplit les verres.**)

Le journaliste bleu.—Rédigeons l'article maintenant.

Le journaliste rouge.—D'abord, dis que pendant sept ans j'ai soutenu mon journal au prix des plus grands sacrifices de temps et d'argent. ....

Le journaliste bleu.—D'argent! Mais puisque tu étais ruiné, puisque tu vivais avec ton journal, tu ne pouvais y mettre d'argent. Quant à ton temps tu étais payé. Il faut être logique.

Le journaliste rouge.—Je te dis que le public gobera ça. Je faisais toujours ce discours là lorsqu'il s'agissait d'obtenir des souscriptions pour le journal et ça prenait.

Le journaliste bleu.—Il faut avouer que les vieux rouges se seignaient à blanc sans pour cela changer de couleur.

Le journaliste rouge.—Un autre verre de champagne pour ce mot-là, (Ils se versent à boire.)

Le journaliste rouge.—**(S'échauffant)** Dis que pendant quinze ans, à chaque pas, dans chaque comté, au plus épais de la mêlée, tu m'a vu me dresser contre toi, formidable et terrible, déjouant tes plans, brisant tes oeuvres, organisateur, tribun et écrivain à la fois.

Le journaliste bleu.—Oh ! là là!

Le journaliste rouge.—Que dis-tu?

Le journaliste bleu.—Je dis: Oh ! là là.

Le journaliste rouge.—N'ai-je pas autant fait avec la plume qu'avec la parole ?

Le journaliste bleu.—M'est avis que tu te pares des plumes des autres.

Le journaliste rouge.—(s'emballant)Peins moi poursuivi, traqué, par mes créanciers. Parles des shérifs, des huis-

siers, des records barbouillant leurs grimoires au sein de ma famille tandis que moi je corrigeais les épreuves de mon journal dans tes bureaux, sur tes tables de pierre.

Le journaliste bleu.—Comme jadis les philosophes sans le sou burinaient sur la pierre les préceptes de la sagesse. Mais soyons sérieux, mon cher. Je crois que tout cela porte à faux. Les jeunes gens de l'Union reconnaissent tes qualités, ton habileté aussi bien que ton activité. Ils savent avec quelle vigueur tu as rédigé ton journal dans l'opposition, ils admettent que tu aurais vécu plus largement si la chose publique ne t'avait pas tant tenu à coeur, et qu'il est juste que tu aies la plus large part du patronage. Mais ce qu'il ne veulent pas c'est que tu les traites plus durement que des adversaires s'il leur arrive de regarder de travers un conservateur-national. Après tout, l'**Union** est, à part l'**Electeur**, le seul journal libéral dans Québec.

Le journaliste rouge.—Qu'importe. Les éloges ne peuvent me faire tort. Il faudra de plus tomber l'**Union Libérale**, dire que ce sont des gens d'hier qui sèment la division et n'ont jamais rien fait pour le parti.

Le journaliste bleu.—Diable! Nous! parler contre ceux qui veulent diviser pour régner!

Tu te rappelles ma colonne libérale dans l'**Evénement**, et toi, tes éreintements, tes articles incisifs et cinglants contre l'hon. Pantaléon Pelletier. On va dire: c'est le diable qui s'est fait moine. Des gens nés d'hier, dis-tu; mais les conservateurs-nationaux sont encore au maillot. Cependant, puisque ça n'ira pas à Rouillard, c'est convenu, et l'affaire est baclée.

Le journaliste rouge.—Alors je puis compter sur toi, je crois que notre plan est habilement conçu.

Le journaliste bleu.—Il ne vaut pas le diable.

Le journaliste rouge sort après avoir serré la main de son interlocuteur: ce dernier déguste un dernier verre de champagne, un éclair de malice brille dans ses yeux et il murmure entre ses dents:

En vérité je pourrais rouler facilement ces gens-là. Mais il y a ce diable de Mercier. Tant qu'il sera là, il faudra se tenir tranquille. Mais celui qui vient de sortir n'est pas un Talleyrand.

Attaquer des gens qui n'ont rien à perdre tandis que lui. Et il serait si facile en allant à eux, en leur tendant la main de s'en faire des amis, des amis sincères pour la bonne comme pour la mauvaise fortune.

Fantasio.

18 Jan. 1889.

PROPOS POLITIQUES

La Chambre est ajournée. On ne verra plus étinceller dans la nuit ses mille fenêtres; les messagers obséquieux et solennels vont s'avanouir; les greffiers aux crânes luisants vont cesser de noircir du papier; le sergent d'arme va reléguer dans un coin sa rapière inoffensive; les galeries vont paraitre vides et noires lorque tant de jolis yeux et tant de toilettes gaies seront disparus; un grand nombre de députés vont se taire et d'autres vont pouvoir rompre le silence.

L'opposition a jeté quelques flammes sur la fin de la session. Ce n'était pas le commencement d'un grand incendie c'était les dernières étincelles d'un feu qui s'éteint.

Durant les deux dernières semaines M. Taillon a fait tinter les vitres avec plus de violence, M. Flynn s'est montré plus retors, M. Desjardins plus ennuyeux, M. Leblanc plus insolent, M. Nantel plus nul.

Connaissez-vous ce dernierM. Nantel. C'est l'homme le plus agaçant du Dominion. Une grosse figure un peu bouffie dans une barbe pâle, qui fait de discours pâles avec des gestes nerveux. C'est surtout dans son journal **La Presse** qu'il s'est montré durant cette session acrimonieux et malcommode.

Au début il n'était que plaisant, il ricanait. Il ricanait à tous propos, lorsqu'il s'agissait de la construction d'un chemin aussi bien que d'un amendement au code municipal. La question des chemins et barrières l'a fait rire aux larmes. Lorsqu'on a voulu défranchiser les employés publics il se tenait les côtes.

Mais vers la fin M. Nantel est devenu triste.

Un bill concernant les dentistes l'a assombri. Il a écrit que c'était une législation funeste qui allait ruiner nos institutions.

Il n'expliquait pas par exemple comment cela pouvait se faire.

Puis la question des asiles l'a jeté dans une noire mélancolie.

Plus tard, lors du discours sur le budjet, il avait les larmes aux yeux. Depuis il ne s'est pas relevé.

Même un simple projet de loi sur la chasse l'a bouleversé.

Le gouvernement en nous permettant de tuer un innocent canard avant tel mois de l'année, nous conduisait directement à la banqueroute. Mais l'affaire Lockwood l'a surtout profondément affecté. Sa prose pâteuse débordait les colonnes de la **Presse.**

A propos de l'affaire Lockwood j'aimerais à vous dire un mot du dernier scandale, celui des $100,000.

Quant à moi je ne crois plus au scandale. Chaque fois que dans un journal je vois grand scandale, je passe de suite aux actualités. Les scandales sont comme les grands sacrifices que font les marchands. Il m'est impossible de croire que ces derniers sacrifient leur fortune pour me vendre à bon marché. Malgré cela, je dois dire que l'affaire de $100,000 est une affaire louche.

MM. Whelan et Carlebois signent des billets pour $100,000 et les remettent à M. Hamel.

M. Hamel, remarquez bien, avait et a encore des relations habituelles avec les anciens ministres MM. Taillon Blanchet et autres. De plus M. Whelan et Charlebois ne signent pas de suites ces billets, ce n'est qu'après de nombreuses entrevues qu'ils y consentent et ils y consentent sous la condition que ces billets seront remis à M. Beaudet qui était trésorier du comité électoral des conservateurs.

Durant tout le temps que durent les pourparlers, MM. Whelan, Charlebois et Hamel voient les anciens ministres intimement et on veut prétendre que ces ministres n'ont rien su, n'ont consenti à rien et que MM. Whelan et Charlebois ont signé ces billets pour les beaux yeux de M. Hamel.

C'est possible mais ce n'est pas probable.

Il est possible qu'un contracteur très riche viennent me trouver un bon jour et me dire: "Monsieur Fantasio, j'ai confiance en vous et j'ai été frappé des immenses idées que vous avez émises dans votre journal. Voici $200,000 que je vous donne afin que vous puissiez réaliser vos rêves." Il est possible que cela arrive et le contracteur n'aurait pas tort mais c'est si peu problable que je n'y compte pas.

Fantasio.

22 Mars 1889.

CHRONIQUE

Ce n'est pas sans étonnement que je vois l'**Union Libérale** parvenue à son cinquante-unième numéro.

J'ai déjà assisté à la naissance de quelques journaux.

J'étais chargé généralement du prospectus et le prospectus tuait le journal.

Le dernier que je vis naître était intitulé le **Soir.** Il n'est paru qu'un numéro du **Soir**. Des difficultés financières l'étouffèrent dans son berceau quoique, d'après le prospectus, nous annocions sa vie assurée pour un an "grâce **aux généreux sacrifices de quelques amis.**" Quel journal, ça devait être, mes chers amis! Heureusement qu'il est mort à son aurore car il aurait créé une révolution dans le journalisme

Quoique libéral en politique, le **Soir** devait être d'une noble indépendance. Des articles de polémique flamboyaient chaque jour dans la première page. Les chroniqueurs les plus spirituels, les plus étincelants, les plus fantaisistes, étaient attachés à la rédaction. Les collaborateurs suivaient d'un oeil infatiguable le mouvement des sciences et des lettres en Europe et en Amérique. Le paysan, rentré à son foyer pourrait y apprendre l'art de planter les choux. Le fait divers devait revêtir un style nouveau et éclatant. On ne lisait plus les vieux clichés: "**Un attentat inouï vient de plonger la paisible paroisse de St-Ferréol dans la consternation,**" ou encore: "**Un accident qui aurait pu avoir les suites les plus graves, nous montre le danger de l'usage imprudent des armes à feu.**" Les dépêches télégraphiques elles-mêmes devaient subir des modifications importantes Enfin tout serait bouleversé, renversé, changé, retourné complètement, de manière à jeter dans l'ombre tous les autres journaux.

On demandait des agents dans toutes les campagnes; chaque abonné devait avoir droit à une magnifique prime.

Quand on pense que malgré tout ça le **Soir** n'a vu le jour **qu'une fois.**

Oh ! illusions des entreprises humaines.

Le **Soir** était né des rêveries de quelques jeunes avocats qui font partie de l'**Union Libérale** aujourd'hui et qui, comme tout débutant au barreau, ouvrirent alors leurs bureaux dans une de ces masures de la Basse-Ville, maison haute, sale, aux petites fenêtres blanches de poussière, aux corridors humides, aux escaliers tortueux et allant se perdre dans les ténèbres de la voûte.

C'est là qu'au milieu de la fumée des pipes et du bruit de la discussion, en attendant une clientèle qui ne pouvait se décider à monter tant d'escaliers pour les trouver, ils avaient résolu de faire paraître le **Soir**, étant persuadés que les affaires publiques ne pourraient se passer plus longtemps de leur concours.

Voilà cinq ans de cela. Le paysage commence à s'effacer au loin, les détails se confondent et bientôt les grandes lignes ne seront plus distinctes.

* * *

Le carême est terminé et j'en suis bien content Je le dis hautement quoiqu'en puissent penser M. Tardivel, le Cercle Catholique et le Grand Vicaire.

Si Louis Veuillot vivait encore, je parlerais avec la même franchise.

Le jour de Pâques est le jour le plus gai et le plus réjouissant de l'année. Le samedi saint semble avoir une part de cette gaieté. Il faisait un temps d'été samedi.

Ces premiers sourires du printemps sont délicieux. L'air était tiède et le soleil étincelant sous un ciel d'un bleu pâle.

Je suis allé flaner sur le marché. Il y avait partout un brouhaha qui faisait plaisir à voir : Les bouchers en grands tabliers blancs mettaient un entrain extraordinaire à couper avec des éclairs de haches luisantes les lourds quartiers de boeuf et affilaient leurs longs couteaux avec une activité maligne et joyeuse.

Des fleurs partout, à profusion. C'est un effet grotesque de voir toutes ces victuailles saignantes émaillées de roses. Il faut dire que ce sont des roses qu'on rencontre rarement excepté le jour de Pâques.

Il y en avait des noires, des vertes, d'autres étaient plus nuancées d'une manière aussi artistique que peu naturelle.

C'est à St-Roch surtout qu'il faut se rendre pour voir le spectacle dans toute son animation.

Durant la semaine, on a pu voir défiler dans les rues de ce quartier toutes les victimes qui paient de leur vie les réjouissances de Pâques.

Les grands boeufs, marqués de roux, s'avancent majestueusement. Ni les cris, les claquements des fouets ne peuvent troubler leur gravité solennelle. A chaque coin des rues, ils s'arrêtent et regardent lentement, semblant dire en allongeant le cou dans un mugissement: "Quel drôle de pays! Il n'y a seulement pas de clôtures de lignes."

Les règlements municipaux sont lettre morte pour eux et ils marchent aussi bien sur le trottoir que dans la rue.

Quelques-uns pénètrent, toujours avec la même solennité dans les magasins au grand effarement des commis.

Les moutons sont les plus intéressants de ces victimes avec leurs yeux doux et inconscients, et les plus amusants sont les cochons gras comme des gens en place. Sous les bourrelets de graisse pétillent leurs petits yeux farceurs. Ce sont des malins. Ils se doutent du sort qui les attend et font du tapage en conséquence.

Pâques n'a plus l'importance de jadis. J'imagine que nos grandes mères n'avaient pas les grâces frêles de nos jeunes filles. Nos aïeux avaient la poitrine plus large et les machoires solides. A Pâques ce devaient être des repas rabelaisiens après le long jeûne de quarante jours. Depuis qu'on a amoindri le carême, Pâques a perdu de sa splendeur.

* * *

Vous rappeez-vous ce pâle jeune homme qui ,sous le masque de **Viator,** citait tant d'auteurs inconnus à propos d'une discussion sur Victor Hugo, et avait roulé de l'Electeur, dans

les colonnes du **Quotidien**. Ce jeune homme a continué de dégringoler et vient de tomber dans les bureaux du **Progrès du Saguenay** où, tout ahuri, il a pris la plume et s'est mis à discuter la question des Jésuites sous le nom aristocratique de B. de St-Arnaud, comme s'il n'avait jamais fait autre chose de sa vie.

Tout le monde apprendra aves satisfaction qu'il vient de tirer au clair cette question nuageuse.

Cela est étonnant quand on songe que l'article du **Canadien** lui est arrivé sur la tête comme un coup de foudre, d'après lui, et qu'ensuite, il n'a pas perdu de temps et a reçu, toujours sur la tête, un autre coup de foudre de la part d'**Argus de l'Union Libérale.** Tout cela n'a servi qu'à prouver l'étonnante solidité de son cerveau.

Nous avons tous tort d'après lui: le **Canadien** qui dit le contraire de l'**Etendard** et l'**Etendard** qui dit le contraire du **Canadien**; l'**Union Libérale** qui critique la **Vérité**, aussi bien que la **Vérité** qui critique l'**Union Libérale**...Il avoue que M. Tarte a un **style delayé**. Il croit probablement que M. Tarte écrit avec de la colle de poisson. Il dit que les articles de **M. Chapais** sont les **échos de la Vérité**, quoique influencés par Sir Hector. Il prend M. Chapais pour un fabricant d'instruments à vent. Il termine par cette phrase:

"Je vous quitte et cours me cacher." '

S'il s'était caché avant d'écrire, on aurait été dans un beau pétrin.

Fantasio.

26 Avril, 1889.

CHRONIQUE

Monsieur vient de rentrer un peu fatigué. Un souper copieux l'a remis et un vent tiède entrant par la fenêtre en même temps qu'un rayon du soleil couchant qui dore les jolies têtes brunes de ses filles, le rend dispos, et il dit, pour dire quelque chose :

—Irons-nous à la campagne, cette année ?

Il n'a pas prononcé ce mot fatal sérieusement. C'est plutôt pour goûter par l'imagination la campagne dans la lumière blanche du jour, alors que l'herbe foulée par les troupeaux dégage des parfums pénétrants, et que le silence profond des champs rend plus calme et plus heureux.

Il songe comme cela le reposerait du labeur quotidien dans la poussière de l'usine ou l'ennuyeuse monotonie du bureau.

Il croit le mot sans conséquence et pourra toujours, pense-t-il, abandonner le projet, si c'est trop lourd pour son budjet.

Les jeunes filles qui connaissent papa sur le bout du doigt font les indifférentes, posent même quelques objections que papa, toujours naïf et sans méfiance, s'amuse à refuter pour le plaisir de la conversation.

Puis on n'en parle plus devant l'imprudent père de famille.

Mais l'idée fait son chemin. On annonce cela aux amis et amies, on fait quelques achats, des menus objets nécessaires à la campagne, quelques toilettes en plus.

Monsieur va et vient durant ce temps sans s'apercevoir de rien ; la chose prend plus d'importance, et un beau jour on lui apprend tout lorsqu'il n'y a plus moyen de reculer.

—Mais, s'écrie-t-il, c'était un simple projet, je n'y avais point songé sérieusement. Est-ce que nous avons les moyens ?

Le pauvre homme! C'est alors qu'il est repoussé avec perte.

—Mais c'est toi-même qu'il l'a proposé, dit madame!

Les jeunes filles s'écrient qu'elles ont annoncé l'événement à tout le monde. Quelle huimiliation pour elles, si on n'y va pas!

Les yeux deviennent humides. Les larmes chez les femmes, c'est comme la pluie du ciel, ça annonce la tempête.

—Et puis, ajoute madame, nous avons tout préparé. Rester à la ville coûterait aussi cher.

L'homme est battu sur toute la ligne, on ne discute plus que sur les détails. D'ailleurs, cela lui sourit un peu. Il va pouvoir se reposer, calmer ses nerfs, et il pourra recommencer les travaux de l'année plus joyeusement.

Mais ce qu'il voudrait, c'est un endroit près de la ville, une maison dans les arbres avec une rivière qui réflète un coin du ciel. Il pourra ainsi revenir chez lui tous les soirs.

Mais cela fait pas l'affaire des jeunes filles. Perdues dans cette campagne solitaire à quoi vont servir les légères robes d'été aux nuances vives, la jolie ombrelle qui met des teintes roses sur la figure pâlie, et ces mille riens dont se compose la toilette de la femme, être futile, capricieux et ondoyant, illogique par essence et inconséquent par nature dont l'homme, personnage grave et raisonnable, raffole.

Les jeunes filles ne peuvent laisser de côté certains jeunes gens dont au fond elles se soucient guère mais qu'on ne veut pas abandonner a des amies intrigantes.

Cela ne fait pas non plus l'affaire du collégien qu'un regard de femme fait rougir et qui voudrait bien revoir la délicieuse blonde entrevue durant les vacances dernières, et dont il n'a cessé de songer à la taille frêle et aux joues en fleurs en feuilletant son dictionnaire grec.

Madame voudrait que les jeunes filles sortent dans le monde ; il faut songer à les marier; elle discute avec Monsieur qui est très affairé.

Il fait mille démarches pour trouver un logement, s'occupe des moyens de transport, négocie pour payer les nouveaux achats et rencontrer les échéances, a des difficultés avec les compagnies d'assurance qui ne veulent pas que la maison demeure vacante.

Il rentre le soir ahuri et fatigué, aime mieux céder à toutes les demandes plutôt que de discuter avec sa famille.

Peut-il même discuter, le pauvre homme!

Madame lui démontre qu'il a oublié une grande partie de ce qu'il devait faire.

Le résultat de toute l'affaire, c'est qu'on décide d'aller à la Malbaie et de laisser Monsieur en ville.

Passez maintenant pendant l'été devant la maison. Elle est close. La famille de Monsieur est rendue à la Malbaie. Lui, prend ses repas dans un restaurant où il est mal nourri, travaille plus que jamais durant les jours pour faire face aux dépenses devenues plus considérables, rentre le soir dans une maison vide, triste et silencieuse.

Quelquefois, les dimanches, il prend le bateau pour aller voir sa famille, il arrive fatigué, brûlé par la fumée et on lui annonce qu'on a organisé une petite sauterie pour le soir, ce qui l'oblige à ne se coucher qu'à deux heures, A. M.

Pauvre homme, c'est toi qui, l'année prochaine parlera le premier d'aller en villégiature.

Fantasio.

31 Mai, 1889.

CHRONIQUE

On est en train de changer Québec. Tant que le commerce s'est concentré à la Haute-Ville on n'a pas songé à élargir la rue St-Jean. Mais aujourd'hui que la Haute-Ville est habitée par des rentiers et des employés civils, que l'activité commerciale se déploie surtout à St-Roch, il est venu naturellement à l'idée des conseillers d'élargir les rues de la Haute-Ville.

La Corporation achète les propriétés, les ouvriers font voler dans les airs poussière, briques et mortier et les contribuables paient.

Ce n'est pas en dotant notre ville des améliorations modernes qu'on augmentera les affaires, mais c'est l'augmentation des affaires qui produira ces améliorations. Il ne faut pas confondre l'effet avec la cause.

Ce qui met surtout un obstacle à ce que Québec entre dans le mouvement fiévreux des affaires, c'est le caractère du Québecquois. Il faudrait donc réformer le Québecquois plutôt que d'élargir les rues de Québec.

Le Québecois aime à bailler aux corneilles et à critiquer. Il critique tout, les actes des marguillers, des conseillers de ville, du maire, du curé, des ministres, de l'opposition.

Volontiers il s'écrit "On devrait faire telle chose." Mais il ne lui vient pas à l'idée que ce pronom collectif puisse le désigner aussi bien qu'un autre. **On** est un personnage chargé de tout faire et il le blâme amèrement de ne pas agir plus vigoureusement.

Son goût pour la flânerie, l'habitude qu'il a de tout faire avec une lenteur patriarchale ne sont pas moins remarquables. Voyez ce bourgeois au teint fleuri, rasé de frais. Il sort de chez lui le matin. Il est pressé, il va aux affaires, ne le retardez pas.

Mais voici que deux cochers se sont pris de querelle et notre homme s'arrête et regarde, puis, dix pas plus loin c'est un ami qu'il rencontre avec lequel il cause et un moment plus tard voilà un détachement de militaires qui passe remplissant la rue du bruit des cuivres et de l'éclat des uniformes et notre homme tout souriant bat la mesure avec sa canne.

Ah! non! Il n'est pas pressé le Québecquois.

Mais si vous voulez avoir une idée de la lenteur biblique avec laquelle on fait les affaires à Québec, prenez le tramway qui parcoure St-Roch et la Basse-Ville.

Il n'y a pas une ville sur le continent ou les tramways vont plus lentement qu'à Québec.

C'est tout un voyage que de prendre le tramway.

A peine êtes-vous monté qu'une grosse dame fait des signes désespérés là-bas, le tramway s'arrête, la dame s'avance sans se presser en s'essuyant le front, et vous attendez.

De nouveau le tramway s'ébranle mais voilà qu'un lourd camion s'avance pesamment sans qu'il manifeste l'intention de nous laisser la voie libre.

Ce n'est que lorsque les chevaux sont nez à nez qu'on donne signe de vie. Alors le conducteur tourne rapidement le frein tandis qu'il lance au camioneur une aimable interpellation telle que: "Recule-toi donc, vieille bête." Et les roues du camion se détournent pour nous laisser passer, après échanges de jurons qui éclatent commes des mousquets et font vibrer les vitres.

Attendez, vous n'allez pas loin. Voici qu'une voiture est en travers la route.

Souvent le charretier est occupé à préparer le chargement dans l'intérieur d'une boutique et il faut que l'un des conducteurs descende et aille lui-même ôter cheval et voiture de la voie.

En somme le tramway nous donne un aperçu de notre façon d'agir à Québec.

Nos jeunes gens courtisent les jeunes filles durant des années, nos médecins font languir leurs malades, nos avocats procèdent éternellement sans obtenir jugement et au train

que vont les choses je ne pourrai m'enrichir en faisant des chroniques qu'à la condition de vivre mille ans de plus.

Je suis d'avis que plus on élargira les rues, plus les Québecquois les parcourront d'un pas paisible et lent.

Avec cela qu'on risque de faire perdre à notre ville sa physionomie.

Si jamais il vous est arrivé de traverser de Calais au Havre ou mieux encore de Newhaven à Dieppe, si dilettante et si sceptique que vous soyez, vous n'avez pu voir sans une certaine émotion apparaître à travers le brouillard lumineux du matin les côtes de France. Le souvenir d'un passé lointain et mystérieux s'éveille en nous, tandis qu'on est étonné de la nouveauté du spectacle, cette campagne si riche et si verte qu'encadre un ciel d'un bleu éclatant et ces pêcheurs en costumes bretons qui abritent leurs yeux de leurs mains brunies pour voir approcher le navire. C'est avec un sentiment semblable qu'on voit Québec après avoir traversé les Etats-Unis. Le Temps semble n'avoir qu'effleuré du bout de l'aile les autres villes de l'Amérique tandis qu'il a marqué notre ville d'un cachet orginal.

Fantasio.

14 Juin, 1889.

LA MINERVE

M. Tassé, violet de colère parce que nous avons attaqué Cartier et son oeuvre, dans notre article intitulé: **Les luttes prochaines** nous jette l'injure à la pelle.

Ceci est plaisant mais ce qui l'est plus c'est la logique avec laquelle notre bouillant confrère nous réfute.

Nous avions dit que l'on ne formerait jamais un tout homogène dans le Dominion, que les divisions allaient s'élar-largissant et qu'on ne pourrait plus avant longtemps obéir à une direction unique.

"Quant à former un tout homogène il n'en a jamais été question", s'écrie avec triomphe l'ébouriffant auteur de deux cent soixante et huit brochures illisibles.

En d'auters termes, une confédération doit être composée d'éléments qui se font la guerre et veulent à la fois des choses contraires et opposées.

Ainsi on va atteler au char de l'Etat des coursiers dont les uns tireront en avant, les autres en arrière et si on juche M. Tassé sur le siège, il n'aura qu'à crier: "Hue donc, Cocotte," et tout va marcher très bien.

Nous avions dit que la confédération ne répondait pas aux aspirations de notre race.

De plus en plus triomphant M. Tassé s'écrie qu'on ne s'est jamais occupé de cela.

La confédération a donc été formée pour répondre aux aspirations des Chinois et des autres peuples d'Orient.

Alors, fallait le dire.

C'était une belle occasion pour publier une brochure de trois cents pages petit texte, avec notes, appendice et préface. Après ça, M. Tassé nous traite d'idiots.

Attendez au moins que nous ayons lu vos deux cent soixante et huit brochure.

Ce qui tient surtout au coeur de M. Tassé c'est 'opinion que nous avons exprimée sur la valeur intellectuelle de Cartier.

Nous avons dit sur Cartier ce que nous pensions.

Nous ne croyons pas qu'on doive regarder le passé d'un oeil plus indulgent que le présent.

Ici du moment qu'un homme est mort nous n'avons pour lui que des éloges. Aussi nos hommes de génie foisonnent.

C'est pour la même raison que notre histoire est une histoire idéale, purement conventionnelle. Il serait plus logique de dire la vérité tout entière dans toute sa crudité.

Ce parti pris de s'aveugler sur les événements et sur les hommes peut-il nous être utile dans notre conduite à venir? A quoi servirait alors l'expérience du passé?

Pour en revenir à Cartier, il suffit pour le juger, d'étudier son oeuvre, la confédération.

On sait qu'il n'avait aucun talent oratoire; d'un autre côté qui oserait dire, en étudiant ses paroles et ses actes que c'était un esprit large et élevé? Sa qualité maîtresse était la ténacité et c'est ce qui a fait sa force.

Mais cela ne suffisait pas pour en faire un législateur et les événements le prouvent aujourd'hui.

Quelle est notre influence à Ottawa où se législateur et les événements le prouvent aujourd'hui.

Notre contrôle y est illusoire et cela paraît tellement évident qu'on ne s'occupe plus des affaires du Dominion et que les luttes politiques se concentrent dans notre Province.

L'élément anglais est maître à Ottawa, nous y domine et la confédération est en train de rendre stérile le fruit de tant d'efforts et de travail.

Mais la suprématie dans les affaires générales du Dominion ne suffit déjà plus à l'élément anglais, il veut maintenant que dans les questions locales nous soyons soumis à son contrôle.

Remarquez que notre Province n'est pas libre de légiférer selon ses intérêts en laissant à un corps étranger et impartial, les tribunaux par exemple, le droit de décider si

nous restons dans les limites étroites des privilèges que nous accorde la constitution.

Loin de là, le Gouvernement central, partie intéressée, se faisant juge en sa propre cause, peut entraver et arrêter la marche de nos affaires selon son bon plaisir, sans donner de raisons valables grâce au droit de **veto.**

Et c'est cette Confédération, rêve de Cartier et qui est, d'après M. Tassé, son titre de gloire !

M. Tassé termine par un argument qui est bien de lui et et de son école.

C'est que tous les évêques ont approuvé la Confédération à son origine.

A force de faire intervenir la théologie partout M. Tassé finira par se la mettre dans l'oeil.

C'est d'ailleurs ce qui est déjà arrivé à lui et à ses amis politiques.

Fantasio.

23 Août 1889.

LA BATAILLE

Hourra ! la guerre est allumée.

L'armée conservatrice est en marche.

Les tambours battent ,les airs retentissent du bruit éclatant des cuivres, les chevaux piétinent s'échinant à traîner les discours de M. Desjardins.

M. Taillon marche en avant enveloppé dans sa barbe comme jadis Moïse dans la colonne noire que sillonnait la foudre.

"M'enveloppant alors de la colonne noire.
J'ai marché devant tous, triste et seule dans ma gloire.
Et j'ai dit dans mon coeur. Que vouloir à présent,
Pour dormir sur un sein mon front est trop pesant.
Ma main laisse l'effroi sur la main qu'elle touche
L'orage est dans ma voix, l'éclair est dans ma bouche."

En arrière du grand chef, puissant et solitaire, marche son Etat major.

Flynn, habile dans les conseils, Nantel au sourire narquois et Tom Chase chaussé de ses légendaires grandes bottes qui ont fasciné toute une génération et répandu la terreur dans nos rangs, enfin Desjardins au front mathématique.

Quant à moi, j'aime mieux cette guerre là que celle engagée sur la conversion de la dette. D'autant plus qu'on a beau convertir les dettes, elles ne meurent jamais et c'est toujours à recommencr.

* * *

Les ennemis ont ouvert le feu par la publication d'une revue politique, **Le Drapeau,** qui ne sera autre chose qu'une série de brochures politiques.

La revue débute pour une article de l'illustre Pelo Boucher de La Bruère, C. L., sur Sir John.

Ce coup de boutoir porté au parti libéral ne manquera **pas** de faire sensation non seulement dans le Dominion, mais dans le monde entier et dans cents autres endroits divers.

Le style va faire les délices des habitants de la Patagonie. Cet écrit restera comme un monument aussi impérissable qu'illisible de la gloire de l'illustre écrivain.

Cela est suivi d'un portrait de M. Taillon par notre ami M. Thom Chase Casgrain où il n'est pas parlé de M. Taillon.

Ça va contribuer puissamment à la gloire du chef de l'opposition.

Les politiciens honnêtes sont, vous savez, comme les honnêtes femmes, ils ne font pas parler d'eux. M. Casgrain pour amuser son auditoire, fait quelques tours de passe-passe avec le budjet.

Il paraît que notre emprunt est disparu sans laissé de traces. C'est grave.

Mais je me demande ce que fait M. Casgrain en Chambre, car si on escomote la caisse publique sous ses yeux et qu'il ne peut dire où elle va, il fait aussi bien de rester chez lui. Il est envoyé en chambre pour surveiller; alors qu'il surveille, c'est claire.

Je passe maintenant aux deux articles de M. Chapais.

Ils sont bariolés comme les affiches de Barnum de grosses lettres ventrues et noires; les scandales et les millions dansent en grimaçant devant vous. Vous sortez de cette lecture en clignottant des yeux comme lorsque vous avez regardé dans un kaléidoscope.

Je ne le refuterai pas; je lui dirai seulement que sous l'administration de M. Joly qu'on reconnaît aujourd'hui comme l'un des hommes les plus intègres, on découvrait autant de soi-disant scandales, que l'histoire de son parti foisonne de scandales, que pour une affaire véreuse dont il parle je peux lui en prouver vingt autres qui ont éclaboussé ses amis. Et après tout ça, nous ne serons pas plus avancés tous les deux.

Etudiez et discutez, M. Chapais, la politique du gouvernement dans ses grandes lignes, les reformes radicales que M. Mercier a accomplies, les questions qu'il a réglées, les modifications qu'il a apportées dans toutes les branches de

l'administration, les sources du revenu qu'il a augmentées ou ouvertes, l'énorme poussée qu'il a donnée aux affaires dans notre Province alors, nous pouvons parler d'une manière sérieuse.

La polémique nouvelle que M. Chapais a inaugurée peut lui attirer l'admiration de trois cents gobe-mouches de plus, mais elle lui ôte l'estime de bien des gens qui les valent. Oh! que j'aimais bien mieux sa prose d'autrefois, ailée, ironique et légère, quelquefois éloquente, que tout le fatras qu'il jette à la pelle dans les colonnes du **Courrier**.

S'il prétend qu'il faut frapper fort qu'il suive l'exemple de Veuillot dont il est l'admirateur. Lui savait faire autre chose que ressasser les lieux communs et lorsque c'était nécessaire il lançait le trait acéré qui entre en pleine chaire et reste au flanc.

Au moment où j'écris, la bataille est engagée sur les hauteurs du Château-Richer. L'ennemi, après s'être assuré qu'il n'aurait pas d'adversaire, a bravement commencé la lutte.

Fantasio.

4 Oct. 1889.

CHRONIQUE

Ah ! mes amis, quel métier que celui de journaliste. Quelle rude tâche, quel dur labeur de fournir chaque semaine de la copie à des typographes tous les jours plus affamés, plus insatiables, plus féroces, plus implacables. Notez qu'on ne sait quoi dire la plupart du temps comme c'est mon fait dans le moment. Il faut écrire cependant:' "Ecris forçat" s'écrient en choeur le propriétaire, les typographes et les vingt-deux mille abonnés qui ont payé; (je crois commettre une légère erreur quand au nombre des abonnés payants.)

Et dans quel état nous revient l'écrit des mains des typographes. L'article était joliment troussé selon vous; ça vous flattait. Voyez le maintenant, c'est une masse informe. On vous fait dire des choses ridicules, les phrases font des sauts de carpe, la ponctuation est grotesque, c'est rempli de coquilles comme un monstre couvert d'écailles.

Et le prote qui l'apporta recule épouvanté.

Pensez-vous en vérité que c'est une sinécure de corriger tout ça.

Mais ce n'est pas tout. Il faut lire les journaux où on vous traite d'idiot. Il faut prendre connaissance de cette lettre où un monsieur se fâche tout rouge parce qu'on n'a pas mentionné son nom à telle bénédiction de cloches. Et cet autre qui nous prie de faire quelque chose sur ses noces d'argent.

Voici un jeune homme qui s'exerce dans la littérature funéraire et demande l'insertion de la nécrologie d'une demoiselle que "la mort impitoyable a moisonné dans sa fleur" mais il faut se consoler "car elle était mure pour le ciel." Une fleur **mure**, de suite vous avez l'idée d'une vieille fille et ça vous coupe l'enthousiasme de l'appétit.

Il faut lire tout ça cependant, élayer, corriger, tâcher de ne blesser personne.

Pensez-vous avoir assez fait pour aller fumer un cigare. Ah! bien non. A peine sorti vous rencontrez un monsieur grave qui vous prend par le bouton de votre habit et vous demande pourquoi vous ne dites pas telle et telle chose dans l'**Union**. Et plus loin un autre qui s'indigne de ce que vous avez dit telle et telle autre chose. Un troisième vous parle du mauvais état de sa rue, vous confie qu'en conséquence, l'eau entre dans sa cave, que sa femme est devenu malade et qu'il serait bon d'en dire un mot au public et aux autorités municipales.

Mais le plus ennuyeux, le plus assommant c'est l'homme politique qui vous expose ses vues à lui sur le gouvernement, vous dit que l'administration a tort que, si on ne suit pas ses conseils, tout va aller au diable; il sort toujours d'une entre vue avec quelque personnage éminent, et vous raconte à l'oreille, avec promesse du plus grand secret, des nouvelles qui courent les rues.

* * *

La Cour Criminelle est ouverte. Je m'y suis rendu dans le dessein d'adoucir les typographes.

Il y avait peut-être là matière à chronique tant il est vrai que dans la vie le drame donne la main à la comédie. C'est un masque antique: un côté est riant et l'autre tragique.

On peut se demander si les accusés, rebuts de la société. pauvres malheureux chez qui l'intelligence n'est qu'une lueur vacillante et dont la vie se rapproche de celle de l'animal, comprenent, quelque chose à tout ce qui se fait là. On les promène pendant deux ou trois jours de la prison à la Cour, remplie d'avocats en robe et d'huissiers glapissant, on leur marmote une foule de paperasses où ils sont accusés de troubler la paix de notre Souveraine Dame la Reine. Puis les avocats passent des heures à lire dans toutes sortes de volumes. C'est remarquable comme les avocats criminalistes aiment à user et à abuser des autorités.

Ils en ont des monceaux devant eux. L'avocat du Procureur Général M. Fitzpatrick qui se fait une réputation

très grande, en a plein un sac bleu et son adversaire n'a pas le temps de citer une décision qu'il en sort une autre de son sac qui dit tout le contraire.

Les jurés, ceux surtout qui n'ont pas l'habitude de la chicane passent un mauvais quart-d'heure.

On les fait aller et venir, se lever et s'asseoir comme des automates.

"Monsieur un tel", glapit l'huissier. Monsieur un tel se lève et s'avance timidement. "Stand aside" crie impérieusement l'avocat sans même tourner la tête.

Le juré s'arrête interdit, sans comprendre, demande des explications a un assistant, en est empêché par un formidable "silence" que lui lance l'huissier sévère et solennel et il s'en retourne confus.

Lorsqu'enfin on les a mis dans la boîte tout ahuris, la scène change, les avocats se montrent pleins d'humilité devant eux, leur déclarent qu'ils sont les hommes les plus intelligents qu'ils n'aient jamais rencontrés, qu'ils remplissent les plus hautes fonctions.

Les témoins sont fort malmenés.

Pour un homme un peu timide ce n'est pas amusant d'être interrogé pendant trois quarts-d'heure par un avocat retort, insolent qui lui tend mille pièges où vont trébucher sa bonne foi et sa mémoire, d'être sous le feu de ses regards, de le voir frapper sur la table avec violence, relever les manches de sa robe d'un air de défi ou se poser de trois quart, les poings sur les hanches en regardant les jurés comme pour les prendre à témoin de la mauvaise foi de sa victime.

Puis après avoir subi ces menaces et ces invectives, il se voit, lorsque l'avocat fait sa plaidoirie, sous le coup d'insinuations malveillantes, on déchire à belle dent sa réputation souvent on va même jusqu'à dire que c'est lui qui devrait être à la place de l'accusé.

Quant on voit ces pauvres témoins on se dit que la carrière de journalistes n'est pas si noire après tout .

Fantasio.

18 Oct. 1889.

FANTAISIE

S'il y a une chose contre laquelle on doit guerroyer c'est l'envahissement effronté de la réclame. Tour à tour hardie ou hypocrite, insinuante ou tapageuse, elle a envahi la première et seconde page du journal, se glissant entre les articles politiques, cotoyant le feuilleton, s'emparant des faits divers où elle règne en maîtresse.

Les bonnes gens qui se délectent des faits divers ne lisent plus les catastrophes et les meurtres qu'avec amertume, craignant toujours de tomber dans quelques pièges. Quant à moi, chaque fois que j'aperçois un titre tel que "Horrible assassinat" ou "Terrible accident," je me dis: "Arrête un peu, mon bonhomme je connais ça"; et je saute par dessus l'entrefilet.

Si on n'agit pas sévèrement, si les tribunaux ne condamnent pas les coupables à quelque peine infamante, la réclame va pénétrer et s'insinuer dans les sciences, les lettres et la politique. Je ne sais pas quel écrivain a déjà émis cette idée pensant faire une bonne plaisanterie. Il n'avait fait que prédire la vérité: ça va devenir un fait accompli.

La réclame vous guettera au coin de ce feuilleton qui met tant de roses sur vos joues et tant d'éclat dans vos yeux, mademoiselle. La réclame grimacera bientôt sur les pages émues de ce roman que vous feuilletez de vos blanches mains, madame.

On y lira des phrases comme celle-ci: "Laure, troublée par ce langage passionné et nouveau pour elle, cache sa figure rougissante derrière un de ces jolis éventails que M. Seifert a toujours en mains.

Ou encore; Arthur très pâle, leva sur son adversaire un de ces revolvers de luxe, acheté chez Shaw et Cie, les populaires quincailliers et fit feu. Lestrange tomba le front troué

On peut multiplier les exemples.

Hermine, glacée d'épouvante, les yeux hagards, les cheveux dénoués sur ses épaules frémissantes, ressemblait à la statue de la terreur; de sa main crispée, elle déchirait les fines dentelles de son corsage que venait justement de lui envoyer M. Simard, le marchand de nouveautés bien connu.

Quel sombre drame allait-il se passer.

Pour toute réponse, Emma cacha sa tête blonde dans la poitrine de Raoul. Le mariage eut lieu six mois plus tard. Ils eurent beaucoup d'enfants mais les élevèrent sans peine, ayant pris l'habitude de se servir de l'**Ami des enfants.**

Les nouvelles politiques contiendront des entrefilets invraisemblables; exemple:

En réponse à M. Shehyn, M. Desjardins fit un discours foudroyant. La voix puissante du tribun a fait trembler les ministres. Cela n'étonnera nullement le public quand il saura que M. Desjardins emploie maintenant les pastilles de Brown en vente chez tous les pharmaciens.

Arrêtons nous car je sens mes cheveux se hérisser d'horreur.

Fantasio.

6 Déc. 1889.

CHRONIQUE

Voilà que le journalisme, le monstre aux cent yeux et aux cent oreilles, m'a de nouveau saisi dans ses serres redoutables. On m'échappe pas à sa destinée. Je mourrai journaliste, après avoir passé ma vie à blaguer mes concitoyens.

Il faut une chronique, paraît-il.

Allons forçat! courbe toi sur ta rame de galérien. C'est que je n'ai rien à dire. Il y a les déménagements, mais c'est bien maigre. Contentons-nous de signaler la conduite des pianos qui menacent de nous réduire en poudre du haut des fenêtres d'où on les descends. Il me semble que les pianos nous assomment assez toute l'année pour qu'ils puissent nous dispenser de se porter à ces voies de fait.

Il y a la politique. C'est encore plus maigre. Signalons cependant la disparition des bottes légendaires de Tom Chase. Elles se retirent; elles étaient éloquentes cependant. Mais elles reviendront, c'est partie remise.

• • •

Un compte-rendu qui s'impose à la chronique, c'est celui du concert d'Albani. Je dois d'abord vous dire que je n'y suis pas allé.

Comment allez-vous dire, s'écrira la très jolie lectrice qui va parcourir ces lignes du bout de ses longs cils? Me prenez-vous, Madame, pour un reporter vulgaire. Quel mérite, y a-t-il à faire des comptes-rendus d'événements dont on a été témoin? C'est trop vieux jeu. Le reporter de l'avenir au lieu courrir dans la boue, restera au coin du feu, enveloppé dans une douillette robe de chambre et écrira des faits divers ébouriffants d'exactitude et de fantaisie. Je ne suis pas allé au concert d'Albani parce que le dernier événement musical auquel j'ai assisté m'a littéralement assommé.

C'était plus ennuyeux que cinq cents Anglais réunis. Je veux parler du concert donné par ce joueur de violoncelle,

il y a quelque temps. Les musiciens toujours logiques, ont donné le nom de violoncelle à un violon, plus gros que les autres. Tout comme si j'appelais un gros canard un caneton ou une matrone plantureuse une fillette agaçante.

Pour en revenir à mon violoncelliste, imaginez-vous qu'il s'est avancé sur la scène avec un violon énorme, plus gros que lui, s'est assis d'un air mélancolique, et est resté là une demi-heure, flattant le col et pinçant le ventre de son violon gigantesque.

Puis on l'a rappelé avec enthousiasme, il est revenu et a recommencé le même jeu, toujours sur son violon colossal.

Cela m'a guéri du concert.

Du reste j'ai bien fait de ne pas aller entendre la grande artiste car si j'en juge par les dires de l'**Electeur,** il m'aurait été impossible d'en parler. Je ne plaisante pas; voici ce qu'il dit:

"Nous n'entreprendrons pas une appréciation du con-
" cert. Ce serait au-dessus de nos forces. Madame Albani
"a reçu plusieurs corbeilles de fleurs, faible témoignage de
" nos sentiments d'admiration et de reconnaissance, qu'elle
" comprendra sans doute quoique nous soyions impuissants
" à les exprimer."

Heureusement qu'à l'**Union Libérale** nous ne sommes pas dans cette position inextricable et que nous pouvons dire quelques mots.

Disons que les prix d'admission étaient trop élevés. Payer trois à quatre piastres pour un siège convenable quand il n'y a pas de troupe d'acteurs, qu'on ne joue pas d'opéra, qu'on se contente de faire chanter Madame Albani deux ou trois fois, sauf à tuer le temps, par du remplissage, c'est exhorbitant. Certainement qu'on n'en aurait pas agi ainsi si l'on n'avait pas compté sur notre patriotisme.

On n'aurait pas osé faire ce jeu là dans une ville européenne.

Remarquez que je n'en tiens pas responsable Madame Albani. La faute en est aux organisateurs.

A part Albani, que nous a-t-on donné. On dit que M. Routhier a fait un très joli discours. Mais cela ne suffit pas. M Fréchette a récité une poésie. C'est très bien, mais le physique du poète gâte le plaisir et empêchent l'émotion de naître. La poésie est chose ailée, légère, immatérielle et ne cadre pas avec l'embonpoint réjoui d'un bon vivant.

C'est plus fort que moi et je ne saurais m'émouvoir lorsque je vois un monsieur au teint fleuri, dont le plastron de chemise, éclatant de blancheur, craque sous l'effort d'une robuste poitrine, s'avancer, près de la rampe lumineuse et dire d'un ton attendri:

"Bois que j'aime, adieu, je succombe,
Votre deuil me prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe,
Je vois un présage de mort."

Ou encore:

"Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs;
Je meurs et sur la tombe où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs."

Le contraste est trop plaisant.

* * *

La troupe McDowell vient de nous quitter. Elle a voulu jouer avant de nous quitter, non une pièce américaine ou adaptée du français, mais une pièce entièrement, radicalement anglaise.

Nous avons eu une idée jusqu'à quel point l'on peut s'ennuyer pendant deux heures à soixante quinze cents par tête.

On sait que le peuple anglais est peuple le plus ennuyeux de la terre.

Peuple grave, terne, gourmé, enterré dans les brouillards et les chiffres qui ne peut concevoir en fait d'art architectural d'autres formes plus élégantes que les caisses d'emballage, ne produit en fait de peinture que des tableaux avec des personnages-aides, empesés comme les faux cols qui les étranglent, ne peut publier un roman à moins qu'il n'ait cinq cents pages, pour texte, dont trois cents sont consacrées à

reproduire d'interminables conversations de personnages qui boivent du thé et mangent des sandwichs, s'imagine nous faire rire avec des caricatures compliquées, vrais casse-tête chinois qui donne mal à la tête, un peuple enfin qui finira par se rompre la colonne vertébrale dans un baillement colossal.

Vous pouvez vous faire une idée après ça de ce que peut être le théâtre de ce peuple. J'espère que les McDowell qui forment une bonne troupe de comédiens, quoique de second ordre, et qui nous ont beaucoup amusés cet hiver, ne retomberont plus dans la même faute.

On doit féliciter et encourager la troupe McDowell. Elle s'est donné beaucoup de peine. Elle a fait surtout des frais de mise en scène considérables. A ce propos M. McDowell a eu une idée de génie. C'est d'avoir trouvé moyen de faire paraître les pompiers sur le théâtre. La salle était enthousiaste. On sait que les Québecquois ont un faible pour les pompiers. Ils les mettent partout. Si un grand personnage arrive, on les envoie à sa rencontre; il ne se fait pas une procession sans qu'ils marchent en tête; dans nos fêtes publiques on voit briller au-dessus de la foule leurs casques éclatants comme le fameux panache blanc de Ivry; ils nous donnent durant l'été des représentations en plein air où on les voit dresser contre les demeures paisibles des échelles compliquées, dérouler les longs boyaux de leurs pompes avec une rapidité de magiciens et s'élancer à l'assaut avec des haches qui étincellent. Il n'y a pas de mal à tout cela; mais on oublie que la principale fonction du pompier, c'est de pomper quand il y a une incendie.

Ailleurs, il manque de couleur locale.

Fantasio.

16 Mai, 1890.

CHRONIQUE

Ce n'est pas nécessaire d'aller crier cela sur les toits, mais je crois que je vieillis. La vie autrefois comme une eau transparente se colorait d'un nuage qui passait ou d'un souffle d'air, maintenant elle coule uniforme et lourde réfléchissant dans son terne miroir toujours les mêmes paysages.

Les vers de Musset n'ont plus d'écho dans mon âme et le roman n'a plus le même charme. La réalité de la vie a déchiré le voile idéal à travers lequel les romanciers me faisait voir les choses.

Je vois maintenant un jeune homme pauvre refuser par délicatesse la main d'une belle héritière au cou de cygne et aux joues veloutées, sans que cela humecte ma paupière.

Vous même, madame, l'éclair de vos grands yeux et la douceur de votre sourire ne.... Mais je m'arrête, j'allais manquer à la galanterie. Mon Dieu! comme on change avec l'âge. Je me suis aperçu de la chose cet été, surtout lors de mon dernier voyage à la Malbaie. L'odeur du varech m'a laissé froid; je me suis fait cahoté, secoué dans de dures calèches tirées par des rossinantes qui n'avaient plus que les os, et quand je suis descendu, le plaisir ne gonflait pas mon coeur; le soir j'ai joué aux quilles avec fureur et quand je me couchais, les os rompus, courbaturé, je ne me livrais aucunement à des transports d'enthousiasme; on s'est raconté entre amis des plaisanteries qui durent depuis dix ans et je n'ai pas ri aux éclats.

J'ai pêché la loche et ce sport émouvant et plein de péripéties m'a ennuyé. J'ai regardé d'un oeil indifférent des jolies filles, en toilette claire, se bercer dans les hamacs tandis que le feuillage agité faisait jouer l'ombre et le soleil sur leurs joues en fleur, les mamans m'ont souri et je suis passé sans m'arrêter, les papas m'ont offert des cigares d'un air engageant et je les ai fumé sans faire de déclarations à leurs filles.

Il y a plus. La nature elle-même, vous savez, la grande nature! Eh bien, elle ne m'a rien fait. Tout était rompu entre nous. Le soleil qui incendiait le couchant, le fleuve qui se colorait de mille nuances, la nuit qui couvrait d'un voile la campagne silencieuse en ont été pour leur frais.

Il ne faut cependant pas aller trop loin. Le désir de tirer un feu d'artifice au nez des bourgeois ne doit pas me faire fausser la vérité.

Le sentiment de la nature est plus vif quand a passé la vingtième année et je crois qu'il va grandissant avec l'âge.

Mais pour la bien goûter, ne me parlez pas du brouhaha d'un hôtel dans une tapageuse ville d'eau.

Vive le chez-soi et ses bonnes habitudes.

Tous les jours Québec m'est plus cher. C'est une ville délicieuse et je ne vois pas pourquoi on n'y passe pas l'été.

Cette prédilection est peut-être due au fait que j'y suis né. (Je tiens à donner ce renseignement afin que les autres villes du Dominion ne se disputent pas, après ma mort, l'honneur de m'avoir vu naître.)

Rarement je n'éprouve un plaisir plus grand que celui de faire une promenade sur la "Grande Allée" par un chaud matin du printemps. La large rue, bien paveé, encadrée dans le feuillage des arbres d'un vert pâle, nous permet, grâce à son élévation en pente douce, de voir au loin, très au loin, dans la poussière dorée, le mouvement des équipages et l'allure cadencée des détachements de cavalerie dont les armes chatoient au soleil et qui paraissent à cette distance comme des jouets d'enfants.

Cela ressemble beaucoup à une vue en miniature de l'Avenue des Champes Elysées.

Je crois même que les défauts de Québec me le rendent plus cher. C'est ainsi que les caprices et les coquetteries d'une femme aimée nous la font aimer d'avantage. Ainsi notre ville tomberait peut-être dans mon estime si les chevaux des chars urbains se mettaient à trotter, si on arrosait les rues après quinze jours de sécheresse et qu'on s'en dispenserait après quinze jours de pluie, si enfin les conseillers municipaux ne faisaient pas tant de bévues.

22 Août, 1890. **Fantasio.**

VISITE AUX ENFERS

J'étais l'autre soir dans ma chambre en train de lire les "Notes de Voyages" de notre ami M. Tardivel. Il faisait nuit noire et la pluie tombait par torrents au dehors. Le vieil Eole appuyait si fortement son genou contre la fenêtre qu'elle en craquait.

Brusquement, je fus interrompu dans ma lecture par un rire étrange qui se fit entendre près de moi.

Je levai les yeux et j'aperçus un grand individu, mis avec soin, et assis à califourchon sur une chaise, qui me regardait d'un air ironique.

"Me reconnaissez-vous", me dit ce personnage, en caressant négligemment de la main une longue barbiche fort pointue.

—Du diable si je vous ai jamais vu, lui dis-je, plus surpris que choqué de sa familiarité.

—Vous venez de prononcer mon nom ,répondit-il, je suis le diable, ou si vous aimez mieux, le vieux Ned.

Et comme s'il venait de dire une chose très ordinaire, il prit une cigarette dans un étui d'ivoire et l'alluma en la passant sur sa langue.

Cette façon infernale d'allumer une cigarette me convainquit qu'il disait la vérité.

Je ne pus cependant lui cacher la surprise que me causait son apparence qui n'avait rien de bien diabolique.

Hélas! me dit-il, ce n'est plus comme jadis. Le métier de diable est devenu un sale métier. Je ne vous conseille pas de vous en mêler. Il faut maintenant se déguiser. Le Moyen Age c'était le beau temps. J'étais respecté alors. Les sorcières me faisaient bon accueil et j'hébergeais dans de vieux châteaux où j'étais très bien. Maintenant si je me montrais avec ma queue et mes cornes que la tradition a consacrées, on rirait de moi. Que voulez-vous! Nous sommes dans un siècle de scepticisme. Aussi quand je viens sur la

terre, ce qui est rare je voyage **incognito**. Le plus souvent je me fais passer pour un député ; on est moins remarqué. D'ailleurs je me fais vieux et j'aime mieux vivre dans ma famille.

—Ça doit être un drôle d'intérieure, pensai-je.

— Mais je suis venu vous proposer quelque chose, continua le diable, en reprenant sa gaité, c'est un voyage aux Enfers. Lecteur assidu de l'**Union**, j'ai cru que c'était là un moyen de payer mon abonnement.

—Topez la, m'écriai-je avec enthousiasme.

J'avais à peine prononcé ces paroles que la terre s'entrouvrit et que je fus transporté avec mon compagnon à des profondeurs inconnues sur le rivage désolé d'une mer sombre et stagnante.

—Voici le Styx me fit observer mon compagnon ; Caron a remplacé sa vieille barque par un magnifique bateau traversier mu par la vapeur.

Nous vîmes bientôt en effet apparaître le vapeur et une demi heure plus tard nous touchions au séjour infernal.

Je remarquai sur le rivage une grande ombre à barbe blanche. Ce vieillard était fort occupé à faire remonter et descendre le courant à de petites embarcations semblables à celles que les enfants construisent pour s'amuser.

Mon guide m'apprit que c'était Noé. Le pauvre vieux était complètement ramolli. Son long séjour dans l'arche lui avait donné le goût de la navigation et il s'imaginait que les jouets d'enfants étaient autant de grands navires qu'il était chargé de conduire.

Mon attention fut détournée de ce spectacle attristant par la vue d'une jolie femme, qui s'avançait les yeux baissés avec un air pudique et réservé.

—Voici la Pompadour, continua le diable. Elle a été si désolée de tout ce qu'ont dit les écrivains canadiens sur son compte, qu'elle s'est mise à la vertu. C'est maintenant une personne exemplaire. Plusieurs partis brillants ont demandé sa main malgré ses anciennes frédaines.

—En voici une autre qui paraît moins sage, lui dis-je, en lui désignant une autre jeune femme qui marchait entourée

de jeunes gens avec qui elle faisait mille coquetteries, tantôt voilant l'éclat de ses yeux de son éventail, tantôt renversant sa jolie tête avec un rire moqueur.

—Ça été bien différent pour cette autre, fit le diable, allant au devant d'une interrogation de ma part, c'est la vertueuse et belle Lucrèce. Les éloges qu'on a fait de sa vertu depuis plus de deux mille ans lui ont monté la tête. Elle tient une conduite déplorable qui discrédite beaucoup l'établissement.

Je ne pus m'empêcher de sourire à cette reflexion de mon sombre compagnon.

Après m'avoir présenté à plusieurs ombres illustres, je demandai à Belzébuth de me montrer l'endroit qu'on avait assigné aux Canadiens. J'éprouvais surtout le désir de voir Cartier.

—Cartier? dit le diable, je ne connais personne de ce nom.

—Comment vous ne connaissez pas le grand Cartier, celui qu'adore M. Tassé de la **Minerve.**

—Je le regrette, mais ces personnages me sont inconnus.

J'avoue que je fus blessé dans mon orgueil national.

Je vais vous faire conduire, ajouta le diable, dans le département des Canadiens par quelqu'un qui les connait. Moi je n'y vais jamais. Je ne puis les souffrir. Ils ne s'occupent que de politique, perdant leur temps à faire des discours quand ils ne se chamaillent pas entre eux. Ils ont formé un conseil municipal, des parlements,et fondé des journaux. Cela suffit à leur bonheur. Leur conseil a discuté pendant dix ans l'opportunité de faire paver les rues et il délibère depuis cinq ans pour savoir avec quoi ils vont faire le pavage.....

En ce moment je vis s'avancer vers moi une ombre que je reconnus immédiatement pour celle de l'ancien gouverneur du Manitoba, M. Cauchon.

Je m'empressai d'aller à lui.

Deux minutes après nous étions amis.

Vous ne sauriez croire le plaisir que vous me faites, me dit la vieille ombre, c'est si rare que nous voyions un être en chair et en os. Nous sommes toujours au milieu d'apparences humaines, indécises et vagues comme des brouillards Mais je vais vous conduire chez les Canadiens.

Après avoir traverser plusieurs grottes immenses et remplies de fantômes qui s'amusaient à jouer différents jeux: cartes, billard, jeu de quilles, etc., nous pénétrâmes dans une rotonde obscure et triste qui était destiné à loger les Canadiens.

Le premier que je vis était un grand garçon maigre, au front dénudé. Il était assis à une table devant un amas de journaux qu'il était en train de découper avec un grand ciseau.

C'est un ancien rédacteur de la **Minerve,** me dit Cauchon, en souriant.

En ce moment je fus frôlé par l'ombre d'un petit vieillard qui se promenait le front dans ses mains et semblait se livrer à une méditation profonde.

—Vous devez reconnaître celui-là, continua Cauchon, c'est Sir G. E. Cartier. Inutile de vous le présenter, il est sourd comme un pot. Le chagrin le ronge; il s'attendait à demeurer avec les grands législateurs. Solon, Lycorgue et les autres ne le saluent même pas, ce qui le met hors de ses gonds. Il a conçu le projet de former de tous les Enfers une vaste confédération où Belzebuth n'aurait plus que le droit de **veto.** Cela nous fait beaucoup rire. La confédération canadienne est un fiasco et il le sait. Elle a eu pour effet, en concentrant les pouvoirs de permettre à l'Angleterre de gouverner plus sûrement. Le projet aurait pu avoir du succès si on avait formé de l'Amérique du Nord une grande république à l'instar des Etats-Unis. Peut-être que Mercier, qui est beaucoup plus fort que Cartier, entre-nous, rêve quelque chose approchant.''

Patatras— je m'éveillai brusquement, le lourd volume de M. Tardivel venait de tomber à terre.

10 Oct. 1890. **Fantasio.**

LE NOUVEL AN

Au moment où j'écris ces lignes l'année 1890 se meurt. Elle n'a plus que quelques heures à vivre et les médecins ne conservent plus d'espoir. L'année nouvelle va bientôt sortir du néant, toute brillante de jeunesse et d'espérance.

Selon l'usage, je vais passer en revue les événements importants de l'année finissante. J'accomplirai ce devoir avec cette impartialité que toute la presse du Dominion nous envie. Un événement qui laissera sa marque dans l'histoire c'est la retraite de Bismarck. Il a abanonné la direction générale de l'Europe pour prendre celle d'une brasserie. Il finit par là où Cromwell a commencé.

La France, toute occupée du succès de Sarah Bernhardt dans le rôle de Cléopâtre, n'a changé qu'une fois de ministère durant l'année. C'est un triomphe pour le parlementarisme. En Angleterre, il a été démontré par les événements que Parnell ne s'occupait pas exclusivement du **Home Rule** et que M. O'Shea était un homme malheureux en ménage. Sur ce continent, notons en passant la mise en vigueur du bill McKinley. Les américains ne se laissent jamais surpasser même lorsqu'il s'agit de faire une sottise. Dans notre Province peu de chose à mentionner.

Nous avons eu la visite d'un prince, héritier de la Couronne de France, qui n'est pas un gaspilleux comme ses ancêtres si on en juge par le montant de sa souscription pour un de nos monuments. On pourrait encore mentionner la publication, par M. Lemoine, d'articles de journaux en une langue inconnue et qui ne deviendra probablement pas universelle.

C'est là le bilan de l'année.

Il ne reste plus maintenant qu'à sonhaiter à nos lecteurs et lectrices tout le bonheur qu'on peut goûter sur cette pauvre terre.

Fantasio.

2 Jan. 1891.

CHRONIQUE

Encore une année disparue !

Le jour de l'An est venu, apportant comme d'habitude aux marmots, des tambours, des chevaux de bois, des poupées qui font la joie des chers petits. Mais bientôt, les poupées vêtues comme des princesses, les tambours reluisants de vernis, seront relégués dans un coin, abandonnés avec les vieux jouets de l'année dernière.

Les grandes personnes se sont mises en frais de toilette. Tout le monde s'est serré la main en se faisant des souhaits plus ou moins sincères ; on est allé voir des gens qu'on reverra à la même date l'an prochain pour leur dire les mêmes choses et s'entendre faire les mêmes réponses.

Le premier de l'an est passé.

Le lendemain, l'excitation est tombée. On rentre chez soi, et quand on est seul, on pense au temps qui est déjà l'année dernière. Chacun pèse dans la même balance ses peines et ses joies et bien peu souvent la part de bonheur enlève celle des larmes.

Et ce qu'il y a de triste, c'est qu'on se sent déjà plus vieux d'une année.

Est-il rien de plus triste que de se voir vieillir ? On a beau être encore plein de vie, on se voit vieillir. On voit partir ses illusions, ses enthousiasmes. D'année en année, on sent noyer sa jeunesse sous le flot de l'âge qui monte toujours, toujours, sans jamais s'arrêter. On commence à vivre par le souvenir. Il faut en prendre son parti et savoir se rappeler.

Puis la solitude se fait. Nos amis partent vers leurs destinées, quelques-uns nous tournent le dos et quelques-uns aussi partent pour un voyage d'où l'on ne revient pas. Il faut serrer les rangs pour ne pas trop voir les vides qui se font et malgré ça, et malgré tout, il faut bien voir que les rangs s'éclaircissent et que les vides sont irréparables.

Se voir tous les ans arracher un morceau de coeur, enlever impitoyablement un lambeau de jeunesse, de gaieté, marcher de plus en plus seul dans la vie sans jamais pouvoir retourner en arrière, voir tout s'écrouler et contempler sa ruine sans pouvoir y porter remède, c'est navrant.

La solitude! c'est comme une prison qui se referme sur vous: C'est un mur de glace qu'on ne peut pas briser et qui s'élève peu à peu sans qu'on puisse l'arrêter.

Encore quand on a dans la vie quelqu'un pour qui on travaille, qui nous console dans nos revers et applaudit à nos succès, quand on lutte pour le trophée qu'on offrira à celle qu'on aime, il me semble que ça doit donner du coeur.

Quand on a au fond de son âme un petit coin tenu bien chaud par l'image qu'on y a mise, cette chaleur circule par tout l'être. Quand on est endolori, brisé par une journée de lutte, le soir, on se blottit dans un petit coin, dans ce sanctuaire toujours illuminé, on retrouve sa jeunesse, ses illusions et sa gaiété et on sort de là en fermant la porte à double tour, plus vivant, plus fort et plus armé pour la lutte.

Mais la scène change quand on est tout seul et qu'il faut lutter tout de même. Si le succès arrive, qui viendra partager notre joie? Un ou deux amis, d'autre qui feront leur possible pour feindre une allégresse qui ne cache que de l'envie, et le grand nombre qui passe sans même regarder. Si c'est la deveine qui vient, sur qui s'appuyer, sur deux amis au plus. Le reste tourne le dos, ricane et s'en va. Il faut se relever, rouler à nouveau le même rocher de Sisyphe jusqu'à ce qu'un jour le rocher retombe de plus haut et écrase le malheurux.

C'est ça, la solitude. C'est gai, n'est-ce pas? cette année sera comme l'année dernière, la prochaine sera comme celle-ci et la vie se déroulera, monotone, comme une pelote de ficelle. C'est là la tristesse de vieillir. De quelque côté qu'on se tourne on ne voit que des ruines. C'est peine perdue que de relever l'édifice de sa vie. Il ne reste plus qu'à fouiller les cendres pour y retrouver quelques objets d'antan qui rappellent des souvenirs.

Mais ce souvenir, c'est souvent une amertume de plus. C'est comme rallumer un cigare : au lieu de l'arôme, il n'a plus qu'un goût âcre et on le jette au loin.

Fantasio.

9 Jan. 1891.

Chronique Politique

J'ai de la bonhomie et crois à la bonne foi ; au fond c'est mieux d'être ainsi, on devient optimiste et la vie est plus souriante.

Je prends au sérieux le programme des cabinets, les promesses des ministres et les professions de foi des journalistes, comme je crois les notaires graves, les médecins profonds et les femmes séduisantes.

Mais je l'avoue, je n'ai pas confiance dans le cabinet Taillon. Le cabinet Taillon n'est que l'administration DeBoucherville déguisée et la conduite de cette administration m'a rendu méfiant.

Autrefois cette administration, en s'affublant d'une grande barbe et en se donnant le nom de cabinet Taillon, m'aurait donné le change.

J'avais alors comparé dans mon esprit cette barbe en brouissaille aux buissons ardents qui couronnaient le Sinaï et d'où s'échappaient la foudre et la lumière.

Mais ma croyance est disparue ; maintenant à mes yeux ces buissons servent d'abris à un pauvre lievre qui aura beau remuer les oreilles et se gratter le nez, ne sortira pas de l'impasse. Comme bien des bonnes gens, j'ai cru que le gouvernement DeBoucherville, à son avénement, avant que M. Taillon l'eut couvert de son masque poilu, allait faire de grandes choses.

La situation de la Province.... terrible..... Du moins c'est ce qu'on nous avait représenté dans des discours qui portaient la terreur dans les âmes.

La banqueroute, suivie de la pâle Famine, allait venir s'asseoir à nos foyers. Mais le gouvernement avait deux moyens pour prévenir le désastre.

L'économie d'abord. Une économie sévère, implacable sans oreilles et sans coeur.

Puis une législation sur les impôts ,modérée et rafraichissante comme la rosée. Tout le monde applaudissait et j'ai applaudi comme tout le monde.

L'économie était en tête du programme.

On a commencé par refuser des canifs aux députés, quelques douzaines de plumes, aux conseillers législatifs, qui, d'ailleurs, n'en avaient pas besoin, et mettre sur le pavé deux ou trois pauvres diables. Je me frottais les mains, me disant: "Le gouvernement s'exerce la main, à bientôt le scalpel en pleine chaire."

M. DeBoucherville me faisait alors penser à cet étudiant dont parle Henri Heine, dans ses **Reisibilder**, lequel coupait la queue de tous les chats qui lui tombaient sous la main. Cet étudiant n'avait d'autre but en agissant ainsi que de s'exercer dans l'art de la chirurgie, et il devint par la suite un grand chirurgien.

Hélas! Il n'en devait pas être ainsi du gouvernement DeBoucherville. Après avoir coupé quelques queues dans les départements, il n'a plus rien coupé. Qu'en est-il résulté?

Les départements se sont mis à errer tristement, dans les corridors, dépourvus de queue. Le gouvernement, composé de Castors, n'a pas tardé à se scandaliser de la chose, et bientôt toutes les divisions administratives ont été de nouveau dotées de queues pyramidales, larges comme des palmiers, queues en tourniquet comme en portent les diables dans les tableaux anciens.

De là toutes ces nominations nouvelles.

Aux Terres de la Couronne.—MM. Jules Côté, Eugène Hamel, Eugène Rouillard, Jos. Martineau, Art. Gagnon, Achille Caron, A. Lefebvre, Honoré Chassé, W. Chapman.

Travaux Publics: J. B. Gosselin, E. Fraser.

Secretariat: L. P. Robitaille, Jeon Bouffard, Jos. Soucy; **Trésor**: Alex. Hyde;

Agriculture : S.Dufault.

Voilà pour l'économie. Faut-il faire l'histoire des autres moyens dont devait se servir le Gouvernement pour nous tirer d'embarras: la loi sur les impôts.

Elle est trop connue. Il paraît qu'une législation sur les impôts est très difficile ; qu'il faut que le projet de la loi reste devant la Chambre durant une session ou deux afin que le public et la presse le discutent, que les divers corps de l'Etat, les différentes classes de citoyens, les Chambres de commerce aient le temps d'y suggérer des amendements et d'aider la législature de leur expérience. M. DeBoucherville paraît il, aidé de trois ou quatre avocats du mur mitoyen, a bâclé ce projet de loi en deux ou trois jours, puis a reposé sa vieille tête d'oiseau têtu sur l'oreiller, croyant qu'il venait de sauver le pays.

Voilà les raisons qui m'ont fait perdre la confiance heureuse que j'avais dans ce gouvernement DeBoucherville.

Comme cette administration n'a pas changée, le déguisement plus ou moins grotesque, qu'elle vient de revêtir, me laisse froid.

Mon ami X, qui est un érudit et un railleur, m'a dit :

Si tu ne crois pas que le cabinet Taillon va nous éviter les désastres financiers dont on nous menace, c'est que tu ne connais pas ton histoire.

Comment ça ?

Ignores-tu que c'est une oie jadis qui sauva le Capitole ?

Hélas ! Nous ne sommes plus à cette époque légendaire et fabuleuse.

Fantasio.

29 Déc. 1892.

CHRONIQUE

Je me fais vieux. Que voulez-vous le chroniqueur vieillit comme un autre! Il est mortel quoique son oeuvre soit immortelle.

Savez-vous bien que je me rappelle, quoique vaguement, le temps où l'on portait des **crinolines!** Cela a fait époque pour moi, comme pour mes grands parents, l'année du choléra. On dirait que les grands fléaux servent de repère à l'humanité!

A propos de crinolines, vous savez que nous en sommes menacés. Du moins, en Europe, on craint fort que cette épidémie renaisse.

Aussi les Anglais, peuple dont je ne me lasserai d'admirer l'esprit pratique, viennent-ils de former des associations pour prévenir le désastre.

Il est regrettable de voir combien nous différons des Anglais sur ce point. Aussi je suis bien sûr que, si l'on fondait à Québec une association à fonds social pour faire une campagne vigoureuse, contre quelques-unes de nos modes disgracieuses, par exemple, celles qu'ont nos élégantes de porter leurs en-tout-cas comme les soldats en faction tiennent leurs fusils, personne ne voudrait risquer un millier de piastres dans cette entreprise.

Mais je m'éloigne de mon sujet. En disant que nous vieillissons, mon but n'était pas de vous parler de la crinoline, du choléra, et de l'esprit pratique des Anglais. Je voulais dire simplement qu'en vieillissant, on changeait d'opinion.

L'Union Libérale lorsqu'elle était dans la fleur de sa jeunesse, s'est prononcée contre le mariage et celà, d'une manière emphatique, comme dirait M. Lemoine, président de la Société Royale. Nous mettions alors en garde nos amis con-

tre les traquenards que les mamans tendent à la jeunesse, sous le nom de pique-nique, soirées intimes, **Euchre party** et autres.

Aujourd'hui, il nous paraît équitable de montrer aussi les inconvénients du célibat. Plusieurs raisons nous font prendre cette détermination.

La principale, disons-le, c'est que nous sommes tous ou presque tous, mariés, et qu'il faut justifier une volte-face qui pourrait faire confondre les chroniqueurs de l'**Union** avec les simples députés.

Mais, à part cela, il n'est que raisonnable d'examiner les deux côtés d'une question de cette importance.

Ne doit-on pas voir si les brillants tableaux, que la liberté fait châtoyer à nos yeux, ne sont pas comme ces tapisseries dont le revers est si disgracieux?

Eh bien! il faut le dire, le célibataire achète chèrement sa liberté. Il est facile de le démontrer par les arguments connus: vie isolée, une fois les amis disparus, intérieur glacial, dépourvu de ce charme qui trahit la présence de la femme. La vieillesse surtout est lamentable. Qui n'a décrit l'état misérable du vieux célibataire, vivant au milieu de serviteurs dont l'empressement intéressé aigrit l'âme avide d'affections sincères?

Mais j'aimerais à donner au sujet plus de nouveauté, en le présentant à un point de vue moins banal.

D'abord qu'est-ce que le vieux garçon dans le monde? Un être inférieur. Le monde ne le considère plus; il perd même sa personnalité.

S'il vous arrive de rencontrer un de ces vieux déclassés sur la rue, et que vous demandiez qui il est, on ne vous répondra pas: c'est monsieur un tel, médecin ou avocat. Mais on dira avec une nuance de protection: Ça, c'est un vieux garçon.

Le vieux garçon n'est ni médecin, ni avocat, ni marchand, ni notaire; il est vieux garçon.

La société possède comme une fosse commune, où elle jette pêle-mêle les célibataires.

Facilement, elle les exclut aussi des honneurs. Connaissez-vous beaucoup de vieux garçons qui sont conseillers municipaux ou marguilliers. Ce peu de considération qu'on a pour le célibataire ne fut révélé un jour. Je causais avec une jeune femme, très jeune femme, presqu'une enfant, qui rougissait quand on l'appelait: Madame. Moi, j'avais bien. . . . .inutile de dire mon âge, mais à ses yeux, j'étais un vieux garçon. Je ne sais quelle opinion je soutenais sur une question à laquelle la qualité d'homme marié n'avait, je vous asssure, rien à faire, lorsque, tout-à-coup, elle me dit avec un air d'autorité:

"Que pouvez-vous connaître là-dessus, un vieux garçon?

Ce fut un trait de lumière. Je vis clairement que je ne serais jamais conseiller ou échevin, si je restais célibataire ce qui me fit sérieusement réfléchir. Ce qu'il y a de plus grave, c'est que le monde ne se trompe pas tout-à-fait, quand il considère le vieux garçon comme inférieur, connaissant moins les hommes et les choses que l'homme marié. Les idées du célibataires restent généralement enfantines, un peu rococo. D'abord il ne connaît pas la femme, n'ayant jamais vécu dans son intimité. Il ne la connaît que par les livres, c'est-à-dire, les romans. Dans les romans, la femme apparait sous deux aspects. D'abord, la jeune fille aristocratique et idéale, qui passe sa vie à cheval, à cultiver les fleurs et à soigner les malades, puis la femme fatale, énigmatique et perverse.

Aussi, pour le vieux garçon, la femme est un être incompréhensible, ange ou démon, ondoyant et insaisissable; le coeur de cette femme est un mystère, qu'il cherche à approfondir toute sa vie. Cet être mystérieux est nécessairement d'un grand attrait pour le célibataire. Aussi, recherche-t-il la société des femmes. Mais, le plaisir qu'il trouve dans cette société est mêlé d'amertume. Les femmes qui sont très fines, qui ont un don de devin, par lequel elles sont souverainement supérieures à l'homme, ont vite jugé le vieux garçon et le lui laissent voir.

On ne lui cache pas non plus, qu'il y a un autre homme qu'on lui préfère, un homme dont l'opinion fait loi : c'est le mari.

Il y a des exceptions, vous me direz. Les actions du mari ne sont pas toujours côtées au pair.

Quelques maris, avouons-le, sont victimes de ces accidents que Panurge craignait tant, quand il eut pris la résolution de se marier. Panurge consulta même plusieurs savants sur ce point, lesquels répondirent ni oui ni non, selon l'habitude des savants.

Les chroniqueurs ne sont pas des savants, et par conséquent, ne savent rien ; Mais ils peuvent dire que c'est une exception, et que l'exception prouve la règle.

Les vieux garçons ne conservent pas tous cette tendance sentimentale, et prud'homonesque, à l'égard des femmes.

Quelques-uns ne les ont jamais aimées, ou, après les avoir aimées, ne peuvent plus les souffrir.

Si tous les vieux garçons ne se ressemblaient pas, et qu'on put distinguer une catégorie, cette dernière serait lamentable.

Les premiers comme tous les célibataires, restent de grands enfants, connaissent peu de chose des réalités de la vie ; mais ils conservent des relations sociales ; soignent leur mise, une rose s'épanouit souvent à leur boutonnière, ils ont le teint fleuri, car ils dînent bien à leur club. Tandis que les seconds s'enferment dans une égoisme féroce, deviennent parcimonieux, ou, pour mieux dire, ladres. Exclus de la société, il ne leur reste plus pour tuer le temps, qu'à s'adonner à quelque manie. Généralement, ils deviennent collectionneurs de timbres-poste ; c'est le plus grand nombre. Quelques-uns s'occupent d'histoire ou de science ; mais ce sont les petits côtés de la science ou de l'histoire qu'ils affectionnent. Ainsi, si l'un de ceux que l'histoire captive, pouvait découvrir à quelle race le chien d'Alcibiade appartenait, il mourrait content. C'est souvent la mise qui est extraordinaire chez les célibataires. La coupe de leurs habits remonte à cinquante ans.

Parcimonieux, ils portent des vêtements usés, râpés, grotesques. Les gamins les regardent sur la rue. On dirait à les voir, qu'ils viennent de se faire faire un complet dans un musée.

Enfin, que vous dirai-je ? Mariez-vous, mariez-vous bien, si c'est possible, mais mariez-vous.

On ne badine pas avec le célibat, pas plus qu'avec l'amour. **Fantasio.**

18 Mars 1893.

FIN

INDEX

Page

DeGuise Charles 7

Déchêne Miville 54

Brunet Ludovic 84

Paré Edmond 127

ERRATA

A la page 54, il s'est glissé une erreur dans la date du décès de l'Honorable Déchêne, il faut lire 1902 au lieu de 1912.

PN
6222
C3C5

Chroniques littéraires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY